


SEMPER IDEM
Zur Bibliothek
Seibertz zu Wildenberg
No 1619.
81.d.28
DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA



HISTOIRE

SECRETE

DE LA COUR DE BERLIN,

OU

CORRESPONDANCE

D'UN VOYAGEUR FRANÇOIS,

Hon. Gabr. Riquetti, comte de Mirabeau.

Depuis le 5 *Juillet* 1786 *jusqu'au* 19 *Janvier* 1787.

OUVRAGE POSTHUME.

TOME SECOND.

M, DCC. LXXXIX.

LETTRE XXXVII.

Brunswick, 18 *Octobre* 1786.

JE crains qu'il n'y ait des vacillations dans l'esprit du Roi, relativement à la Hollande; car après la réception de son courrier, & la nouvelle du danger du comte de Finckenstein, le Duc m'en a parlé avec une inquiétude nullement dissimulée. Il m'a dit ces propres mots: *Cette Hollande fera tirer du canon, surtout si elle vient à se compliquer de la mort de l'Electeur de Baviere : prêtez-vous donc à un* mezzo termine, *qui amortira ce feu. Allons, il faut un Conseil au Stathouder, sans lequel il ne puisse rien. De qui composerons-nous ce conseil?* Je lui ai dit que je ne connoissois pas assez ce théâtre pour avoir aucun avis sur cela, mais que j'allois lui faire une proposition qu'il ne devoit regarder que comme une idée, purement mienne, & cependant nullement impraticable. „ Maintenant que je sais à quoi m'en „ tenir sur votre sagesse & vos principes, ai- „ je continué, je suis sûr que vous voyez „ sous leur véritable jour, les affaires & la „ conduite Stathoudériennes; que vous n'ima- „ ginez pas que l'amitié en politique puisse „ avoir une autre base que l'intérêt, & que „ nous devions renoncer à notre alliance avec „ la Hollande, pour faire passer de meilleu- „ res nuits à Madame la princesse d'Orange; „ que vous comprenez combien il est impos- „ sible que nous prenions confiance dans M. „ de Hertzberg, qui, sur cette affaire, en est „ au *non sens*; & combien notre méfiance doit „ croître, si l'unique contre-poids de ce vio-

,, lent miniſtre s'évanouit par la mort du com-
,, te Finck; je m'avancerai donc volontiers à
,, vous dire qu'il me paroîtroit fort aiſé que
,, la France ſe prêtât à traiter cette affaire
,, avec vous ſeul, ſi le Roi de Pruſſe conſent
,, que vous en ſoyez l'unique chargé pour ſon
,, compte perſonnel, & pour ainſi dire l'arbi-
,, tre. Je ſens combien il importe à vous, à
,, nous, à tous, que vous ne vous compro-
,, mettiez pas vis-à-vis du Roi; il n'y a déjà
,, que trop de cauſe d'éloignement entre vous,
,, & ce pays eſt entiérement perdu ſi la force
,, des choſes ne vous amene pas au timon.
,, Mais ſi vous trouvez la criſe aſſez inquié-
,, tante pour redouter des événemens déciſifs,
,, il me ſemble que ce n'eſt plus le cas de lou-
,, voyer; car ſi la deſtinée du Roi de Pruſſe
,, eſt de faire des fautes irréparables, il vaut
,, autant, auſſi pour tous, qu'il les faſſe de-
,, main, afin que plutôt que plus tard on
,, puiſſe tirer l'horoſcope de ſon regne, &
,, prendre en conſéquence un parti. C'eſt donc
,, à vous à ſavoir dans quelle meſure vous
,, êtes avec le Roi. Il ne peut pas vous ai-
,, mer: jamais homme foible n'aima un hom-
,, me fort. Il ne peut pas vous déſirer: jamais
,, homme obſcur & vaniteux, ne déſira un
,, homme illuſtre & brillant; mais ce n'eſt ni ſon
,, amitié ni ſon penchant qu'il vous faut, c'eſt
,, la choſe. Vous devez avoir ſur lui l'aſcendant
,, qu'un grand caractere & un eſprit vaſte au-
,, ront toujours ſur une tête étroite & une
,, ame vacillante. Si vous en avez aſſez pour
,, lui faire peur de ſa poſition, pour lui mon-
,, trer qu'on l'a déjà compromis, que cet
,, envoi de Görtz, malgré vous (ou plutôt à
,, votre inſu, car vous n'étiez point encore
,, arrivé), & cela ſans avoir le moins du monde

„ des gages de docilité du côté du Stathou-
„ der, est une grande bévue ; que les lettres
„ inconsidérées de Hertzberg sont une très-
„ lourde faute ; que ce ministre suit sa ligne
„ personnelle, & ne suit qu'elle au hazard
„ d'ôter à son maître sa considération politique
„ dès les premiers momens de son regne, puis-
„ qu'il est bien évident que s'il s'opiniâtre à son
„ intervention inconsidérée, dans les supposi-
„ tions les plus favorables & presque les plus
„ romanesques, il n'aura encore que joué le
„ jeu des Anglois, jeu que même ils ont gâ-
„ té ; si vous pouvez faire entendre cela, vous
„ viendrez facilement à bout de persuader
„ qu'on sera trop heureux d'accepter votre
„ médiation ; & quoique ce ne soit pas là le
„ mot dont on puisse se servir, parceque la
„ regle des proportions s'y oppose, l'estime
„ du cabinet de Versailles pour vous est tel-
„ le, qu'une fois cette négociation dans vos
„ mains, toutes les difficultés s'applaniront
„ d'elles-mêmes. Or cette mesure auroit ce
„ double avantage, d'accommoder l'affaire
„ que vous regardez comme un tison de dis-
„ corde, & de faire sentir au Roi qu'il pré-
„ sume trop, s'il croit que par la seule magie
„ du brusque & tudesque françois de M. de
„ Hertzberg, il conservera à son cabinet la
„ considération que quarante-six années de
„ grandes choses, de heroïques succès, d'une
„ activité vigilante & persévérante jusqu'au
„ prodige lui ont valu ; qu'il a besoin d'un
„ homme dont le nom au dehors & la pré-
„ pondérance au dedans lui attirent de la
„ confiance, & servent de clef à une voûte
„ peu solide par ses dimensions, ou, pour
„ parler sans figure, à un royaume mal situé,
„ mal constitué, mal gouverné, & qui n'a

„ de vraie force que l'opinion, puisque sa
„ position militaire est détestable, & ses moyens
„ précaires; car un trésor s'enfuit, si une
„ main de fer, & non pas avare, n'y veille;
„ & quant à une armée, qui fait mieux que
„ vous que des années entieres suffisent à pei-
„ ne pour la former, tandis que six mois de
„ relâchement peuvent la détériorer jusqu'à
„ ne pas la reconnoître? „

Ce discours, qui a tenu le Duc très-attentif, & qui étoit surtout destiné à deviner ce qu'il croyoit pouvoir & devenir, a paru produire sur lui un grand effet. Au lieu de commencer, comme il fait toujours, par des phrases tempérantes & dilatoires, qui peuvent servir à toutes fins, il est entré aussitôt dans mon sens, & après avoir dit avec onction & d'un ton pénétrant, & senti que je lui offrois la perspective du plus grand honneur dont il eût d'idée, & qu'il préféreroit à six batailles gagnées, il a cherché avec moi le moyen de faire cette ouverture au Roi. „ Je ne crois pas, m'a-t-il dit, être en mesure de l'entamer sans préparations. Je craindrois plus encore de nuire à la chose qu'à moi-même; mais assurément il faut lui faire venir cette pensée, & s'il me donne le plus léger prétexte, je déroulerai tout. Ne pourriez-vous pas parler au comte Finck, s'il en revient? — Non; car il tient strictement à sa consigne. Ceci n'est qu'une idée mienne, & de peu de valeur diplomatique, puisque je ne suis point accrédité. — Vous avez peu d'occasions de parler en particulier à Welner? — Fort peu; & puis comment cet homme seroit-il des vôtres? Il veut jouer le premier rôle; il travaille pour son propre compte, sentant bien qu'il a sur vous l'immense avantage de son obscurité;

d'ailleurs il est intime ami de votre frere, qui ne vous veut point à Berlin. „ (En effet, celui-ci hait son frere qui le méprise, & il espere faveur & crédit du domaine de la vision). Nous en étions à peu près là quand toute la cour sortant de l'opéra pour se rendre au souper, & le duc d'York entrant sans précurseur, nous a forcés de nous quitter; il m'a donné rendez-vous ce matin, jour de mon départ, à neuf heures, & j'y vais.

Le Duc étoit ébranlé aujourd'hui, comme je m'y attendois, sur son assentiment à se faire nommer au Roi. Je dis que je m'y attendois, car son imagination brillante & sa verve ambitieuse se prennent facilement de premier mouvement, quoique les symptômes extérieurs en soient tranquilles; mais la longue réfrénation de lui-même qu'il s'est éternellement commandée, & dont il a la plus persévérante habitude, le ramene aux hésitations de l'expérience & à la circonspection peut-être excessive, que sa grande méfiance des hommes, & son foible pour sa réputation, ne cessent de lui commander. Il m'a exposé avec beaucoup de détails les ménagemens qu'il devoit à la petite gloire, & pour trancher le mot, m'a-t-il dit, à la gloriole du Roi; puis reprenant la conversation où nous l'avions laissée, il m'a assuré que je me trompois sur Welner; qu'il étoit un des hommes de Berlin sur lesquels il comptoit, & qui le voudroient plutôt qu'un autre; que je pourrois le voir aisément chez Moulinès (son résident, homme rusé, mais trop ostensiblement; serviable pour mieux faire son métier d'espion, mais s'offrant trop; appellé dans l'éducation du prince de Prusse, mais sans titre encore; déserteur du prince Henri depuis qu'il est à peu près clair

qu'il ne fera rien ; en général porté pour nous, & trop visiblement, car on l'appelle le conseiller privé de M. d'Est **, mais uniquement attaché au fond à sa personnalité); qu'il (Welner) y va beaucoup; qu'assurément il ne s'ouvrira pas d'abord ; mais qu'au demeurant il répétera tout ce que j'aurai dit au Roi, &c. &c. Le Duc a beaucoup répété d'ailleurs qu'il croyoit inutile & dangereux de le nommer ; & enfin, mais avec difficulté, & pour ainsi dire malgré lui, il m'en a donné la bonne raison. Dans quinze jours il sera à Berlin, plutôt, peut-être ; car (notez bien ceci) „ il
„ paroît que l'espérance donnée par M. Harris (ministre d'Angleterre à la Haye) d'un
„ secours puissant & efficace, dans le cas où
„ le Roi de Prusse veuille arbitrer les affaires de la Hollande à main armée, a donné au Roi le desir de conférer avec ses serviteurs. „ Je vous répete les propres mots du Duc, qui me fixoit beaucoup, & que je défie, non-seulement d'avoir observé sur mon visage la plus légere trace d'émotion, mais encore de n'avoir pas été frappé d'un sourire presque imperceptible & très-ironique, comme si j'avois su & dédaigné la nouvelle. Toute ma réponse a été, en haussant les épaules, à la fin de la phrase : „ Monseigneur, ce n'est
„ pas à vous qu'il est besoin de dire que ce
„ que Louis XIV, Turenne, Condé, Luxembourg, Louvois, & deux cents mille François n'ont pas fait en Hollande, la Prusse,
„ surveillée de l'Empereur, ne le fera pas
„ dans ce même pays soutenu de la France.... (*) „

(*) Il faut convenir qu'ici le voyageur a été mauvais prophete ; il reste à savoir si c'est précisément sa faute.

Le Duc va donc, ou veut nous faire accroire qu'il va à Berlin, où l'on délibere sur les propositions de l'Angleterre. . . .

Eh bien! tant mieux; soyez tranquille: le Duc est plus Allemand que Prussien, & aussi bon homme d'Etat que grand guerrier. Il fera voir qu'une telle proposition est si absurde, qu'elle n'est probablement que la conception personnelle de cet audacieux & rusé Harris, qui veut à tout prix faire sa fortune, & enferrer dans un accès de fougue sa nation, plus habile que sage. Mais cependant je crois que mon voyage à Brunswick est un heureux hazard: car bien que j'avoue, & avec un grand plaisir, que j'ai trouvé le Duc dans les principes les plus modérés, les plus sages & les plus François, politiquement parlant, je lui ai fait voir la chose, ou plutôt l'ensemble des choses, sous des points de vue nouveaux; & si, comme je persiste à le croire, ou plutôt comme je le crois bien davantage depuis que je sais que son intrigue porte sur Welner, qu'il s'est ménagé de longue main (car cet homme a été chanoine à Halberstadt, où est le régiment du Duc); si la force des événemens le porte au timon, j'aurai les plus grands avantages pour traiter avec lui & l'associer à nos vues. Au reste, il m'a dit de donner à M. d'Est** ce très-bon conseil, si le comte Finck meurt, & même s'il ne meurt pas, de demander à traiter directement avec le Roi l'affaire de la Hollande, & tout ce qui y a trait. C'est le plus sûr moyen de battre en breche Hertzberg, qui décidément a été contrarié très-ferme par le Roi dans cette affaire; & d'obtenir ce qu'on n'aura l'air d'attendre que de la judiciaire & de la volonté personnelle de ce prince: cela réussit avec

tous les Rois, même les plus grands. Vanswieten a obtenu de Frédéric II lui-même par cette marche les choses les plus importantes; & certes elle est un peu plus sûre, cette marche, comme aussi plus noble que les souterreins de la flagornerie auprès du prince Henri, dont la protection affichée fait plus de mal à la légation Françoise qu'elle ne peut jamais produire de bien dans les futurs contingens les plus favorables; car je ne suis pas très-éloigné de croire ce que dit nettement le Duc, que ce *Prince partageur*, s'il étoit le maître des affaires, seroit le plus dangereux ennemi de la liberté germanique...... Il faut finir, car le temps pour chiffrer nous manqueroit: le reste de cette précieuse conversation vous viendra. Dites-moi, le plutôt qu'il sera possible, ce que je dois faire d'après tout ceci, & croyez que si vous trouvez un moyen quelconque de m'accréditer secrétement auprès du Roi, ou même du Duc, vous ferez une très-bonne affaire.

Billet d'envoi.

Si vous croyez que je ne radote pas tout-à-fait, écoutez-moi: je vous adjure de lire & faire lire ceci avec la plus grande attention, & de ne pas me faire attendre une demie minute la réponse, fallût-il absolument pour cela se dépouiller pendant quelques heures de la légéreté du pays, ou même avoir de la suite tout un jour.

LETTRE XXXVIII.

Berlin, 21 *Octobre* 1786.

Je suis arrivé à cinq heures & demie du ma-

fin. Le Roi devoit faire manœuvrer sa cavalerie à six. Je suis monté à cheval aussi-tôt, pour voir l'état de sa santé, & celui de sa physionomie, & pour m'açoster de quelqu'un, s'il étoit possible. La santé est bonne, la physionomie soucieuse ; on a long-temps fait attendre les troupes ; on s'est, après deux charges, très-brusquement & ridiculement retiré. Rien de nouveau & d'assez important ne m'est parvenu pour ne pas employer le très-peu de momens que j'ai d'ici au courrier, & qui sont fort abrégés par vos huit pages de chiffres, à résumer les conséquences que j'ai tirées de l'importante conversation dont je vous ai rendu compte dans ma derniere dépêche, & de laquelle il m'est d'autant plus impossible de vous achever les détails, que le Duc m'ayant envoyé, une heure après que je l'eus quitté, son ministre des affaires étrangeres (M. de Hardenberg de Reventlau) ils sont très augmentés.

Il m'a paru quatre choses.

1°. Que, dans la confidence que m'a faite le Duc, il étoit entré une grande complication de sentimens, de mouvemens & d'intentions. Il veut que nous le portions au premier ministere de Prusse, mais avec mesure. Il n'est pas sûr que nous le désirions. (J'ai fait tout ce que j'ai pu, pour l'en convaincre), cependant, absolument persuadé que se mêler des affaires de la Hollande, est une lourde faute, il désire que la Prusse se conduise bien, & que nous ayons l'influence du moins en ceci. Il a donc voulu m'aviser, & tout à la fois découvrir si je savois quelque chose, & si nous étions assez décidés pour soutenir la gageure; de là les commentaires postérieurs de Hardenberg, ses fausses confidences de gazette ; le rappel, non

feulement de M. de Coetloury, mais celui de M. de Verac; notre défertion du parti patriotique, &c., &c.; toutes chofes auxquelles j'ai répondu en riant.

2°. Que la très-grande inquiétude du Duc eft de favoir fi nous fommes ou ne fommes pas Autrichiens, ou feulement même fi nous fommes à cet égard dans une telle indécifion que les fautes ou les froideurs du cabinet de Berlin fuffiroient pour nous pouffer, au hazard de tout ce qui en peut arriver dans les futurs contingens, à feconder l'Empereur dans fes projets contre l'Allemagne. Je crois que, raffuré fur cet article capital, le Duc feroit François, car il eft fort Allemand, & les Anglois ne peuvent que mettre le feu en Allemagne; nous feuls pouvons y maintenir la paix. Si ces liaifons avec l'Angleterre paroiffent fe reflerrer, c'eft, je penfe, uniquement la méfiance du fort de la Pruffe, qui en eft la caufe: car il fait bien que fes combinaifons Angloifes font plus impofantes que folides, & que les Pruffiennes, un peu plus fubalternes, peut-être, font bien moins hazardeufes.

3°. Lui & fon miniftre m'ont demandé & redemandé tant de fois fur quelle bafe je croirois pouvoir piloter la pacification de la Hollande, qu'il m'eft venu dans l'efprit que le Duc fonge, peut-être, que fi nous excluions l'alliance Naffau pour le prince de Pruffe, on feroit obligé de fe rejetter fur la princeffe Caroline de Brunfwick, fa fille: ce foupçon eft fondé fur des chofes fi fugitives, qu'il eft impoffible de l'appuyer par écrit, même de probabilités, & d'autant moins que n'ayant aucune efpece d'inftruction à cet égard, je n'ai nullement ofé m'avancer; je ne le donne donc que comme il m'eft venu. En tout, être peu inftruit

sur les affaires de la Hollande, m'a beaucoup nui en cette occasion. Si j'eusse pu m'hazarder, j'aurois puisé à cet égard jusqu'à tarir. La seule chose bien positive qu'il ait décrétée comme proposition, c'est une espece de conseil de régence coalitionnaire, sans lequel le Stathouder né pourroit rien faire, & où seroient les Gyslaer, Vanberckel, &c. &c. &c.; mais où seroient aussi M. de Lynden, le gouverneur des enfans du Stathouder, &c. &c. A mon éternelle objection, comment soutiendrez-vous les mesures prises sous votre caution? Ils ont toujours répondu : s'il contrevient à ses arrangemens, nous l'abandonnerons. — Jusqu'à quel point, ai-je repris? & si ce n'est qu'amicalement, que lui importera votre abandon? — En un mot je me suis toujours tenu avec une obstination un peu mystérieuse, à dire que l'on n'ameneroit jamais à la raison le Stathouder, qu'on ne lui eût déclaré que le Roi de Prusse l'abandonnoit, sauf à rassurer à l'oreille la princesse.

4°. Il m'a paru que le Duc rouloit quelque grand projet dans sa tête pour la reconstruction de l'édifice Germanique; car ce prince habile, sent que pour conserver cette ruine antique, il faut l'étayer, & même en reprendre sous œuvre quelques parties. Le seul desir qu'il m'ait clairement manifesté, c'est la séparation de l'électorat de Hanovre de la monarchie Angloise, & la sécularisation de certains Etats qui puissent contribuer un jour à un équivalent pour la Saxe. Il croit que le premier point s'obtiendroit, & même sans de grandes difficultés, si notre politique devenoit Angloise. Il croit que le second peut venir, quoique contraire à la ligue des princes, parce qu'à la mort de l'Electeur de Mayence on aura oc-

caſion d'y retoucher, ainſi qu'un prétexte naturel & légitime de faire expliquer les princes eccléſiaſtiques, qui, plus intéreſſés que tous autres à la liberté Germanique, ſont toujours les premiers à tergiverſer, &c. &c. Ceci décele du moins que tout attaché qu'il ſe montre à la confédération des princes, il y aura des moyens de lui faire entendre raiſon ſur des modifications.

Ce qu'il faut que je ſache maintenant, c'eſt: 1°., s'il faut le mettre en avant, vrai moyen de l'écarter, ce qui ne me paroît pas être notre intérêt; car il eſt plus ſage, plus habile, & moins ſuſceptible de préjugés & de paſſions qu'aucun autre qui puiſſe arriver à cette place; 2°. s'il faut échauffer & augmenter ſon parti, ce qui eſt travailler directement contre le parti du prince Henri, car le plan du Duc eſt excluſif; & à dire vrai il paroît tacitement ſi convaincu que l'autre ne peut rien être, qu'il a beaucoup ajouté à mon opinion ſur ce ſujet; 3°. juſqu'à quel degré je dois lui montrer de la confiance; car il eſt impoſſible d'en obtenir d'un homme aviſé ſans lui en donner, & je crois qu'il vaut mieux lui dire que lui laiſſer deviner.

Le comte Finck eſt ſauvé. Le Roi eſt arrivé le 18 à huit heures du matin; il étoit parti de Breſlaw le 17 à ſept heures du matin. C'eſt une diligence incroyable; perſonne n'a pu le ſuivre. Ce jour là même il a été voir la Reine douairiere, & a donné ainſi lieu d'attribuer à mademoiſelle de Voſſ cette courſe rapide & périlleuſe. On la dit groſſe, mais 1°. on ne peut pas le ſavoir, & 2°. je crois que l'empreſſement ſeroit amorti, ſi cela étoit. On aſſure qu'elle a demandé deux cents mille écus; en ce cas ſa deſtinée n'aura pas une

grande latitude. Le Roi a fait une foule de nobles en Siléſie comme ailleurs. Les gazettes vous les diront aſſez, ſans que je charge de leurs inutiles noms cette lettre. Il va paſſer huit jours à Potsdam pour ſon travail ſur le militaire. On parle d'un grand changement dans cette partie, lequel ſera favorable aux ſubalternes, repreſſif pour les capitaines.

Les Dantzickois, qui s'imaginoient apparemment que les Rois étoient des ogres, ont été ſi enchantés d'en voir un qui ne mangeoit pas leurs enfans, qu'ils ſe ſont enthouſiaſmés juſqu'à vouloir ſe ſoumettre purement & ſimplement à la domination Pruſſienne. Les magiſtrats ont éludé comme ils ont pu, ſous le prétexte que Dantzick étoit une dépendance de la Pologne; mais le mouvement a été ſi violent & ſi tumultuaire, que les courriers Pruſſiens & Polonois ont marché. Cet événement donnera l'éveil à l'Empereur & à la Ruſſie: bonne circonſtance pour nos affaires Hollandoiſes.

Au reſte, M. de Hertzberg qui s'eſt permis encore pluſieurs coups de tête en Siléſie, & nommément dans ſon diſcours des hommages, où il a vraiment bravé l'Empereur d'une maniere fort indécente, comme s'il étoit dans ſa nature de ne pouvoir s'accommoder d'un ordre de choſes paiſibles, M. de Hertzberg a eu le crédit de retarder la nomination de M. d'Alvensleben pour la miſſion de France, que le Roi avoit annoncée à ſouper.. Devois-je m'attendre à cette reculade, quand je vous ai donné la nouvelle, que j'ai regardée comme ſi publique que je ne l'ai pas même chiffrée?

LETTRE XXXIX.

24 *Octobre*, 1786.

JE commencerai cette dépêche par une anecdote parfaitement sûre, qui me paroît la plus décisive que l'on connoisse sur le nouveau regne. Qu'on se rappelle que j'écrivois le 29 août : (*No. XV.*) „ *Le Roi paroît vouloir renoncer à toutes ses habitudes; c'est le prendre bien haut .... Il se couche avant dix heures du soir, & il est levé à quatre ..... S'il persévere il sera l'exemple unique d'une habitude de trente ans vaincue, & c'est en ce cas sans doute qu'il a un grand caractere qui nous déjouera tous.* .....

Eh bien! j'en jugeois comme tout le monde sur les apparences. La vérité est qu'à neuf heures & demie le Roi disparoissoit, & qu'on le croyoit couché, tandis que dans l'intérieur le plus reculé du palais il célébroit les Sardanapales jusques bien avant dans la nuit. Il est aisé de concevoir maintenant pourquoi il a fallu intervertir les heures du travail. La santé ne suffisoit pas au théâtre & à la coulisse. . .

. . . .

Le prince Henri se regarde comme écarté par systême & par goût. Il est persuadé ou croit être persuadé que la foule innombrable de sottises qui résultera de son éloignement (car dans son opinion, sans lui le pays est perdu), fera recourir à son expérience, à ses talens, & qu'il refusera les tardifs secours qu'alors on implorera de son génie. Il ne pense pas que, même en lui accordant tous les rêves de son amour-propre, l'expression *un pays perdu* n'est vraie que relativement à un certain

laps

laps de temps & à un concours de circonstances qui n'éclosent que dans une période donnée, & qu'ainsi très-probablement il sera mort avant qu'on ait eu le temps de s'appercevoir qu'on a besoin de lui. Il vient passer quatre mois à Berlin, comme un martyr, dit-il, afin qu'on ne puisse pas dire qu'il a déserté la chose publique; ensuite de quoi Rheinsberg, le lac de Geneve, la France seront ses asyles. Il en trouvera facilement par-tout pour les consolations de son choix; aujourd'hui qu'il peut rester des heures entieres à jouer à colin-maillard ou à la main-chaude, chez les plus insipides comédiennes, telles que n'en offriroient point nos plus mauvaises villes de province.

La distribution du crédit d'ailleurs est la même. Hertzberg viole le Roi; qui probablement estime davantage le comte Finck, mais qui, n'en étant pas aussi pourchassé, le laisse dans une subalternité d'influence qui, d'apparente devient réelle, vu la facilité du maître. Les autres ministres sont à peu près comptés pour rien.

Welner augmente tous les jours en jurisdiction & Bischopswerder en crédit; mais ce crédit il ne paroît l'exercer ni en ostentateur ni en dupe. Ce ne sont ni des titres, ni des cordons, ni des départemens qu'il convoite. Tout au plus fera-t il des ministres; il ne le sera jamais. Trois cents mille livres pour chacune de ses filles, un beau fief pour lui, des grades militaires (il passe pour un bon officier), voilà ce qu'il veut; voilà ce qu'il aura probablement. En attendant personne n'a rien, ni lui, ni Welner, ni Görtz, qui vit d'emprunt.

Bowlet: — crédit d'ingénieur-maçon & nul autre; il n'en comporte pas.

Goltz (le tartare) fin, rusé, dextre, peut-être même ambitieux; mais très-personnel & cupide: l'argent est sa passion dominante, il aura de l'argent: c'est lui qui cependant influera probablement le plus sur le travail militaire, à moins que le duc de Brunswick ne s'en empare. Les mémoires relatifs au génie lui ont été remis.

Le colonel Wartensleben écarté sensiblement, & probablement vu les liaisons de sa famille avec le prince Henri, qui par delà tant d'autres désavantages, a celui que tous les entours du Roi s'accordent à l'exclure.

Les subalternes: — leur regne n'est pas venu. Il paroit que long-temps trompé par eux, comme prince de Prusse, le Roi le sait & s'en souvient, bien que par respect humain il veuille le dissimuler, du moins quelque temps encore.

Le maître enfin: qu'est-ce? Je persiste à croire qu'il seroit téméraire de prononcer aujourd'hui; mais on seroit bien tenté de répondre, *le Roi des soliveaux*. Point d'esprit, point de force, point de suite, point de laboriosité, les goûts du porc d'Epicure, & des héros seulement l'orgueil, si pourtant ce n'est pas plutôt encore de la vanité étroite & bourgeoise. Voilà jusqu'ici les symptômes. Eh! dans quelles circonstances? A quel âge? A quel poste? Il me faut rappeller toute ma raison pour douter; il me faudroit l'oublier pour esperer. Ce qui vraiment est à craindre, c'est que le mépris universel qu'il encourra bientôt, ne l'irrite & ne lui ôte même l'espece de bonté qu'il montre. C'est une bien redoutable foiblesse que celle qui réunit à la soif effrénée des plaisirs sans choix & sans délicatesse, le desir du secret, dans un poste où rien ne peut être secret.

Je ne fais pas au reste ici le second tome de madame de Sévigné. Je ne dis pas du mal de Frédéric-Guillaume, parce qu'il ne me regarde pas, comme elle disoit du bien de Louis XIV, parce qu'il venoit de danser un menuet avec elle. Hier à la cour de la Reine il m'a adressé trois fois la parole, & c'est la premiere fois qu'il l'a fait en publie. *Vous avez été à Magdebourg & à Brunswick*? — Oui, Sire. — *Avez-vous été content des manœuvres*? — Sire, j'ai beaucoup admiré. — *Mais c'est la vérité & non pas un compliment que je vous demande.* — Sire, la vérité est selon moi que Votre Majesté seule manquoit à ce superbe spectacle. — *Comment se porte le Duc*? — Parfaitement bien, Sire. — *Viendra-t-il bientôt*? — Votre Majesté seule le fait, à ce que j'imagine.... Il a souri. Voilà l'échantillon. Vous croyez bien que ce qu'on peut me dire devant toute la cour m'est infiniment indifférent; mais ce ne l'étoit pas aux spectateurs, & je note ceci, comme ayant paru entrer dans la réparation arrangée pour la France. Or la voici cette réparation. Jugez de l'esprit & expédiens de la cour de Berlin! car je suis convaincu que de la meilleure foi du monde on vouloit plaire à M. d'Est**.

D'abord on a déterminé que la Reine feroit un lotto & non pas une partie privée, afin que plus de monde fût admis à sa table. Ensuite & après que toutes les princesses, le prince Henri, le prince Frédéric de Brunswick, le prince de Holsteinbeck ont été priés & placés, Mlle. de Bischopswerder, dame d'honneur chargée de la partie, a nommé M. d'Est** : puis la Reine appercevant milord Dalrymple, lui a fait signe, & au moment même dit de se placer. Le ministre de France & celui d'Angleterre ont donc été les seuls ministres étrangers

de cette partie ; de forte que le prince Reuss & M. de Romanzow font reftés fur la même ligne d'exclufion, comme ils avoient été fur la même ligne de faveur. Il eft difficile d'être plus gauche & plus inconfidérée. C'eft maintenant que s'aggrave mon regret de ce que M. le comte d'Eft** s'eft cru obligé de fe fâcher le premier jour de cour de la Reine ; car je ne vois plus de réparation poffible qui ne foit un mauffade replâtrage après l'ineptie d'hier.

Au refte je fuis sûr qu'on n'a pas voulu bleffer, qu'on a voulu même réparer. Pour traiter la chofe moins en petit, je me perfuade qu'on a tort de dire que le Roi hait les François. Il ne hait rien ; à peine aime-t-il quelque chofe ; on lui a fait entendre qu'il falloit être Allemand pour fe frayer une carriere perfonnelle & glorieufe ; il fe rabaiffe au niveau de fa nation, au lieu de s'efforcer d'élever fa nation, parce que fa vue ne porte pas plus loin. S'il a une vive répugnance pour quelque chofe, c'eft pour les gens d'efprit, parce qu'il croit qu'avec eux il faut abfolument faire & entendre de l'efprit ; or il hait l'un, parce qu'il défefpere de l'autre ; il ne fait pas qu'il n'y a que les gens d'efprit qui fachent n'en point avoir. Son parti paroît irrévocablement pris de tout traiter à l'amiable, fans hauteur ni menaces. Mais il vient toujours de Berlin au Stathouder deux verfions dont le Prince ne manque pas de choifir celle qui flatte fa paffion dominante.

On fait à un mille d'ici des expériences d'artillerie très-fecretes : elles font confiées au major Tempel-Hoff. Un très-petit nombre d'officiers-majors y eft admis. Les capitaines en font exclus. L'emplacement eft couvert de tentes, gardées par des fentinelles nuit &

jour. Je tâcherai de découvrir ce que c'est.
J'ai oublié de vous dire, de Brunswick, que je tenois de la Ducheſſe que le prince de Galles fait conſulter les plus habiles avocats de l'Europe, pour ſavoir, ſi épouſer une catholique, peut, ſoit par les loix poſitives de l'Angleterre, ſoit par celles d'aucune autre nation, ſoit dans les maximes du droit public de l'Europe, l'exclure d'une hérédité quelconque, & notamment de celle de la couronne. Il paroît qu'il y a beaucoup d'imprudence dans cette eſpece d'appel préſomptif des opinions britanniques à celles des avocats.
Une anecdote moins importante, mais plus piquante peut-être, c'eſt que le Margrave de Bade-Baden a envoyé ici pour complimenter M. Edelsheim, le frere de celui de ſes miniſtres qu'on appelle *le Choiſeul de Carlsruhe*. Or voici l'hiſtoire de ce complimenteur, arrivé beaucoup après tous les autres. Dans le temps qu'on doutoit des talens prolifiques du pere des cinq enfans royaux, on vouloit donner un amant à une dame (la Reine divorcée & reléguée à Stettin) qui en auroit bien pris ſans cela. Les freres du duc de Brunſwick furent chargés de ce choix. Ils les prenoient dans un étage trop bas; alors on jetta les yeux ſur Edelsheim, qui fut aſſez publiquement chargé de ce grand œuvre. Il fut enſuite envoyé à Paris pour une autre commiſſion, dont il s'acquitta mal; on le mit à la Baſtille, à ce qu'on m'aſſure; il en ſortit, revint, fut diſgracié, puis remis en activité, envoyé auprès de diverſes cours d'Allemagne en 1778 . . . . . Et c'eſt cet homme que dans ſa haute ſageſſe le Margrave envoie au Roi de Pruſſe, qui s'eſt mis lui-même à rire en le voyant.

besoin de cette rancune pour haïr & desservir le ministre. Celui-ci l'a fait attendre dans son anti-chambre des heures entieres, l'a reçu & tenu debout dans sa chambre, ne lui a parlé qu'un petit nombre de minutes, & l'a congédié avec des airs qui ne sont bons qu'à offenser. Welner a juré sa perte, & Bischopswerder le seconde. Elle paroît probable du moins dans toute l'acception du mot crédit; je l'aurois devinée aujourd'hui à sa seule politesse. Il avoit un grand dîner d'étrangers, dont, pour cette fois, M. d'Est** & moi nous étions; & toutes les prévenances ont été pour nous. Cela est gauche & bas. Etrange singularité que ce mélange de roideur & de foiblesse, par lequel les demi-caracteres se perdent. Machiavel a raison: *tout le mal de ce monde vient de ce qu'on n'est pas assez bon ou assez méchant*. Quoi qu'il en soit, il est certain du moins que M. de Hertzberg a reçu une défense seche & positive de se mêler directement ni indirectement des affaires de Hollande, d'où M. de Callenberg, au reste, paroît n'avoir rien apporté de particulier. C'est tout bonnement du service qu'il demande, & ses lettres étoient de simples recommandations.

Ce n'est pas pour Hertzberg que l'on ne rappelle pas Thulemeier; c'est pour le comte Finck. La mere de cet envoyé a été liée de tout tems très tendrement avec ce ministre, & c'est même le mari de cette vieille amie qui fit entrer le comte dans le département. Après tout, le rappel ou non rappel de Thulemeier est à présent, ce me semble, un objet de bien peu d'importance. Sa mission est finie de fait depuis l'arrivée du comte de Görtz, & je ne crois pas même qu'on reçoive de ses dépêches.

Le sort de Launay est décidé d'avant-hier au soir par une lettre très-sévere. Il est hors d'ac-

comme sa plus cruelle ennemie), cette réconciliation (& c'est presque le mot propre, car la froideur étoit très-grande) paroît être l'ouvrage de la politique de Welner, qui dans sa lutte contre Hertzberg, a voulu, si ce n'est l'appui du Prince, du moins sa neutralité; & la haine de ce foible mortel est si aveugle, en effet, que combinée avec les espérances de son ambition, qui ne se désabusera pas aisément, elle lui a suffi pour se jetter encore une fois à la tête du Roi, & par conséquent pour se reculer s'il étoit possible. Au reste, lui-même ne fait pas grand fond sur ce rapprochement simulé, d'autant plus suspect, qu'il se trouve placé à la veille d'une absence de 15 jours, après laquelle il ne sera pas difficile de trouver des prétextes de ne pas se voir de quelque temps encore, si le Roi le juge à propos. Mais le Prince croit son ennemi mort, & il s'en réjouit comme un enfant, sans penser que c'est le moyen le plus sûr de le ressusciter.

En effet, M. de Hertzberg paroît avoir fait son fort. En Silésie, il avoit eu des déboires assez vifs; quelques brusqueries, quelques contrariétés, le chagrin de voir rayer de la liste des comtes, le frere de son ancienne maîtresse. Dès la Prusse même, il auroit dû s'appercevoir que ses jactances ne plaisoient pas. Lorsqu'aux hommages il lut la liste des comtes, il s'arrêta à son nom afin que le Roi le prononçât lui-même du haut de son trône, & le Roi eut la malice de n'en rien faire, de sorte que le comte de Herzberg n'a été inauguré que le lendemain dans l'anti-chambre.

Mais ce qui l'a probablement perdu, s'il l'est en effet, ce sont ses manieres hautaines avec Welner, le moins oublieur des hommes, & qui, dans ses projets d'ambition, n'avoit pas

un détraquement réel de la machine; & ce détraquement, que ne peut-il pas devenir dans un État qui a des bases si fragiles, quoiqu'à la vérité, habité par un peuple si lent, si lourd, si peu passionné, que difficilement une secousse y sera subite! Quoi qu'il arrive, le vaisseau coulera bas plus ou moins insensiblement, s'il ne survient pas de pilote, mais il ne chavirera pas.

Encore une fois il faut attendre; il seroit téméraire de vouloir discerner quelque chose dans ces *ténebres visibles:* il faut attendre, dis-je, pour savoir du moins si le Roi aura ou n'aura pas le courage de prendre un ministre principal. Son avénement seroit une véritable révolution, qui peut tout changer, soit en bien, soit en mal.

Ce qu'il faudra beaucoup surveiller quand on pourra pronostiquer le sort de ce gouvernement-ci, c'est le duc de Brunswick, s'il n'y est point appellé, & qu'il y ait apparence de naufrage. Ce Prince n'a que 50 ans, & certes il est ambitieux. Si jamais il peut se résoudre à quelque chose de hasardeux, & qu'il ne compte plus sur la Prusse, il soufflera sur toutes les combinaisons germaniques, comme le vent du Nord sur de foibles roseaux. Sa tournure & ses manieres ne sont point compatibles avec l'Angleterre, qui d'ailleurs ne peut qu'accidentellement agir dans le continent. Mais mon imagination se figure telle circonstance où je le crois capable de se jetter du côté de l'Empereur qui le recevroit à bras ouverts. Et que ne pourroit pas le duc de Brunswick à la tête de l'armée autrichienne? Quel danger pour l'Allemagne! Quelle existence pour lui qui aura peu de frein, s'il lui faut prendre un parti désespéré? car il ne sauroit souffrir ses fils, si ce n'est le cadet qui promet de n'être pas aussi stupide que les autres. . . . . . .

On a manqué la bonne maniere de le lier: c'eût été de le mettre absolument à la tête de la confédération des Princes. S'il les déserte, je crains fort qu'il n'en soit le destructeur.

Le baron de H*** est arrivé, & il n'a pas été reçu par le Roi, comme on s'y attendoit. Un certain énergumene de musique, appellé le baron de Bagge, est aussi à Berlin. Je crois que tous tant qu'ils sont ils se hâtent trop. Il est dans la ferveur du système Allemand, & surtout avide de faire dire qu'il suit d'autres erremens. Depuis qu'il est Roi, le banquier de la Valmour a eu ordre d'envoyer ses comptes, pour qu'ils fussent arrêtés, & de suspendre tout paiement ultérieur à cette fille qui eut autrefois sur lui tant d'empire. On dit qu'il revient le 3 de Potsdam, & je crois en derniere analyse qu'il ne fera qu'y chasser. Le prince de Dessau y arrive demain soir: je ne doute pas qu'il n'y ait quelque évocation d'ames.

LETTRE XLI.

30 *Octobre* 1786.

J'AI remis à Struensée sur sa demande, les notes suivantes; l'une sur la possibilité d'un placement dans les effets publics de France; l'autre sur le traité de commerce:

Sur les placemens d'argent dans les effets publics de France.

Il y a deux sortes d'effets publics en France; ceux dont le revenu ou leur rapport est fixe & certain, & qui n'ont rien d'éventuel; & ceux qui produisent des dividendes ou partages de bénéfices, sujets à des vicissitudes & à des variations en hausse ou en baisse.

Dans cette derniere classe sont principale-

ment les actions des compagnies publiques ou favorisées ; telles que la caisse d'escompte, les eaux de Paris, la compagnie des Indes : tous ces effets ont été successivement ou en même temps livrés à tous les excès de l'agiotage. On a perdu, pour ainsi dire, toute idée de leur valeur réelle, de leur rapport effectif, pour se livrer à toutes les exagérations des joueurs sur des objets que l'on ne peut pas soumettre à des calculs exacts. On a même été moins occupé de rapprocher les prix de ces actions de leur véritable valeur, que de les balotter, d'après de prétendues notions sur l'impossibilité de livrer les quantités vendues : on a fait accaparement sur accaparement, association pour la hausse, association pour la baisse. Tout ce que le mensonge, l'intrigue & l'astuce ont pu imaginer, a été mis en œuvre pour faire hausser ou baisser le prix : & quoique la violence de ce jeu ne dure que depuis environ deux ans, beaucoup de gens s'y sont déjà ruinés, & beaucoup d'autres s'y sont déshonorés, en se mettant à couvert de la loi, pour éluder leurs engagemens.

L'autre genre de placement, le seul peut-être qui mérite ce nom, sont les contrats & les effets royaux proprement dits; les contrats rapportent cinq & demi à six pour cent au plus. Un seul effet au porteur en rapporte davantage, c'est l'emprunt de cent vingt-cinq millions, qui ne se vend sur la place qu'à deux pour cent de bénéfice, quoiqu'il y ait neuf mois d'intérêts échus, & qu'il offre réellement un intérêt de bien près de sept pour cent par an. Il n'est pas possible qu'il reste longtemps à ce taux. Soit que l'on veuille y placer d'une maniere permanente, ou pour-

une ſpéculation de quelques mois ſeulement, cet emprunt mérite une préférence décidée ſur tous les autres. Chaque année le bonifie réellement, puiſqu'avec un intérêt toujours égal de cinq pour cent l'an, on marche toujours vers un rembourſement plus avantageux. En Janvier 1787 & 1788, ces rembourſemens ſe feront ſur le pied de quinze pour cent de bénéfice ſur le capital; enſuite ce bénéfice monte à vingt pour cent, & de trois ans en trois ans, vingt-cinq, trente, trente-cinq, quarante, quarante-cinq, cinquante; & enfin pour la derniere année à cent pour cent, le tout indépendamment de l'intérêt à 5 pour cent juſques & compris l'année du rembourſement, la derniere année à cent pour cent de bénéfice ſeulement exceptée. On peut conſerver ce placement ſous ſa forme originaire d'effet au porteur, ou, ſi l'on veut, on peut le faire conſtituer en contrat, ſans rien changer pour cela à l'ordre du rembourſement.

Ceux qui achetent dans le projet de garder, devroient préférer de le faire conſtituer en contrats, parce que ſous cette forme il ne peut être volé, brûlé ni détruit; ceux qui achetent par ſpéculation pour revendre, font mieux de garder les effets au porteur, parce qu'alors la vente n'en éprouve ni retards ni formalités.

Les emprunts publics en France doivent être regardés comme finis, toutes les dettes de la guerre étant payées; de ſorte que ſi l'on emprunte déſormais, ce ne ſera probablement (*) que de petites ſommes, pour parer aux rembourſemens annuels dont les finances ſont chargées pendant cinq ou ſix ans encore. Mais

(*) On ignoroit alors, & l'on ne devinoit pas la ſublime invention des emprunts graduels & ſucceſſifs.

ces emprunts ne présenteront aux prêteurs que de médiocres avantages ; le taux de l'intérêt a une tendance naturelle à baisser, d'après la prospérité générale du royaume, & par conséquent l'emprunt de cent vingt-cinq millions présente une probabilité de hausse, qui chaque jour peut se réaliser, & dont on ne peut s'assurer qu'en y plaçant promptement. Cette probabilité peut même s'appeller certitude, quand on considere d'un côté la nature de l'emprunt, qui est le plus sage, le plus solide, le plus avantageux aux prêteurs, & le mieux combiné à tous égards que l'on ait jamais fait, d'un autre côté le concours des circonstances, qui toutes se réunissent à faire présumer que le crédit de la France & la confiance dans ces effets royaux ne pourra que s'accroître & s'affermir de plus en plus.

Sur le Traité de Commerce.

Il paroît que le traité de commerce plaît beaucoup aux deux parties : les Anglois y voient un grand débouché pour leur lainage, leurs cotons façonnés & leur quinquaillerie. Nous comptons sur une très-grande exportation de nos vins, nos toiles, batistes, &c : & probablement tous ont raison, mais avec des modifications que le temps seul peut apprécier.

En général, le traité paroît avoir consacré un principe trop souvent méconnu, que les droits modiques sont les seuls moyens de préserver le revenu, & de prévenir la contrebande ; ainsi dix à douze pour cent sont les droits que les marchandises angloises vont payer. Si dans les premieres années l'avantage pourroit sembler être du côté des Anglois, il est clair que chaque année le commerce françois gagnera du terrein par là, d'autant

que rien ne s'oppose à ce que nos manufactures imitent peu-à-peu les produits de l'industrie angloise, tandis que la nature ayant refusé à l'Angleterre le sol & le climat, qui seuls peuvent produire nos vins, ils seront toujours dans notre dépendance à cet égard.

Il est certain que les vins de Portugal continueront à être consommés en Angleterre en assez grande quantité. La génération qui s'éleve, préférera les vins de France: cela est prouvé par l'exemple de l'Irlande, où il se boit dix fois plus de vin de France, que de celui de Portugal. Les vins de France ne devant désormais payer en Angleterre que les mêmes droits que ceux de Portugal y payent aujourd'hui, c'est-à-dire quarante livres sterling par tonne, ou environ vingt-quatre sols de France la bouteille, nos vins de Médoc pourront s'y vendre à bon marché, & seront préférés aux vins de Portugal. Les Anglois pourroient, à la vérité, baisser les droits actuels sur les vins de Portugal; mais ils craindroient de les diminuer sensiblement, pour ne pas compromettre le produit de leurs brasseries, qui forment la branche la plus importante de leurs droits d'accise, & rapportent annuellement plus de dix-huit cents mille livres sterling.

En tout, le traité sera incontestablement avantageux aux deux pays; il procurera une augmentation de jouissances à leurs habitans, & de revenus à leurs Souverains respectifs; il tend à rapprocher les Anglois, des François; en général, il porte sur ces principes libéraux qui conviennent aux grandes nations, & dont la France devoit d'autant plus donner l'exemple, que c'est le pays de l'univers, qui, par ses avantages naturels, gagneroit le plus, à

ce que de tels principes fussent universellement établis dans le monde commerçant.

Lettre XLII.

31 *Octobre* 1786.

. . . .

On a dit aussi (& c'est le prince Ferdinand) que c'étoit moi qui avoit réfuté le compte rendu de de Launay. Depuis ce moment j'ai été me faire écrire chez de Launay tous les jours, & j'ai déclaré qu'en pareille matiere, tourmenter les personnes, me paroissoit si peu nécessaire aux choses, qu'indépendamment de la lâcheté de frapper sans mission un homme dans le malheur, il n'y avoit qu'un fat qui eût pu inventer une méchanceté si bête.

Sur une réplique à la réfutation de son compte rendu, Launay a reçu une lettre si dure, qu'il a demandé sur le champ la permission de se retirer. Le Roi a répondu que cette permission lui seroit accordée quand la commission n'auroit plus besoin de lui.

On murmure hautement ici, après en avoir longtemps parlé sourdement, qu'il se machine un traité entre la Russie, l'Autriche & la Prusse, dont le prétexte est la pacification de la Hollande. J'avoue que je ne vois pas à cela la plus légere apparence pour le moment. Le Roi, ni aucun de ses ministres, ne me paroissent avoir assez d'étendue dans l'esprit pour une pareille conception. Cependant c'est le cas assurément d'y faire une attention sérieuse.... Comme je finissois cette phrase, je reçois avis sûr que le docteur Rogerson, médecin favori de la Czarine, celui-là même qu'elle

a

a envoyé à Vienne, & dont je vous ai parlé dans mes premieres dépêches, vient d'arriver. C'est le cas, ou jamais, de faire la guerre à l'œil : mais ce genre d'escrime n'appartient qu'aux ministres; eux seuls en ont les moyens, ne fut-ce que par la toute-puissance des petits soupers, qui sont des tamis pour les secrets. Au reste, ce Rogerson revient d'Angleterre par Amsterdam, & sa route naturelle étoit bien de passer ici. Cependant je répete qu'il faut observer de près le cabinet d'Autriche & de Saint Pétersbourg, tout convaincu que je sois, quant à présent, que l'Empereur ne tend que des pieges à ce pays-ci. Ajoutez à tout ceci que je crois m'appercevoir très-clairement que le prince Henri se dégallomanise; cela ne l'avancera de rien; car c'est comme anti-Henri qu'on est anti-François, & non pas comme anti-François qu'on est anti-Henri. Mais ce Prince est turbulent, faux, perfide: autrefois il a réussi à Saint-Petersbourg. Il peut se flatter que si l'on a besoin de ce cabinet, on pensera à l'employer, & jamais on ne ressembla mieux par la morale à feu Erostrate.

Le duc de Brunswick est arrivé samedi soir à Potsdam : c'est une espece de secret à Berlin. Le dimanche on n'avoit encore fait que de la musique & des revues; mais il est certain que du dimanche au mardi il est parti deux courriers. Je n'en sais pas davantage; je manque de moyens pécuniaires & autres; mais c'est une chose si incommode que le désordre intérieur; quelques-uns des favoris sont si intéressés à le faire cesser, du moins dans certaines parties, puisqu'ils n'ont pas le sol, & il est à un tel excès dans le palais, que je ne puis pas ne point soupçonner qu'il y ait quel-

que grand objet de diſtraction qui abſorbe le peu de momens que le Roi conſacre au travail.

Il a eu une ſecouſſe intérieure, où il s'eſt fait violence. Un de ſes écuyers favoris, Rumpel, fort inſolent de la nature, & au point qu'à une revue il lui eſt arrivé de frapper un gentilhomme, ſans qu'il en ſoit réſulté aucune autre ſuite, a eu un démêlé de ſubordination très-vif avec M. de Lindenau, nouveau premier écuyer, Saxon, ami de Biſchopswerder qui l'a fait placer. Lindenau a envoyé l'inſolent favori aux arrêts, & a rendu compte au Roi ; celui-ci a fait un ſoubreſaut violent ; mais après quelques ſecondes de ſilence, il a non-ſeulement donné raiſon à M. de Lindenau, mais confirmé les arrêts d'une maniere très-ſeche, & pour un terme indéfini. Cela a rendu quelque énergie aux chefs, & tempéré un peu l'inſolence des ſous-ordres.

D'un autre côté, la diviſion ſe met dans les favoris. Goltz & Biſchopswerder ont eu un différend très-ſérieux en Sileſie. Le Roi ayant fait je ne ſais quelles nouvelles nominations, Goltz s'eſt tu ſi froidement, que le Roi a voulu ſavoir les motifs de cette improbation tacite : *C'eſt*, a dit Goltz, *que Votre Majeſté nous inonde de Saxons, comme s'il n'y avoit point de ſujets chez elle.*--- Biſchopswerder arrive peu de momens après, propoſe un Saxon ; & le Roi lui dit très-bruſquement : *Eh ! ſacredieu ! vous ne me propoſez jamais que des Saxons.* --- Probablement dans l'explication qui a ſuivi cette bruſquerie, le Roi aura été indiſcret ; toujours eſt-il vrai que Biſchopswerder en a eu une très-vive avec Goltz ! Cela eſt replâtré ; mais on peut conclure, avec probabilité, que Goltz le tartare & Biſchopswerder le débonnaire, ne ſont, ni ne ſeront très-cordiale-

ment ensemble. C'est le dernier qui a fait venir l'insignifiant duc de Holsteinbeck, & qui le porte au commandement des gardes, pour écarter de ce poste l'ancien favori Wartensleben.

Un cran plus bas, il semble que Chauvier reprend du crédit. Il a cru dans le commencement du regne, que la morgue de secrétaire avanceroit ses affaires : elle les a reculées; il paroît qu'il se retourne, qu'il reprend le département du maquerellage, des complaisances subalternes, même de l'espionnage, & que cela lui réussit.

Le Roi revient mercredi, pour repartir le jeudi, dit-on. Je n'entends rien à cette marche; mais ne seroit-ce pas un peu pour écarter le prince Henri, sans se brouiller avec lui? Ce Prince se trouvera étranger aux affaires par la seule topographie du Roi.

Le ministre de Blumenthal a demandé assez nettement sa démission au Roi, se plaignant que Sa Majesté, qui avoit chamarré de cordons quelques-uns de ses serviteurs moins anciens que lui, ne lui ait pas donné cette marque d'honneur. Sa retraite, qui n'est pas accordée, est un objet de peu d'importance; mais on dit que le Roi ne demande pas mieux, afin d'avoir une place à donner. On annonce, & d'un assez bon coin, que cette place, ou plutôt une place principale, sera tout à l'heure arrangée pour un homme très-marquant, & qui déplaira à tout le monde. Je ne puis ni deviner qui c'est, ni croire que le Roi ait la force de déplaire à tout le monde.

Hertzberg est toujours en baisse, si ce n'est en chûte de crédit. Il est de fait, que, depuis le retour de Silésie, il n'a pas dîné avec le Roi.

Welner eſt à Potsdam.

Ne vous laiſſez pas perſuader par la légation, qu'il n'y a rien à craindre du côté de l'Autriche. Je ſuis convaincu que le Roi n'a pas un parti pris; que l'Empereur le tâte, & que quelque choſe nous échappe. Rien de moins extraordinaire aſſurément quant à moi. J'avoue que je ſuis ſurpris moi-même de tout ce que je parviens à ſavoir, quelque peu que ce ſoit; mais il ne peut y avoir de ſecret ici pour le miniſtre de France, que faute d'argent ou d'activité.

On vient de me conter que le général Rodig avoit appellé en duel le comte de Görtz; on n'en dit pas le ſujet, & cela me paroit peu vraiſemblable; cependant la nouvelle eſt de bon lieu, quoique d'un jeune homme.

LETTRE XLIII.

4 *Novembre* 1786.

M. de Launay eſt ſuſpendu de toutes fonctions par une nouvelle lettre infiniment dure, & paſſablement incohérente. J'ai cependant peine à croire qu'on veuille ſouiller le commencement du regne par une inutile cruauté. La victime eſt immolée à la nation, du moment où l'homme n'eſt plus en place; le reſte ne feroit que l'exploſion d'une haine gratuite, puiſque ce malheureux ne peut plus faire ombrage à perſonne. M. de Verder eſt à la tête de la régie. Nous verrons ce que produira un nouveau régime, ou plutôt s'ils ſauront l'établir. En attendant, le renvoi de quarante François eſt décrété *in petto*, & je ne vois pas que ces eſpeces de vêpres ſiciliennes conquié-

rent même l'opinion publique. Ici le théâtre n'est pas assez vaste pour que le parterre ne discerne pas ce qui se passe dans les coulisses. Il n'y a guere d'autre illusion possible, que de faire réellement du bien. Au reste j'essaie de sauver Launay, en faisant dire par le prince Henri, qui du moins a conservé le droit de tout dire, que jusqu'ici le Roi a vraiment été dans cette affaire l'homme de sa nation; que s'il alloit plus loin, il seroit l'homme des ennemis de Launay; qu'on murmure dans le public qu'il a épousé leur haine, &c. Il est certain que les JE du compte rendu lui ont donné de l'humeur & même de l'emportement.

Le Roi est arrivé hier & reparti ce matin: il paroît que c'est une épisode du Roman Voss, lequel mûrit. On est en suspens sur les trois partis suivans. Deux cents mille écus pour sa dot (le Roi ne le veut point, ou ne veut compter que mille écus par mois; de sorte que le paiement ne seroit parfait que dans seize ans & huit mois; ce qui le rendroit un peu problématique; un mariage de la main gauche (le Roi y consent, mais la demoiselle trouve que cela est très-équivoque); ou la marier à un homme qui partira le jour même pour la mission de Suede: (on n'est pas sûr de trouver un homme assez vil pour cela, dans une classe qui le mette sur la ligne des ministres). La demoiselle avoue que, sans être amoureuse, elle est sensible à une persécution de trois ans; mais que sera-t-elle? Que sera son oncle? sa famille? Quelle sera sa place dans l'opinion, à la ville, à la cour? Voilà l'objet de la négociation que conduit Bischopswerder; je ne le crois pas assez jeune pour devenir le substitut du Roi; de sorte que sa spéculation ne me pa-

soit pas sûre. Quant au Roi, il y a bien un peu de curiosité, un peu d'obstination, un peu de gloriole; mais encore plus de besoin d'une société où il puisse être aussi commere, aussi déboutonné, aussi les pieds sur les chenets que possible. Ce qui entrave la négociation, c'est que les Rietz doivent vuider le pays, & que le Roi tient fort à son fils. Au reste, il faut ajouter à tout ceci cependant que Mlle de Voss raconte tous les propos du public, & même des courtisans, les plus secrets sur son compte, ce qui peut donner des soupçons sur la probabilité des conjectures.

Il retourne à Potsdam, jusqu'au 8, dit-on; il n'y est pas tellement occupé d'affaires ou de plaisirs secrets qu'il n'ait quelques sociétés. M. d'Arnim y est, espece d'homme du monde manqué, à qui l'aménité facile de ses mœurs & sa grande fortune ont fait beaucoup d'amis, & dont l'esprit tout à la fois assez droit & peu brillant, mais indécis & vacillant, n'offusque ni n'effraie le Roi. En tout pays absolu, c'est un grand moyen de fortune que d'être médiocre; s'il est vrai qu'en général avec les Princes il ne faut rien de tranchant, & que l'hésitation en délibérant leur plaît toujours, je crois que cela est principalement pour Frédéric-Guillaume II.

Au reste, les états d'assignation sont faits, à ce qu'on assure, & c'est le travail du seul Welner; aussi tous les ministres, Schulembourg excepté, peut-être à cause de ses liaisons avec le comte Finckenstein, que l'inauguration de Mlle de Voss doit rendre puissant, sont-ils inquiets & consternés. Il en est, & ceci est positif, qui n'ont pas encore rendu le plus léger compte au Roi. Appréciez par-là l'état de situation d'un pays où tout dépend de cette

feule tête. Ne vous étonnez pas de ce que l'on vous parle de peu d'affaires; car il ne s'en fait point; celle de de Launay est la feule que l'on fuive avec l'activité de la haine. Tout le reste dort.

Quelqu'un qui arrive de Russie m'assure que déjà depuis long-temps l'Impératrice ne va plus au Sénat, & qu'elle s'enivre habituellement tous les matins avec du vin de Champagne & de Hongrie (& ce fait est contraire à toutes les traditions parvenues jusqu'à moi); que Potemkin exalte son ambition jusqu'aux plus grands projets, & que l'on dit tout haut qu'il sera Empereur ou qu'il aura la tête coupée à l'avénement du Grand-Duc. Cet homme rusé, tranchant, & d'une fermeté rare, n'a pas un ami, & cependant le nombre de ses créatures & de ses créanciers, qui perdroient tout avec lui, est tellement grand dans toutes les classes de la nation, que son parti est extrêmement formidable. Il amasse un trésor immense dans un pays où tout est vénal. Habitué à ne jamais payer ses dettes, & disposant de tout en Russie, il ne lui est pas difficile d'accumuler des sommes immenses. Il a un appartement dont lui seul garde la clef, garni de rayons du haut en bas, & divisé en un grand nombre de cases remplies de billets de banque de la Russie, du Dannemarck, & sur-tout de la Hollande & de l'Angleterre. Un de ses gens d'affaires lui proposoit un jour l'achat de la bibliotheque d'un grand Seigneur qui venoit de mourir. Potemkin le mena dans son appartement à billets, & pour toute réponse lui demanda s'il croyoit que cette bibliotheque valût celle qu'il lui proposoit. Avec de tels moyens pécuniaires il n'a pas même besoin d'un autre crédit pour faire à S. Petersbourg

tout ce qu'il osera vouloir. Au reste je dois dire ici que le docteur Rogerson, lequel est parti aujourd'hui pour retourner à S. Petersbourg, assure que personne en Europe ne mene une vie plus réglée & plus sobre que Catherine II. Observons cependant qu'il est absent depuis huit mois.

J'ai ramassé quelques détails assez curieux sur l'usurpation de la régale des postes de la Courlande, dont je vous ai parlé dans mes dépêches précédentes. C'est un objet assez important pour ce petit Etat. Indépendamment de l'inquisition qui en résulte, & de l'infraction du droit des gens, cette branche de revenu n'est pas de moins de cent soixante mille livres de France annuellement. Mais voici une circonstance singuliere qui caractérise la politique russe. Pour ne pas commettre un acte de violence trop marqué, & se dispenser de faire marcher des troupes, ce qui attire toujours l'attention des voisins, la cour de Russie a fait proposer, ou plutôt demander une conférence amiable des députés de Courlande avec les commissaires nommés à cet effet, & appellés à siéger à Riga, forteresse russe, frontiere de la Courlande, sous la présidence du gouverneur de cette ville. Quatre députés de Courlande s'y sont rendus au terme fixé, & le gouverneur leur a signifié qu'il avoit ordre de sa souveraine de les faire arrêter, s'ils ne signoient pas l'acte qu'il leur montroit tout dressé, par lequel la régale des postes de Courlande se trouvoit conférée à la Russie. Les députés qui, dans un refus, n'avoient de perspective que la Sibérie, ont signé purement & simplement; après quoi plusieurs conventions qui aliénent des menus droits, ou même des portions de pays limitrophes, ont été présen-

tés & ſanctionnés de même. Une des plus aſtucieuſes, comme des plus importantes, eſt celle qui concerne la réclamation des ſujets ruſſes qui peuvent ſe trouver en Courlande, & dans laquelle le cabinet de S. Pétersbourg enveloppe les deſcendans de ceux-là même qui ſeroient naturaliſés depuis des ſiecles. Il eſt évident que cette conceſſion prête à des abus illimités & des chicanes ſans nombre, qui feront plus de mal à la Courlande que le plus onéreux impôt; car rien n'empêche les prépoſés ruſſes de feindre, quand ils voudront, l'exiſtence d'un ou de pluſieurs ou de tels & tels ſujets ruſſes dans telle ou telle partie de la Courlande qu'il leur plaira, & de ſuppoſer gratuitement le refus de les reſtituer, pour mettre le pays à contribution d'autant de centaines de ducats (ſomme fixée par la convention pour chaque tête moſcovite qu'on refuſera de rendre) que le fiſc ruſſe ou du délégué en auront beſoin, ou que le pays en pourra fournir. Encore une fois, ce qui s'exécute plus clairement pour la Courlande, ſe pratique un peu plus ſourdement, mais ſe pratique dans tous les pays qui avoiſinent la Ruſſie. Revenons à Berlin.

L'écuyer Trumpel, dont je vous ai parlé dans ma précédente, eſt renvoyé. Ce coup de force a beaucoup étonné. Il eſt certain que le Roi fait tout ce qui eſt en lui pour n'être pas dominé. C'eſt juſqu'ici la volonté la plus diſtincte que l'on puiſſe diſcerner dans ce Prince.

Il ſoupa jeudi ſoir à la table de confidence où l'on eſt ſervi par des tours & ſans valets. Le ſouper fut plus que gai. Il étoit compoſé de dix perſonnes. On fut voir après toutes les dames d'honneur les unes après les autres.

Le prince Henri, qui a donné cette ſemaine

chambre. Jusqu'ici, ont peut le regarder comme le Roi de l'intérieur. Il paroît constant qu'il n'est ni sans habileté, ni sans connoissances, & le désordre éternel des comptes, joint à la méfiance des financiers en activité, doit avoir poussé le Roi à s'abandonner à Welner, recommandé par son obscurité.

Je dis *le désordre éternel*, parce qu'en effet Frédéric-Guillaume I, à qui l'on doit presque tous les établissemens intérieurs, auxquels son fils n'a presque rien changé, n'avoit pas un état général exact, & c'étoit par systême. Comme lui seul connoissoit l'ensemble de ses affaires, & comme il ne vouloit pas qu'aucun de ses ministres particuliers pût le deviner, il faisoit des états incomplets, surchargés, infideles. Frédéric II qui n'a jamais rien entendu aux finances, mais qui savoit bien que l'argent est la base de toute puissance, se bornoit à vouloir faire de grosses épargnes, & il étoit si sûr que ses excédens étoient énormes, qu'il se contenta des comptes partiels; du moins cette version me paroît-elle plus probable, que l'imputation d'avoir brûlé les états-généraux de recette & de dépense, par malice, & seulement pour embarrasser son successeur. Celui-ci veut se mettre en regle, & il a raison; mais ce sont les étables d'Augias à nettoyer, & je ne vois pas où est l'Hercule, au moins parmi ceux dont il prétend se servir.

Le comte Finckenstein a écrit au Roi une lettre très-forte, pour lui déclarer que les vivacités de M. de-Hertzberg se multiplioient au point qu'elles lui devenoient insupportables; que son grand âge d'ailleurs & sa derniere maladie lui faisoient désirer sincérement sa retraite. Le Roi lui a fait une réponse douce, très obligeante & pour ainsi dire apolo-

gétique, où il lui demande avec instance de rester, & lui promet que les sujets de plainte cesseront. Il s'engage peut-être à plus qu'il ne peut. Les hommes les plus incompatibles servoient ensemble sous Frédéric II, & c'est un des traits caractéristiques de son regne; mais ce ne seroit pas peu présumer que de vouloir le recommencer. Il faut qu'on ne s'y attende pas; car malgré toute la servilité du pays, on prend des licences qu'on ne se fût pas permises sous le feu Roi, de qui l'on parloit très-librement, mais avec qui l'on ne se familiarisoit pas. Maintenant il n'y a pas jusqu'à l'académie qui veut empiéter. Elle a proposé trois nouveaux académiciens Allemands; un Boden, astronome; un Meierotto, recteur du college; un Ancillon, ministre du saint évangile (merveilleux choix). Le Roi a marqué avez assez d'amertume sa surprise de cette proposition insolite, sans qu'on sache seulement s'il veut augmenter le nombre des académiciens; & cette indiscretion occasionnera probablement un réglement. Au reste, le Roi a mis un gros oui sur la proposition d'un je ne sais quel druide appellé Erman, auteur d'une foule de mauvais sermons, & d'une histoire du réfuge, qui a déjà quatre volumes que l'on pourroit mettre en trente pages, & qui a été proposé par le seul curateur (M. de Hertzberg) sans avoir passé au scrutin.

Le Boden de Paris paroît tout à fait oublié & même pis. On a représenté au Roi qu'il y avoit trois lettres de cet homme sans réponse. Je n'ai rien à lui dire, *c'est un f . . . u coquin, qui est venu sans ordre. . . .* Telle a été la décision royale. Il revient demain pour peu de jours. Il a tellement l'habidude de courir d'un lieu à l'autre pour des instans, qu'il paroît

que c'est un besoin pour lui. » M. de H*** lui a écrit depuis trois jours, pour savoir quand il pourroit prendre congé ; il n'a point de réponse.

Le grand dîner du prince Henri au régiment de Braun a eu lieu hier, comme je l'avois annoncé. Le prince avoit à sa table tous les officiers & quarante bas-officiers qui avoient encore servi sous lui à la bataille de Prague. Il a donné une médaille de quinze ducats à chaque officier, un ducat à chaque bas-officier, & un écu à chaque soldat. Il est difficile d'être plus gauchement ostentateur. S'il avoit eu besoin de s'achever auprès du Roi, c'en étoit le vrai moyen ; mais son sort étoit déja complettement fait, & il faut qu'on le sache bien ; car Rogerson qui avoit beaucoup vu le prince Henri dans ses deux voyages de Russie, n'est point venu chez lui. Le Roi l'a vu, mais peu de momens, dit-on.

Je ne me rapelle pas en ce moment le nom de la personne qui vient de Vienne, & qui au dîner du Roi s'est fort égayée sur le compte de l'Empereur, ce qui a laissé le Roi froid, & même soucieux, jusqu'à donner des marques d'improbation tacites, mais assez fortes.

On prépare de nouveaux cordons. Il semble que la monnoie morale soit celle qui coûte le moins au Roi, & jamais le mot de Frédéric II à Pritwitz qui se plaignoit de ce que Braun avoit le cordon avant lui : *mon cordon est comme la grace efficace ; il se donne & ne se mérite pas :* jamais ce mot n'a été plus vrai.

Le comte d'Arnim a été nommé grand veneur & ministre d'état, avec voix & séance au grand directoire. Je vous ai parlé de lui avec détail dans une de mes dépêches précédentes.

Ce choix eſt de pure faveur, d'autant plus marquée que la place de grand veneur, arrachée à Schulembourg, avoit toujours été ſollicitée par le colonel Stein, eſpeçe de favori; mais faveur fondée, à ce que je crois, ſur un ſimple goût de ſociété; car Arnim eſt irréprochable dans ſa morale & dans ſes mœurs, & ce n'eſt qu'un incapable de plus dans le miniſtere.....

Pourriture avant maturité. J'ai grand peur que telle ne ſoit la devise de la puiſſance Pruſſienne. Mais leurs millions ſont bons. Il ſeroit donc utile, s'il eſt vraiment queſtion de la banque, comme tous les bulletins, les gazettes & lettres particulieres le diſent, de ſorte que tout le monde en parle, excepté moi, de me charger des propoſitions pour y en placer; car cela eſt plus important ce me ſemble que l'emprunt de cent vingt-cinq millions, que la banque ſaura bien apparemment prendre pour ſon propre compte. Au reſte, Struenſée qui ſans doute ſeroit bien aiſe de cette occaſion de ſe rendre néceſſaire au Roi, m'a demandé nettement ce qu'il devoit penſer du déſarroi de la caiſſe d'eſcompte, de la lettre du Contrôleur général à ſes adminiſtrateurs, du projet d'une banque, de ſa prochaine réaliſation, des principes ſur leſquels elle ſera établie, & ſur-tout du genre d'adminiſtrateurs qui ſera à la tête: (l'idée ſeule lui paroît lumineuſe; mais il eſt convaincu que tout dépend des chefs). A tout cela, je n'ai ſu, comme vous ſentez, que répondre; & il importe que je le ſache bientôt; car outre qu'une négociation de ce genre, ne peut réuſſir ici que par lui, parce que tous les autres, ſans en excepter un, n'y entendent rien du tout, il a droit de m'interroger, puiſque je l'ai agacé le premier.

LETTRE XLV.

Du 10 *Octobre* 1786.

Je ne saurois malheureusement me déguiser que chaque jour confirme ici, par quelques traits plus pitoyables les uns que les autres, l'opinion que j'hésite depuis aussi long-temps que je puis, à prendre de l'homme & de la chose.

Le Roi vient de donner le cordon de l'aigle noir à M. d'Anhalt; voici quel est cet homme. D'Anhalt nâquit d'une cuisiniére & d'une foule de peres. Il commença par être palfrenier; puis il vendit du café de contrebande aux officiers. J'ignore comment il le devint lui-même; mais je sais que sa fonction principale fut d'espionner. On l'attacha aux pas du prince de Prusse (le Roi d'aujourd'hui); & comme il mêloit des conseils empoisonnés à des relations odieuses, on lui destina, dit-on (& cet *on* là est à la vérité le plus cruel ennemi du feu Roi), l'exécution d'une atrocité que l'on n'eut ni l'adresse de colorer, ni le courage de consommer. D'Anhalt se trouva des talens militaires plus que n'en comporte sa folie naturelle. Sa vocation en ce genre est bien marquée, ce me semble, par ce trait caractéristique, qu'il n'a jamais de sang-froid qu'à la tête d'une troupe. Il est parvenu, soit ainsi, soit autrement, au grade de lieutenant-général. Comme il étoit sans esprit (le peu qu'il en avoit a été aliéné depuis par une chute terrible, pour laquelle il a été trépané) il se soutint en faveur. Il étoit abhorré à Königsberg, où il commande, & c'étoit bien à un certain point un titre pour lui à Potsdam,

dam, où le royaume éprouva quarante-six ans de disgrace. Quelques jours avant la mort du Roi, le général d'Anhalt fut mandé à Sans-Souci: le Roi lui dit: vous venez de marier une de vos filles? — Oui, Sire, & je m'en ressens. — Combien lui avez-vous donné? — Dix mille écus. — Cela est beaucoup pour vous qui n'avez rien. Le lendemain le Roi les lui envoie. D'Anhalt retourne en Prusse. Son bienfaiteur meurt; il découpe la tête de son portrait, & y substitue celle du successeur. Le nouveau Roi va recevoir à Königsberg les hommages, & donne à d'Anhalt une superbe boîte; mais, à dire vrai, le prépare à quitter le commandement de la Prusse. Deux mois après, c'est à dire aujourd'hui, d'Anhalt qui, dans un encan, il y a quelques jours, voyant adjuger un portrait du feu Roi pour un prix très-modique, dit froidement: *Bon! je vous donne l'autre par dessus le marché*, se retire avec une pension de cinq mille écus, le cordon, & la promesse d'être employé à la guerre. On tâche d'excuser cette prostitution de bienfaits, apparemment extorqués par la foiblesse, en alléguant la crainte que cet homme ne passe au service de l'Empereur, comme il en a menacé par ces mots assez nobles: *si vous me refusez cette grace, il faudra bien que j'aille prouver ailleurs que je ne l'ai pas déméritée.* La raison ne me paroît pas bonne, les terres qu'il a acquises près de Magdebourg étant un gage suffisant de sa personne.

Quoiqu'il en puisse être, & tout singulier que soit un tel choix, qui a fait une vive sensation, il faut convenir qu'Anhalt est un grand militaire, un militaire à conserver; qu'il lui falloit un dédomagement du gouvernement de la Prusse; qu'en sa qualité de fou

souvent furieux, on ne pouvoit lui laisser. Mais on n'a aucune de ces raisons à donner pour M. de Manstein, simple capitaine, militaire ordinaire & même ignoré, mais dévot visionnaire, qu'on vient d'appeller sans prétexte, & qu'on destine, dit-on, à devenir gouverneur des jeunes princes, avec le titre de lieutenant-colonel. Cela est effrayant pour ceux qui ont la vue longue; toute l'armée est indignée. Au reste, cela n'est probablement pas vrai, mais le soupçon décele l'opinion.

Une singularité qui n'a pas moins choqué, c'est que M. de Heinitz, ministre d'état du département des mines, ait été mis à la tête de la commission contre M. de Wartenberg, espece d'homme déplaisant, chargé depuis long-temps de l'habillement des troupes, & friponneau subalterne, mais probablement pas plus, & peut-être moins que ceux qui l'ont précédé. Cette maniere d'inquisition, qui paroît être la méthode adoptée, & à laquelle on ne s'accoutumera pas, ne fût-ce que parce qu'il est difficile de persuader que le feu Roi fût négligent & mauvais économe; cette maniere d'inquisition semble indiquer des soupçons contre les chefs de corps, puisqu'on en dérobe la direction aux militaires, dont elle étoit la besogne naturelle. Les plaintes sont vives, mais plus méprisantes encore, & cela sans doute est un mauvais symptôme, sur-tout au bout de deux mois de regne.

D'un autre côté, l'inertie & la stagnation, qui en est la suite nécessaire, continuent à se faire sentir, pour ne s'être point fait suivre par les lettres comme faisoit Frédéric II. Le Roi s'est laissé prodigieusement arriérer; il en a trouvé des milliers à son retour de Silésie, dont l'expédition fait un contraste bien frap-

pant avec l'incroyable activité du feu Roi, qui cependant ne travailloit pas plus, ou plutôt qui travailloit moins qu'un autre à son métier de Roi. Une heure & demie par jour, voilà, dans les circonstances ordinaires, le temps qu'il y consacroit; mais il ne remettoit jamais au lendemain le fardeau de la veille. Il savoit, ce prince qui connoissoit si bien les hommes, qu'il vaut mieux mal répondre que de ne point répondre. Une foule de mémoires à projets sont sur la table du Roi actuel (la plupart ayant pour objet des changemens militaires); sans qu'on y ait jetté les yeux, & qu'ils aient produit autre chose que la connoissance de la véhémente aversion du Roi pour les mémoires. Il les regarde comme attentatoires à son autorité, & tout conseil comme un aveu de l'opinion qu'on a de son incapacité. Au nombre des inutiles écrits qui lui ont été envoyés, il se trouve, dit-on, un mémoire du baron de Knyphausen sur la politique extérieure (quelques indices me font croire qu'il est favorable à notre système, & celui-ci a plus particuliérement déplu); aussi son sort a-t-il été sans hésitation d'être mis de côté comme du radotage: au reste le baron m'a nié qu'il fût l'auteur de ce mémoire.

C'est apparemment au sentiment qui fait tant abhorrer les conseils, qu'il faut attribuer cette singularité, que Welner n'ait eu qu'un traitement de trois mille écus, tiré des pensions accordées autrefois aux chefs des départemens du commerce, & dont il a eu la plus petite, ce qui l'assimile à de moins influens & de moins travailleurs que lui. Comme tout ce qui se prépare & le peu qui se fait émanent de lui, son travail doit être très-grand. Le seul éclairci de l'état de situation pécuniaire

lui a donné, dit-on, beaucoup de peine. On connoît maintenant l'excédent de la recette sur la dépense au moins civile ; elle est plus forte qu'on ne croyoit de près d'un quart ; c'est-à-dire beaucoup. On imagine qu'on emploiera la plus grande partie de cet excédent à améliorer le sort des officiers subalternes. Les soldats ne valent sans doute que l'honneur de mourir de faim. Mais j'ai peine à croire qu'on ose heurter le corps des capitaines.

Si le Roi donne peu à ceux dont il paroît faire le plus de cas, il y a quelques indices pourtant ; ou qu'il leur donne en secret, ou qu'il a des raisons secretes de donner à d'autres. Le chambellan Doernberg, homme insignifiant, ce me semble, qui a quitté avec ingratitude le service de la princesse Amélie, laquelle avoit payé ses dettes, pour entrer à celui de la Reine, a été augmenté considérablement d'appointements en cinq jours de temps à deux reprises différentes. Il a aujourd'hui deux mille écus comme chambellan, chose inouie jusqu'ici ! Que veut dire cela ? Le parti adopté pour mademoiselle de Voss seroit-il de la marier ? Auroit-on jetté les yeux sur ce fortuné mortel qui ressemble à un sapajou ? Penseroit-on à lui faire insensiblement sa fortune ? Un capitaine de gendarmes me disoit hier : *depuis que la royale munificence s'exerce sur Doernberg, je compte moi sur cinquante mille écus de gratification annuelle.* Il y a dans cette affaire vision, maquerellage, mariage. Mais pourquoi dans cette derniere supposition un choix si ridicule ? Quel homme de la cour refuseroit mademoiselle de Voss avec beaucoup d'argent ? Je leur faisois trop d'honneur l'autre jour en doutant qu'il s'en trouvât dans cette cour Vandale. Ce n'est pas aux lieux où

l'on est si accoutumé à marcher courbé, que l'on sait se redresser contre de telles tentations : & puis, que ne peut l'argent dans une nation si pauvre ? J'ai vu tout-à-l'heure Brederic, nagueres laquais du prince Henri, devenu une espece de favori, vu son art dans les négociations gitoniques, arborer la croix & le ruban de chanoine de Magdebourg. (le prince Henri est prévôt de ce chapitre). Sept mille écus prêtés par le prince ont acquis cette prébende, & son palfrenier tant aimé en porte l'enseigne dans un pays où l'on passe pour si délicat sur l'article de la naissance !

A propos de son patron, il y a plus de huit jours que je n'ai entendu parler de ce prince musical, dont les hauts & les bas sont le thermometre le plus variable que j'aie connu. Le comte de la Marche lui a fait demander la permission de voir la fête qu'il a donnée à la partie du régiment de Braun qui combattit avec lui à Prague. Le prince l'a permis, & après avoir beaucoup caressé cet enfant, il lui a dit : *mon ami, il m'est bien difficile de vous parler ici ; mais demandez à votre pere la permission de venir chez moi, & j'en serai fort aise.* Voilà les ressorts de sa fine politique ; il en faudroit beaucoup pour réparer l'école de ses grands dîners. Un de ses commensaux affidés & enthousiastes me disoit ce jour là ces propres mots : *N'est-il pas bien singulier que le prince soit si peu considéré de l'armée après tout ce qu'il a fait pour elle ?* . . . . Et c'est l'armée qu'il croyoit incriminer ! Ce mot m'a paru notable.

L'anecdote de l'académie est plus piquante que je ne l'ai racontée dans ma derniere dépêche. Le nommé Schutz (académicien) a écrit au Roi une lettre très-violente sur M. de

Hertzberg & la maniere arbitraire dont il gouvernoit l'académie. Le Roi a renvoyé la lettre à M. de Hertzberg, signe très-marqué d'improbation dans ce pays. Ce jour-là même Büsching (le géographe) refusoit une place d'académicien, à moins qu'on n'y voulût joindre une pension de mille écus. Pour toute réponse aux plaintes de Schutz, M. de Hertzberg a nommé Erman sans consulter personne, & le Roi a mis OUI sans difficulté à cette nomination. Nouvelle lettre de Schutz plus véhémente encore, & dont j'ignore les suites.

L'affaire de Launay n'est pas aussi civilisée qu'elle en a l'air. On dit tout haut qu'on n'attend plus pour le laisser retirer, que la fourniture du caffé pour la Silésie, dont il s'est très-témérairement chargé, & qu'il a sous-cédée à des marchands menacés de perdre, & enhardis par sa catastrophe à désavouer ou enfreindre leurs engagemens, dans un moment où tous les canaux obstrués par les glaces laissent bien peu de ressources pour réparer un si grand vuide. Mais la vérité est que la commission est suspendue, parce qu'on envoie chercher sous main des éclaircissemens dans les différentes parties du royaume : inquisition vraiment cruelle & tyrannique ! qui prouve qu'on veut des torts à Launay, plus encore qu'on ne désire l'amélioration de la chose publique.

Un nommé Dubosc, autrefois gros négociant de Leipsick, où, si je ne me trompe, il a failli, & très-connu par ses visions & son adhérence aux misticités, a été appellé & est en activité pour donner, à ce qu'on croit, un plan d'opérations de commerce à substituer aux privileges exclusifs. Il paroît que l'on

médite une sortie contre les *Splitgerber*, & que l'on cherche les moyens de leur ôter le monopole du sucre; opération très-juste & très-salutaire! mais compliquée & délicate.

Une nouvelle plus importante encore, mais que je ne garantis pas, quoique venue de bon lieu, c'est que le baron de Knyphausen a eu une entretien secret avec le Roi. Cela ne m'étonneroit pas à un certain point. Je sais à n'en pouvoir douter que le Roi, furieux de ce qu'on l'a poussé au choix du comte de Görtz pour la Hollande, actuellement que la maison d'Orange même se plaint de ce ministre, a voulu, après un torrent d'emportemens & d'injures, rappeller & Görtz & Thulemeier, mais qu'il a été arrêté tout court, par l'impossibilité de trouver un homme dans un pays où il n'y en a pas, surtout dans cette partie tant négligée par le feu Roi. Le nouveau en viendra peut-être à savoir que les sots ne sont bons à rien.

P. S. Rien de nouveau depuis cette longue lettre écrite; des faits particuliers me confirment que la princesse Frédérique, fille du Roi, prend beaucoup de crédit, & qu'elle n'éprouve pas de refus: cela sans doute tient à Mademoiselle de Voss.

LETTRE XLVI.

*A Monsieur le Duc de L**.*

Berlin, 22 *Novembre* 1786.

Je m'étois flatté, M. le Duc, que M. de H*** m'apportoit un paquet de vous; il m'a dit, qu'en effet votre intention avoit été de

le lui confier, & je suis très-reconnoissant du projet, bien que je n'en aie point profité, ce que je n'attribue qu'à des circonstances imprévues que je maudis en vous bénissant.

J'espere que l'abbé de P.... vous aura tenu au courant de ce pays, sur lequel je n'ai pas laissé que de faire passer, au fur & à mesure, quelques anecdotes assez caractéristiques du moment. Je sens mieux que personne combien ma moisson est médiocre; mais on ne doit pas oublier que je n'ai ni les moyens pécuniaires, ni les moyens ministériels. Il est impossible que rien échappe ici à l'homme de France, s'il est adroit, actif, libéral, & qu'il sache bien composer ses dîners & ses soupers journaliers: car ce sont ceux-là qui importent, & non les repas de représentation. Il est d'ailleurs le bureau d'adresse naturelle des mécontens, des bavards & des cupides, outre que les relations avec les sous-ordres lui sont naturelles & permises; j'ai au contraire, moi, besoin de beaucoup d'industrie, pour parler naturellement & décemment d'affaires & de nouvelles; c'est rarement aux faiseurs que je puis m'adresser, ma seule hure les effraie trop; le Roi ne me regarde pas que leur visage ne s'allonge & ne pâlisse.... Quoiqu'il en soit, j'ai fait de mon mieux, & tout ce que je puis, ce me semble, avec des moyens très-mutilés, très-défavorisés, sur-tout très-éparpillés, & je ne sais pas si l'homme à qui le Roi donne ici soixante mille livres & une grande place, en apprend beaucoup davantage que je ne fais; mais ce que je sais bien, c'est qu'à son poste j'aurois percé plusieurs nuages, dont je ne vois au mien que les apparences sourcilleuses, & que je ne ferois pas dévaloir ici ma nation, comme on en accuse

fes manieres froides, fon ton aigre-doux, & fon inertie qui reffemble beaucoup à de l'ignorance.

M. de H... vous confirmera, je crois, en maffe, tout ce que j'ai mandé en détail. Il vous dira que notre procès eft perdu ici, jufqu'à ce que le tribunal change; que le moyen de rétablir nos affaires n'eft pas de fe preffer, puifque ce feroit prolonger les réfiftances chez des hommes, au flegme naturel defquels on peut s'en rapporter pour les empêcher d'être longtemps paffionnés; que lui-même s'eft trop hâté de venir dans un pays affez inquiet & jaloux, au commencement de ce regne où chacun vife à quelque chofe, pour croire qu'un officier général, infpecteur au fervice de France, peut vouloir du fervice Pruffien; qu'il faut laiffer le cahos tranquille, comme j'ai nommé la fituation du moment, prendre fon à-plomb par la force des chofes (fi ce n'eft le perdre tout-à-fait,) fût-ce par celle d'inertie, avant d'effayer de le démêler; que perfonne n'eft à la place qu'il gardera; que la grande queftion: *le Roi n'aura-t-il pas le courage de prendre un miniftre principal?* eft loin d'être refolue, même dans le calcul des probabilités; que dans cette détermination gît cependant le fort de ce pays, & même la connoiffance ultérieure du Roi, dont l'incapacité ne fait rien du tout, s'il eft un remede à fon indécifion; que les fymptômes font fâcheux, finiftres même, mais qu'il faut fe garder de prononcer avec trop de précipitation, parce que les informations ne font rien moins que complettes.

Ce qui me paroît hors de doute, c'eft que le prince Henri eft perdu fans retour, & je crains (pour lui) que le fort n'ait ici, com-

me en beaucoup d'occasions, mieux arrangé les choses que notre prévoyance. Quoiqu'il en soit, son astuce, ses jactances, son insuite, l'intempérance de sa langue & la vileté de ses entours secondés du discrédit le plus universel, ont ajouté à l'antipathie personnelle & à la crainte générale, habituelle & forte de paroître gouverné. Le sort du duc de Brunswick est tout autrement incertain, & je ne crois pas qu'il soit décidé avant la bagarre; mais il y a cela de particulier pour lui & pour lui seul, que s'il saisit une fois, il ne désemparera pas; car un meilleur courtisan, un homme plus avisé, plus souple, & en même tems plus ferme & plus opiniâtre n'existe pas.

Vous sentez bien, M. le Duc, que si je crois les événemens partiels, trop peu nombreux jusqu'ici, pour être réduits en systême, & fonder un préjugé sur l'homme & sur la chose, je suis bien plus éloigné encore de penser que l'on puisse deviner, avec quelque apparence de probabilité satisfaisante pour un esprit sage, quels seront les grands rapports extérieurs & l'influence politique de la Prusse, sous le regne actuel. J'ai résumé mes idées, à cet égard, dans un mémoire qui ne laisse pas d'être un assez grand ouvrage, & qui, sauf les données qu'offre le pays, & que vous trouverez là réunies & rapprochées plus qu'ailleurs, à ce que je crois, n'est qu'un tissu de regles de fausse position. On y trouvera beaucoup des choses qui peuvent arriver, & peut-être pas une de celles qui arriveront. Heureux si dans les combinaisons de cette arithmétique hazardeuse, j'ai réussi, du moins, à faire connoître les choses telles qu'elles sont, & telles qu'elles pourroient être. Ce mémoire, accompagné de trois ou quatre autres sur des parties de l'Al-

lemagne, que d'heureux hazards m'ont fait connoître à fond, doit avoir pour cadre le plan de la reconstruction de l'édifice germanique, qu'il faut reprendre sous œuvre si l'on ne veut pas qu'il croule; mais j'avoue que c'est ici où l'indécision sur les hommes, la complication des choses, l'obscurité des futurs contingens, m'arrêtent à chaque pas, & où je n'ai qu'une boussole, votre grand & noble but, la coalition de la France & de l'Angleterre, pour le bonheur du monde, & non pour les délices des orateurs & des gazettiers.

. . . .

M. de H... m'a dit, M. le Duc, que vous comptiez venir ici au printemps. Assurément ce seroit le seul moyen de me faire supporter d'y rester jusques-là; mais j'espere qu'on ne vous laissera pas si longtems dans une inactivité si indigne de vous; & quant à moi, M. le Duc, après avoir payé un tribut de six mois, auxquels j'ai la conscience d'avoir employé une assiduité & une activité rares, en compensation du peu de talens que m'a donnés la nature, je crois avoir le droit de secouer une existence équivoque, douteuse, embarrassante sous tous les rapports, dans laquelle il faut une dextérité & une fermeté peu communes pour conserver quelque considération, & qui me fait consumer mon temps & mes forces à un genre de travail qui n'a rien de piquant pour moi, ou à un ennui d'étiquette & de vie sociale pires que ce travail. Je l'ai écrit en toutes lettres à l'abbé de P...

LETTRE XLVII.

Du 24 Novembre 1786.

Il m'arrive l'histoire la plus extravagante &

la plus embarrassante possible. Madame de F..., la fameuse Tribade, tombe ici des eaux de Schwalbach sous un nom emprunté, avec un train immense, & pas une lettre de recommandation, si ce n'est pour des banquiers. Or savez-vous ce que cette femme profondément audacieuse & même habile s'est mis dans la tête? de conquérir le Roi. Mais comme pour mes péchés je la connois de longue main & à fond, c'est à moi que la damnable syrene s'est adressée pour lui donner la carte du pays & recevoir en dépôt cette haute confidence que j'eusse fort volontiers déléguée au diable. Cependant comme elle est un démon de séduction, comme elle ne demande point d'argent, du moins quant à présent; comme sous beaucoup de rapports, son physique & même son moral conviennnent au Roi; comme si ce n'est pas une chance à chercher, ce n'en est pas une non plus à repousser; comme enfin l'équipée est faite, & qu'il vaut mieux la diriger que de s'exposer à un ridicule éclat, je vais aviser aux moyens de lui donner un prétexte supportable, de rester quinze jours dans ce pays, en retirant mon enjeu, ou plutôt en me gardant bien d'en hazarder.

Si M. d'Est... n'étoit pas tout d'une piece, cela seroit bientôt arrangé. Elle iroit à Saint-Petersbourg par Varsovie, attendroit ici l'époque des traîneaux, qui avec les froids excessifs ne sauroient tarder, feroit chez lui quelques jolis soupers, inspireroit de la curiosité, &c. &c. Mais il ne faut pas compter sur cette marche; elle est trop déliée pour lui.

Si le prince Henri n'étoit pas l'indiscrétion même, rien ne seroit plus aisé que de la mettre par lui à la cour; elle lui auroit apporté des lettres; mais une heure après l'aide-de-

camp Tauenſien le ſauroit ; cinq minutes enſuite Mlle de Knibbeck ſa tante en ſeroit inſtruite ; or je la ſoupçonne grandement d'être l'entremetteuſe de Mlle de Voſſ. . . . Nous n'avons donc que nos propres forces. Quoi qu'il en ſoit, je ne me compromettrai pas ; mais ſa démarche ſeule me compromet. C'eſt une fatalité : comment aurois-je pu y échapper ? ......

J'ai beaucoup réfléchi ſur cette biſarre aventure. La ſuite conſiſte à ne pas abandonner ſon but, & non à s'opiniâtrer aux moyens. Or, le peu que nous en avons eſt vraiment impraticable.

Si elle conſerve ſon état, nul moyen de voir le Roi ; elle aura contr'elle les entours myſtiques, le parti de Voſſ, & en général les anti-François.

Si elle diſſimule ſon état, elle aura contr'elle les Rietz, les ſubalternes.

Ou je la verrai beaucoup, & dès-lors elle ſera ſuſpecte ; ou je ne la verrai pas, & elle ſera mal conduite.

Si cela ſent tant ſoit peu l'aventure, je me ferai un tort gratuit.

Rien ne peut aller vîte avec un Prince allemand. Si le ſéjour eſt long, c'eſt le ſéjour lui-même qui divulguera l'aventure.

Il eſt impoſſible que dans huit jours on ne ſache pas le véritable nom. Alors ſa réputation gâtera la beſogne, dans un pays où l'amabilité n'excuſe pas les vices, & où le ſexe ne fait pas pardonner à l'étourderie.

En un mot, les ſeules folies inexcuſables ſont celles qui donnent du ridicule ſans compenſation, & celui-ci eſt du nombre..... D'Eſt.. feroit ſes petits contes ; Boden ſes petites noirceurs ; Tauenſien ſes petites intrigues. Avant de ſe montrer il faut laiſſer paſſer la tourbe qui

viendra s'essayer.... Je l'envoie donc à Varsovie, en lui procurant des lettres ; elle en reviendra ici avec d'autres lettres, si vous n'avisez pas aux moyens de l'en empêcher, pour peu que votre intention ne soit pas qu'elle étale ; car je puis bien suspendre, mais comment pourrois-je défendre? Voilà ce que j'ai apperçu de moins périlleux dans cette bisarre saturnale, à laquelle je donne avec raison plus d'importance que vous n'en serez tenté, attendu que Mad. de F** n'est à Paris presque qu'une courtisanne comme tant d'autres, au lieu qu'ici la niece d'un ministre, veuve d'un P***-G***, &c., ne passera jamais pour n'avoir pas été envoyée par le gouvernement, ou du moins pour n'être pas venue sous sa tolérance. Il ne faut donc pas qu'elle fasse quelque grande sottise.

Le Roi vient de terminer un procès qui duroit depuis vingt-trois ans. Le duc de Mecklenbourg-Schwerin avoit autrefois emprunté cent mille écus de Frédéric II, pour sûreté desquelles il donna des bailliages. Aussi-tôt Frédéric y mit en quartier un régiment de hussards. Le régiment recruta comme on croit. Le pays de Mecklenbourg fut révolté de cet acte de despotisme, & offrit le remboursement que le feu Roi trouva le moyen d'éluder pendant vingt-trois années. Son successeur vient de retirer les troupes. Il perd à la vérité la facilité d'engager quelques Mecklenbourgeois, mais aussi n'enverra-t-il pas annuellement trente mille écus hors de son pays. C'est de plus un nouveau membre pour la confédération germanique, & cela vaut ce que cela valoit.

On a célébré dimanche 12, dans la principale auberge de Berlin, le mariage de la comtesse Matuska avec un officier prussien, appellé

M. de Stutheren. La comtesse est une sœur de Mlle Hencke (Madame Rietz); elle croyoit avoir épousé un gentilhomme polonois qui s'est retiré depuis quelques mois. Une fois détrompée elle a fait choix d'un jeune officier. Le Roi a donné de l'argent, & même assez. On présume que c'est chez cette sœur que se retirera Mlle Hencke, qu'on dit n'être pas mariée avec Rietz, & gêner les projets que l'on forme pour vivre paisiblement avec la dame d'honneur.

Un souper très-remarquable & très-secret, où l'on a pris la silhouette de l'ombre de César, transpire un peu. Le nombre des visionnaires augmente; aussi dit-on que les actions de Bischopswerder baissent; je n'en crois pas un mot.

Nulle opération nouvelle. D'ailleurs les dépositions pleuvent de toutes parts contre le pauvre de Launay, & vraisemblablement sa fortune rachetera sa liberté.

Rien de nouveau ou du moins de bien constaté quant à la Hollande, si ce n'est que le comte de Görtz a trouvé moyen d'y déplaire aux Etats, à la maison d'Orange, & aux principaux chefs du parti, qu'on nomme le parti François. Je sais bien ce qu'un philosophe en concluroit; mais un politique y verra du moins qu'il est des commissions dont il ne faut jamais se charger.

LETTRE XLVIII.

28 *Novembre* 1786.

IL paroit tous les jours davantage que le Roi n'oublie pas ceux qui lui ont montré de l'attachement avant son avénement au trône; &

cette marche qui se développe successivement, le constate du moins un honnête homme. Le comte Alexandre Wartensleben, officier aux gardes, & dont je vous ai déjà parlé plusieurs fois, avoit été élevé avec lui. Delà cette liaison qui n'admet aucuns secrets. Le feu Roi fait venir Wartensleben & lui dit : „ Je suis charmé de vous voir intimement lié avec mon neveu. Continuez, mais il faut aussi servir l'Etat. Je dois être instruit des démarches de mon successeur ; vous me raconterez, *mein liebes Kind*, vos parties de plaisir. Je ne les empêcherai pas ; mais je vous dirai si elles ont quelque chose de dangereux, & vous en avertirez vous-même le Prince de Prusse. Reposez-vous sur moi, *mein schatz*, de votre avancement. „ — Wartensleben qui connoissoit le vieux renard, répond : „ Qu'il est l'ami du cœur du Prince, & qu'il ne seroit jamais son espion. „ Alors le Roi prend son air furieux : „ *Herr lieutenant*, puisque vous ne voulez pas me servir, je vous apprendrai du moins à obéir. „ Le lendemain il l'envoya à Spandaw, où il est demeuré trois mois ; puis il le place dans un régiment en garnison au fond de la Prusse. Le nouveau Roi qui l'a rappellé aussitôt après son avénement, après un moment d'humeur que lui a donné son refus d'aller en Suede, & qu'ont entretenu peut-être les autres favoris, vient de lui accorder une prébende qui vaut douze mille écus, & le destine, selon toutes les apparences, à commander les gardes.

Second exemple du même genre. Lorsqu'on fit le procès au ministre Görn, chef du département du commerce, il se trouva dans sa caisse une lettre de change du prince de Prusse de trente mille écus. Il falloit les représenter dans les vingt-quatre heures. M. d'Arnim va trouver

trouver le Prince Royal & les lui offre. Celui-ci fut trop heureux de les accepter. Delà est venue l'espece de faveur dont jouira vraisemblablement le nouveau ministre; du moins je n'en vois que cette cause, outre celle tirée de son caractere facile & de son esprit médiocre & indécis, mais juste & clair, comme je l'ai dit dans mes dépêches précédentes.

Autre action humaine & généreuse. La princesse Elisabeth de Brunswick, premiere femme du Roi, a reçu en augmentation de traitement les revenus du bailliage de Ziganitz, qui se montent à douze mille écus, avec pleine liberté de se retirer où elle voudroit. Bien sûre de n'être pas reçue dans sa famille, elle restera à Stettin; mais cette nouvelle l'a transportée de joie; elle a fait annoncer aussitôt que la générale Schwerin sa gouvernante n'avoit plus d'ordres à donner; & pour la premiere fois, depuis dix-huit ans, elle a monté à cheval (avec Mlle de Platen), afin de jouir aussitôt de la liberté qui lui étoit rendue.

Un trait qu'il faut ajouter aux preuves de la morale personnelle du Roi, c'est d'avoir remis au prince Henri sa correspondance avec Frédéric. Elle contient cinq cents quatre-vingt-sept lettres sur les affaires de l'État, depuis 1759 jusqu'en 1786. On avoit mal à propos répandu qu'il partageoit secrétement l'opinion de son frere sur leur neveu. Ces lettres ont prouvé que du moins il ne vouloit pas le laisser voir. Il lui a même rendu des services, & par exemple, lorsque le comte de Wartensleben, dont je parlois tout à l'heure, fut enfermé, il lui envoya le brevet d'une pension de cent louis dont il jouit encore.

L'homme de confiance du feu Roi, le fameux hussard de la chambre Schöning, vient

d'être nommé adjoint au caiffier de la caiffe militaire, avec trois mille écus d'appointemens. Affurément il n'y a point à cela de rancune. Ce Schöning, au refte, n'eft pas un homme fans intelligence, & il eft dépofitaire d'une foule de chofes qui ne doivent pas être rendues publiques aujourd'hui ni peut-être jamais.

Oppofons à toutes ces bonnes actions du Roi, l'efpece d'inertie où il refte au fujet de fes dettes perfonnelles. Il ne s'empreffe pas de les payer au dehors, & n'a pas encore apuré un compte confidérable au dedans.

Il eft décidé que le Roi congédiera tout ce qui tient à la régie & au fyftême financier françois, chofe très-louable en elle-même! car, à fuppofer la néceffité de prolonger pendant quelques années le régime fifcal, encore les régiffeurs françois doivent-ils avoir depuis 25 ans formé des fujets allemands, ou ils n'en formeront jamais; & n'eft-ce pas fur des Allemands que le Roi de Pruffe doit régner? Mais le paffage d'un ordre de chofes à l'autre n'en fera pas moins très-délicat, & je ne vois pas que rien foit prêt pour en diminuer la fecouffe. On a annoncé aux adminiftrateurs du tabac qu'à commencer du 1 Juin 1787 leur adminiftration cefferoit. Tout le monde pourra déformais cultiver (objet très-important, car la feuille de tabac qui naît dans ces fables inféconds eft une des meilleures de l'Allemagne, & elle faifoit autrefois l'objet d'un grand commerce), fabriquer & vendre du tabac. Dès le 1 de Juillet on donnera des conceffions *gratis* à qui en voudra (même liberté promife pour le caffé.) Depuis 1783 jufqu'en 1786 l'adminiftration du tabac avoit rendu environ feize cents mille livres au-deffus de la fomme fur laquelle le Roi comptoit; de forte que c'étoit

un revenu d'un peu plus d'un million d'écus, & quelquefois quatorze cents mille (près de quatre à six millions de notre monnoie), & cependant l'administration n'avoit pas le droit d'acheter la feuille ; elle étoit obligée de la prendre dans les magasins de la société maritime qui la lui vendoit à cent pour cent de bénéfice. Cette administration vexoit infiniment les sujets pour avoir les excédens avec lesquels il falloit aborder le Roi, lorsqu'on lui rendoit compte, & sans lesquels il ne trouvoit ni sagesse dans le travail, ni talent dans les employés. Le nouveau Roi laisse les appointemens aux commis de cette partie, jusqu'à ce qu'ils soient placés, & cela est humain ; car cette révolution ne dérange pas moins de 1200 familles ; mais où retrouvera-t il ces 8 millions de revenu ? On parle & certainement on délibere de les remplacer par une capitation répartie en douze classes de citoyens, payant depuis vingt-quatre écus pour les gros négocians, douze écus pour les habitans les plus riches, deux écus pour les citadins obscurs, jusqu'à douze gros pour les paysans. Quelle maniere de commencer un regne, que de taxer les personnes avant les propriétés ! C'est à la perception de cet impôt odieux qui met à prix le droit d'être, (il ne s'agit cependant que d'une capitation par famille, ce qui le rend moins défavorable), que seroient employés les commis hors d'activité : mais les prosélytes & même les apôtres de ce projet ne comptent que sur un produit annuel de deux millions d'écus (le prix du tabac & du caffé réunis) qui couvriroit à peine le déficit, & celui qui sait calculer en finance, se garde bien de supputer arithmétiquement le produit de l'impôt selon la mesure de l'imposition. Il me sem-

ble qu'il falloit mieux connoître d'avance les remplacemens, & je m'étonne un peu de ce qu'il débute par les opérations que je lui ai indiquées comme à préparer, & qu'il laisse en arriere celles par lesquelles je pensois qu'il devoit débuter.

M. de Heinitz, ministre du département des mines, & président de la commission, chargé d'examiner la gestion du général de Wartenberg, avisé sans doute par la clameur universelle, a représenté au Roi qu'il faudroit placer dans cette commission quelques militaires. En conséquence le Roi a nommé le général Möllendorf.

Pour donner une idée des malversations attribuées au juif Wartenberg, très-surpassé, dit-on, par ses prédécesseurs, on cite le trait que voici : Il avoit fait faire des habits pour un régiment d'infanterie, sans que le drap eût passé dans l'eau. Les habits étoient si étroits qu'à peine le soldat pouvoit les vêtir. Le premier jour que le régiment les porte une grosse pluie survient. Le quartier-maître dit que si les soldats se déshabillent, jamais ils ne pourront remettre leurs habits. On ordonne qu'ils passeront la nuit habillés, & secheront leurs habits sur leurs corps.

Exemple d'une autre espece, & caractéristique de Frédéric II. Un caissier de M. de Wartenberg vole quatre-vingt mille écus. Le Général le mande au Roi, & attend ses ordres. Frédéric répond qu'il ne peut ni ne doit se mêler de cette affaire, parce qu'il est très-décidé à ne pas perdre cette somme. Wartenberg comprend ce jargon ; il fait assembler tous les fournisseurs, & les invite à se la répartir, sous peine de perdre à jamais la fourniture. Ils jurent, crient, se lamentent, & finissent par se

cotiser. Wartenberg écrit au Roi que la somme est dans la caisse. Frédéric lui répond une lettre très-févere, & qu'il finit en l'avertissant que *c'est pour la derniere fois qu'il lui fera grace.*

Les relations intérieures sont toujours à peu près les mêmes. Le bruit général est que le Roi va épouser Mlle de Voss de la main gauche, maniere allemande d'ennoblir le concubinage, inventée par les courtisans déliés & les prêtres complaisans, pour sauver, disent-ils, les dehors. Cette demoiselle est toujours un mêlange de pruderie & de cynisme, d'affectation & d'ingénuité. Elle ne trouve d'esprit qu'aux Anglois, dont elle parle passablement la langue.

On soupçonne M. de Manstein d'être l'auteur de quelques-uns des changemens projettés dans l'armée, & qui ont pour but d'améliorer l'état du soldat & de l'officier subalterne aux dépens du capitaine. Je répete que cette derniere cohorte est bien formidable, & que tout changement de ce genre demande une grande prévoyance & une fermeté inflexible. Le prince Henri, qui garde en public un profond silence sur toutes les opérations, prendra très-vivement le parti de l'armée, si elle a à se plaindre, & se flatte de regagner ainsi ce qu'il a perdu par trop de hauteur. Mais l'aristocratie de l'armée le connoit trop bien pour y prendre confiance. Elle sait qu'auprès de lui les Gitons ont été & qu'ils seront toujours les arbitres de tout; qu'alors même que les circonstances lui ont imposé la nécessité d'approcher de lui des hommes de mérite, ç'a été un fardeau que ses frêles épaules ont secoué le plus vîte qu'elles ont pu; qu'enfin c'est un homme fini pour la guerre, & à jamais odieux au cabinet.

Il paroît que c'est un comte de Brühl qu'on a choisi pour gouverneur du Prince Royal, &

rien ne constate mieux le crédit de Bischopswerder que cette éternelle préférence pour les Saxons. Le comte de Brühl, fils du fastueux Satrape de ce nom, frere du grand-maître de l'artillerie saxonne, aimable, instruit, enclin de bonne ou de mauvaise foi aux rêveries des visionnaires, peu militaire, mais voulant profiter de la circonstance pour entrer dans cette carriere à pas de géant, demande d'être fait lieutenant-général dès son début, chose inouie dans l'armée prussienne, & qui fera infiniment de mécontens.

On vient d'interdire à la banque le commerce des lettres de change, & cela est très-sage en théorie, mais accompagné de grands inconvéniens dans la pratique locale. La banque où le Roi faisant l'intérêt à deux & demi pour cent des dix-sept millions d'écus environ qui s'y trouvent en capitaux, & de l'argent qu'on y apporte ; dans un pays où les capitalistes n'ont nul emploi de leurs fonds, la banque n'a de moyens de payer ces deux & demi pour cent, sans être onéreuse au Roi, que par le commerce des lettres de change ; & désormais elle le pourra d'autant moins, que la société maritime, fondée comme je vous le disois sur cette base insensée, qu'elle doit donner au moins dix pour cent de bénéfice à ses actionnaires, du moment où on lui coupera quelques-uns de ses privileges exclusifs les plus rapportans ; celui du bois, par exemple, ne pourra plus procurer à la banque, qui reçoit d'elle le cinq pour cent de tout l'argent que la société maritime y prend, les sources de profit qu'elle lui a ouvertes jusqu'ici.

1er *P. S.* Le ministre Schulembourg a donné sa démission. Elle n'est pas encore acceptée.

Le Roi a soupé hier chez sa fille avec made-

moiselle de Vierey, intime amie de mademoiselle de Voss, placée de sa main depuis l'avénement au trône, & la bien-aimée. Cela, ce me semble, avoisine beaucoup la conclusion du roman.

Il est plus sûr que jamais que le Roi ne travaille point, & qu'il est avide de plaisirs jusqu'à la fureur. Les secrets de l'intérieur à cet égard ne se gardent point du tout, & rien ne prouve mieux, à mon avis, que le maître est foible & peu imposant autant que mal entouré.

2d *P. S.* Le Roi est si effrayé de la clameur universelle élevée au sujet de la capitation, qu'il la retire. Des gens de son intérieur me parloient aujourd'hui des moyens de remplacement. Mais qu'attendre d'un Prince avare & foible que deux jours de clameurs font reculer, & à qui l'on ne peut que dire: imposez les terres nobles, & sacrifiez quelques millions à aller chercher les intérêts que paient les nations emprunteuses.

Lettre XLIX.

Du 21 *Novembre* 1786.

Il devient plus soupçonnable chaque jour qu'il se trame quelque chose entre l'Empereur & la Prusse, ou que tout au moins il y a des propositions, soit de la part du premier, soit réciproques, sur lesquelles on délibere. Je n'ai ni l'argent ni les moyens nécessaires pour découvrir les détails. Un ministre peut tout en ce genre, & tout impunément. Mais quand j'aurois moi le grand ressort de la corruption, que ne risquerois-je pas à tenter de le mettre en œuvre? Je ne suis avoué ni directement ni indirectement. Un coup d'autorité peut disposer de moi & de mes papiers en un instant, &

je ferois perdu ici & là pour avoir eu un zele inconsidéré. Aiguillonnez donc votre ministre, ou hâtez-vous d'oppoſer à cette coalition puiſſante à laquelle rien ne réſiſtera, du moins juſqu'au Rhin, le ſyſtême d'union avec l'Angleterre, dont vous venez d'ébaucher les baſes, & qui ſera le ſauveur du monde. Penſez à la Pologne, je vous en conjure. Ce qu'ils ont fait là (s'ils n'ont pas acquis davantage, c'eſt en vérité qu'ils ne l'ont pas voulu) ils le feront encore, & cela même ſans l'intervention de la Ruſſie, de ce géant qui dort, & dont le réveil peut changer la face du globe.

A la vérité, c'eſt la froideur des deux cours impériales qui confirme le plus les ſoupçons d'un nouveau ſyſtême. Tout ce que je puis ſoupçonner de ſes baſes, c'eſt que le prétexte en eſt l'élection d'un Roi des Romains, & le but, une alliance intime qui détruiroit la confédération germanique. Comme cette confédération eſt l'ouvrage du Roi, prince de Pruſſe, ou du moins comme il veut le croire & la regarde comme un coup de maître, il eſt douteux que l'Empereur réuſſiſſe; mais ſi la nouvelle d'hier ſe confirme, c'eſt un grand acheminement à un ſuccès. On mande que l'Electrice Palatine eſt ſans eſpérance. Si elle meurt, l'Electeur ſe remarie le lendemain, & ſans doute un nouvel ordre de choſes peut & doit s'ouvrir. Il me ſemble qu'il eſt difficile d'y réfléchir trop ſérieuſement. Pour moi, tant qu'on n'étendra pas mes inſtructions, mes moyens, je ne puis qu'obſerver de mon mieux l'intérieur du pays & de la cour.

La raiſon pour laquelle le comte de Schulembourg, miniſtre d'Etat, a demandé ſa retraite, vient en partie de ce qu'on l'a chargé d'exécuter le projet de la capitation qu'il n'a

ni conçu ni approuvé, & qu'il regarde avec raison comme une commiſſion fort défavorable, ſi ce n'eſt très odieuſe. Ce miniſtre, homme d'eſprit, & qui ſeroit redevenu maître des affaires, ſi au premier dégoût il eût ſu donner ſa démiſſion, eſt infiniment déſagréable aux agens inférieurs. Sa longue faveur, ſa fortune rapide & ſa perſpicacité ſurveillante ont révolté ou inquiété tous ſes émules & ſes rivaux. Il n'eſt pas d'ailleurs un de ces inſtrumens dociles qu'on peut aſſouplir à tous les ſyſtêmes. L'incapacité de la plupart des autres miniſtres lui donne un prétexte de s'opiniâtrer dans les ſiens. Les ridicules des entours du Roi, pour ne pas dire leurs extravagantes foibleſſes, l'enhardiſſent à rendre avec uſure un mépris dont la réputation de ſes talens émouſſe pour lui les traits ; car que n'éponge pas cette réputation, ſur-tout dans les pays où les hommes ſont ſi rares ? Mais ſi, comme on le dit (je n'ai pas encore été à même de le vérifier), il y a coalition entre Struenſée & Welner, Schulembourg eſt perdu, car on n'aura plus beſoin de lui. Au reſte, comme il avoit donné ſa maladie pour prétexte, le Roi dans une lettre fort aimable n'a accepté que par *interim* & ſous la condition que la ſignature du miniſtre ſanctionneroit tout ce qu'on feroit pour lui.

En attendant, le ſyſtême aulique, celui des viſions & de la faveur des viſionnaires ſe ſoutient, ou plutôt ne fait que croître & embellir. Le duc de Weimar eſt arrivé ici hier au ſoir; il loge au château dans les appartemens du duc de Brunswick. Ce Prince, grand apôtre de la ſecte à la mode, & dont je vous ai parlé dans mes dépêches de Brunswick & de Magdebourg, n'avoit paſſé longtems que pour un *arbiter elegantiarum*, promoteur zélé des let-

tres & des arts, économiste par systême, & mauvais économe par passion. Il y a déjà quelques mois que je le soupçonnois de verve guerriere ; le voici qui l'avoue. Il vient pour entrer au service Prussien. Jamais de tels généraux ne recommenceront une guerre de 7 ans.

Tout va d'ailleurs sur le même pied. Le Roi a demandé à souper au prince Henri ; il y soupe aujourd'hui. Le prince qui continue ses gaucheries, tout en étouffant de rage concentrée, a fait dire aux ministres étrangers que sa maison seroit ouverte tous les lundis, & que s'ils vouloient y venir pour le jeu, il les verroit avec plaisir. Il veut changer l'usage qui a jusqu'ici interdit à tout ce qui tient au corps diplomatique, de manger avec les princes de la maison, & insensiblement les inviter à souper. Son crédit est toujours au plus bas ; cependant je crois toujours que s'il persévéroit à se taire, que s'il s'abstenoit de montrer des prétentions, de l'impatience, de l'avidité du pouvoir, il embarrasseroit le parti qui veut l'éloigner, & finiroit par en triompher. On commence à murmurer généralement contre les agens obscurs du cabinet, & la noblesse oubliée pour les Saxons aimera mieux voir un prince dans les affaires, que des commis qui ne peuvent s'élever à une haute fortune avouée que par de grandes révolutions. Or l'aristocratie qui ne tient pas à cette gent subalterne, ne les redoute guere.

Le duc de Courlande arrive sous peu de jours : comme il faut lui rembourser des sommes considérables, il est à présumer qu'à cette époque on paiera la totalité des dettes du prince de Prusse qu'il n'est pas de la décence d'avoir laissé subsister plusieurs mois sous son regne. Ce fait combiné avec les soupers d'en-

tremetteuses qui se multiplient chez la princesse Frédérique, & sont évidemment l'unique motif de la maison qui lui a été accordée, entachent sérieusement le caractere moral du Roi.

Madame de F** qui n'a pas voulu partir pour Varsovie, sans tenter l'aventure, a eu hier une audience du Roi très-gaie, très-anecdotique, où il s'est plaint de son *ennuyeux métier*, l'a fort engagée à venir s'établir ici; lui a reproché de lui avoir volé le portrait de Suck; lui a porté des plaintes des impolitesses & des étourderies du prince de P** qui a trouvé laide & maussade jusqu'à sa fille (la princesse Frédérique). Cela a duré une heure, & probablement si cette femme fût venue avec plus de précautions & pour plus de temps, elle auroit eu ici quelque succès. Mais c'est un être si cupide, si pervers, si dangereux, qu'il est peut-être bon qu'elle aille porter ailleurs ses talens; chez nous, par exemple, où elle est connue, où elle n'augmentera point la corruption, & n'aura jamais d'influence importante; au lieu qu'admise au conseil privé des Rois, elle mettroit en feu l'Europe, pour gagner de l'argent, & même pour se divertir. J'ai profité du moment où elle s'est écartée de la marche que je lui conseillois, pour lui réitérer mon avis que ses démarches pourroient avoir pour elle des conséquences plus sérieuses que celles de l'amour-propre blessé, & lui déclarer que je retirois mon enjeu : 1°. parce qu'il ne me convient pas de me compromettre dans une partie que je ne conduis pas; & 2°. parce que l'ambition des Dames n'a, ni ne peut avoir les mêmes motifs, les mêmes principes, la même marche, le même but que celle d'un homme qui se respecte.

Au reste, si, par impossible, elle réussissoit, je la tiens par trop de côtés pour ne pas influer sur elle.

P. S. Milord Dalrymple, homme d'honneur & de sens, ennuyeux quelquefois, parce qu'il est toujours ennuyé, mais doué de plus d'esprit que ne sauroient le croire ceux qui ne l'ont pas soigneusement observé, & même d'une morale sûre, généreuse, libérale; Dalrymple qu'il faut tâcher de se faire donner, si l'on adopte jamais sincérement un plan de coalition pacifique, Dalrymple est rappellé, dit-on, & Ewart reste chargé d'affaires sans ministre au dessus de lui. Je crois bien que le cabinet de Saint-James trouve commode d'avoir ici un espion ami intime d'un ministre & beau-fils d'un autre; mais quelles sortes de vues peuvent excuser dans le cabinet de Berlin la tolérance d'une telle inconvenance? Au reste, ceci n'est qu'un bruit public qui m'est suspect.

On prend goût aux commissions. On vient d'en nommer une pour l'examen du monopole des sucres. Les Hambourgeois offrent de le livrer à quatre gros, & il en coûte huit & même neuf.

Idem, pour la fabrique des draps.

Idem, pour le bois qui va être réduit à la moitié de son prix acturel, (indépendamment de la suppression de la compagnie chargée de le fournir); mais comment & par où? Ce n'est pas que ce changement ne soit assurément un des plus urgens & des plus profitables pour le pays. Mais le retrait de tous ces monopoles (le sucre excepté, qui appartient à un particulier), suppose la destruction de la société maritime, de cette compagnie bizarre, qui a promis à ses actionnaires un gain

de dix pour cent, indépendant de toutes circonstances; mais qu'une main très-adroite peut seule démolir sans risquer de faire du mal avec les décombres. Aussi dans la lettre au ministre de Schulembourg, le Roi se défend-il de ce projet, & ordonne-t-il qu'il soit contredit dans les papiers publics. Quelle fluctuation de plans, d'ordres, de volontés! Quelle disette de force & de moyens!

LETTRE L.

24 *Novembre* 1686.

M. de Hertzberg a fait une nouvelle tentative pour rentrer dans les affaires de Hollande, dont le Roi lui avoit interdit la connoissance, & il a présenté un mémoire à ce sujet. Il prétend avoir prouvé dans cet écrit, que des têtes couronnées étoient déja plusieurs fois intervenues comme médiatrices entre les Etats & le Stathouder, & que la réponse insidieuse de la France mettoit en fait ce qui est en question. Le prince Henri croit que ce mémoire a fait quelque sensation; j'ai des raisons de ne pas penser de même; cependant je lui ai dit que s'il pouvoit me le procurer, ce mémoire seroit bientôt détruit: je doute, au reste, qu'il ait même ce pouvoir. Notons à ce propos que nous sommes raccommodés: deux soupers dont j'ai consécutivement refusé d'être, lui ayant donné à penser, il m'a fait des avances de tout genre, auxquelles il étoit décent que je me prêtasse.

Il est bien constant que le voyage du duc de Weimar n'a d'autre but que son admission au service Prussien, qui doit cimenter l'élévation

& la gloire de la confédération germanique. La vérité eſt que ce Prince protége vivement le ſyſtême de ceux qui trouvent dans la profondeur de leurs connoiſſances myſtiques de quoi conduire les affaires d'Etat. La faveur pour ces ſyſtêmes va toujours en s'échauffant, ou plutôt en ſe démaſquant, car elle ne s'eſt jamais réfroidie. Le frere du Margrave de Baden, fort imbu des opinions à la mode, a un fils naturel auquel il veut donner un état : c'eſt cette grande affaire qu'il eſt venu traiter en perſonne, & il a été reçu à miracles.

Les affaires ne le ſont pas ſi bien : il regne une telle confuſion dans l'intérieur de la maiſon du Roi, qu'on ne donne que des à-compte aux divers officiers. Au reſte, il eſt décidé que l'on payera toutes les dettes du Prince de Pruſſe ; que le Prince Royal aura une maiſon & une table de dix couverts ; que la princeſſe Frédérique aura une maiſon comme celle de la Reine ; & l'époque où ces arrangemens ſe réaliſeront eſt fixée après la formation des états de dépenſe.

L'armée eſt mécontente, 1°. parce qu'on ne voit le Roi à la parade qu'une fois en huit jours ; 2°. parce qu'on multiplie les grades de majors & de lieutenans-colonels juſqu'à ſatiété (par exemple, tous les capitaines qui ont fait la guerre, ont franchi ce pas : c'eſt le ſecond chapitre des titres & des ennobliſſemens par maſſe), grace qui ne s'accordoit autrefois, pas même à la ſollicitation des plus grands Princes ; 3°. parce qu'on annonce beaucoup, & qu'on ne fait rien ; qu'on punit peu ; qu'on exige peu ; qu'en un mot l'armée n'abſorbe pas, comme autrefois, l'attention du Souverain. Il paroît que Manſtein ne diminue point le crédit de l'aide-de-camp Goltz, devenu

comte, & qui, du moins pour la partie militaire, influe évidemment plus que ses rivaux. Il a plus de talent, sans avoir tout celui qui seroit nécessaire à cette place, qui, dans le vrai, équivaut à celle de ministre de la guerre.

Un sujet d'étonnement pour le petit nombre d'observateurs attentifs à tout ce qui peut leur faire deviner le caractere moral du nouveau Roi, c'est sa froideur pour celui de ses aides-de-camp nommé Bowlet, dont je vous ai parlé plusieurs fois. C'est un refugié François, esprit médiocre; honnête homme, peu ambitieux, ingénieur très-ordinaire; mais distingué ici où il n'y en a point. Depuis vingt ans il est attaché à ce Prince, & n'a jamais été admis dans les plaisirs secrets, presque nécessaires alors pour supporter la solitude de Potsdam & la haine du feu Roi; il n'augmente ni ne diminue en faveur, & son influence est presque nulle. C'est une énigme que cette espece de répugnance pour un homme dans son genre, & qui ne peut ni l'offusquer ni le dégoûter.

Quant au civil, il est presque sûr que l'on retirera le projet de la capitation. Cet expédient précipité n'auroit pas pourvu aux besoins de remplacemens. Mais vous sentez combien toutes ces variations diminuent la confiance dans les administrateurs subalternes & cachés qui opérent à la place des ministres, & comme tout marche à la nécessité d'un ministre principal. Il paroît qu'il n'y a d'arrêté que l'enve de changer, mais qu'on n'a ni systême, car je ne saurois appeller ainsi le desir vague de soulager le peuple, ni plans déterminés d'après connoissance méditée des détails.

On n'avoit, par exemple, prévu aucune des difficultés qu'entrainoit la suppression de l'établissement & de l'administration du tabac qui fournissoit un asyle à douze cens invalides bas-officiers & même lieutenans. Il faut que ces gens-là vivent, & ils retombent à la charge du Roi. Ce n'est pas tout, les actions du tabac coûtoient originairement mille écus: elles rapporterent cent dix écus. Dès-lors elles monterent à quatorze cents écus. Le contrat du feu Roi emportoit jusqu'à l'année 1793. Si le Roi rembourse les actions à raison de mille écus, c'est une injustice, puisqu'on les a achetées quatorze cents sur la foi d'un contrat qui ne devoit finir que dans sept ans. Si le Roi tient compte de l'intérêt à raison de huit pour cent jusqu'en 1793, c'est une mauvaise opération pour lui. Dès que le remplacement amiable n'étoit pas prêt, n'auroit-il pas été plus simple de ne faire de changement qu'à l'époque où s'éteignoient les actions? La valeur représentative du capital consiste en ustensiles, magasins, maisons, voitures &c. &c., & l'on ne se défera de tout cela qu'avec perte: nouvelle charge pour le Roi. Cette partie étoit grévée de pensions pour des personnes qui les avoient méritées, ou, si l'on veut, obtenues pour cette même affaire qui payoit ces pensions: il faut aujourd'hui les assigner sur une autre caisse &c. &c.

A Dieu ne plaise que je prétende que des embarras de ce genre doivent arrêter; on ne feroit jamais de réformes; mais ils doivent être prévus, & ils ne l'ont pas été; de sorte que le public ne voit dans cette suppression qu'un mal réel pour un bien qu'on ne demandoit pas. Cette rage de déjouer la contrebande ou de la détruire, coûtera, si l'on n'y prend garde

garde bien plus cher au peuple que la contrebande ne peut nuire à l'Etat. La guerre à la contrebande ne doit jamais être que le fruit d'un système uniforme & général; & c'est une vue courte que de vouloir corriger par parties, des abus qui tiennent aux vices généraux de l'administration. Les rafineries de sucre, les fabriques d'armes, de soie, de gaze, de petites étoffes, les manufactures de drap, tout en un mot ce qui tient à l'industrie est dirigé par des réglemens meurtriers du commerce: faut-il que tout cela disparoisse d'un seul acte de volonté? Cela est impossible sans convulsions, & c'est ainsi qu'on décrédite la vérité & la bienséance même, & qu'on décourage les Rois. Malheur à qui bouleverse sans préparations!

Les principes des deux Rois sur leur dignité personnelle paroissent différer à un point qui doit donner à penser à ce pays. Lorsque Frédéric II établit le monopole du café, les habitans de Potsdam oserent charger une charette de cafetieres & de moulins à café, la promenerent dans la ville, & finirent par la renverser dans la riviere. Frédéric, témoin de cette burlesque cérémonie, ouvrit sa fenêtre & rit aux éclats. Voilà pour celui qu'on appelle le Tibere de la Prusse; voici pour son Titus. Avant-hier on a fait emprisonner le commis d'un marchand, nommé Olier, & ce n'est que le lendemain matin qu'il a appris que la cause de sa détention étoit un propos léger tenu sur le compte du Roi, & qu'en cas de récidive le cachot feroit justice de lui. Tel est le premier fruit intérieur de la ténébreuse administration que l'amour-propre du Roi, combiné avec sa paresse, a nécessité. Quel pronostic de tyrannie, soit royale, soit,

ce qui eſt pis, ſubalterne! eh! dans quelles circonſtances, dans quel pays? Là où le maître, qui a un amour-propre ſi iraſcible, veut paſſer pour bon; & où ſon pouvoir n'a nulle eſpece de contrepoids dans l'opinion publique qui n'exiſte pas.

La commiſſion ſur Launay garde toujours le ſilence, le traîne en longueur, compulſe ou recherche des faits, & ne décide rien. Du Bosc travaille beaucoup. Il eſt arrivé deux négocians de chaque province qui doivent donner leur avis ſur la meilleure maniere de faire proſpérer le commerce. On ne ſait pas encore ici que s'il ne faut jamais confier l'exécution des détails d'un plan de commerce qu'à des négocians, il ne faut jamais les conſulter ſur le ſyſtême général à établir, parce qu'ils n'ont que des vues & des intérêts partiels. Un d'eux a pourtant ouvert un avis fort ſage, du moins dans le mauvais ordre de choſes actuelles: c'eſt de défendre aux manufactures de ſoie, toutes pour le compte du Roi, de faire d'autres étoffes que de l'uni. Si l'on prend ce parti, le Roi de Pruſſe pourra fournir la Suede, la Pologne & une partie de la Ruſſie.

La princeſſe Eliſabeth, femme divorcée du Roi, a demandé un château à cinq milles de Berlin, avec priere au Roi de nommer les Dames & les Cavaliers qui demeureroient auprès d'elle. On croit que les mouvemens que ſe donne cette Princeſſe lui ſont ſuggérés par un officier adroit & intrigant; mais ce n'eſt pas elle, ce me ſemble, qui peut devenir redoutable à la Reine, & en vérité je n'oſerois pas en dire autant de Mademoiſelle de Voſſ. Encore une fois; quel ſera le ſort du pays que vont ſe partager les prêtres, les viſionnaires & les catins?

Quelque diligence que j'apporte à tâcher de deviner ce qui se traite avec la cour de Vienne, je suis réduit aux conjectures. Cependant, quand je pense qu'ils ont là bas un homme incapable, le comte Podewils, & que rien n'est changé à la marche du prince Reuss, le ministre de l'Empereur; que le prince Henri, mal instruit en général, (tandis que par la seule force de l'instruction, si les vingt quarts de volonté dont il est composé, & qui n'en font pas une, lui permettoient d'y mettre de l'argent & de la suite, il prendroit un fort grand ascendant dans le cabinet), sauroit pourtant quelque chose de positif, s'il y avoit une telle manœuvre, & n'a que des soupçons vagues; j'ai peine à croire qu'il s'agisse d'une révolution bien importante ou bien probable.

Mais ne se délivrera-t-on donc pas de toute cette complication de craintes, en changeant une fois notre systême de politique extérieure, & renversant la seule barriere qui s'y oppose; je veux dire en étouffant par des arrangemens respectables & des avances sinceres, cette jalousie de commerce, mere de l'animosité nationale, qui a fait taire le bon sens & prédire avec éclat, à l'appui des sophismes dictés par la cupidité des négocians, que la ruine de tout, soit pour la France, soit pour l'Angleterre, seroit la suite de la balance défavorable que la liberté du commerce ne manqueroit pas de faire naître? Est-il donc si difficile de démontrer que le commerce de la France pourroit être beaucoup plus avantageux à la Grande-Bretagne que celui d'aucun autre pays, & *vice versâ*? Eh! qui n'en voit la raison, pour peu qu'il ouvre les yeux? Elle est dans la volonté de la nature, qui a

eſt que c'eſt le ſyſtême général & fondamental qu'il s'agiroit de détruire, & qu'on ne veut que pallier. Le ſang eſt infecté : au lieu de l'épurer, on ne penſe qu'à fermer tel ou tel ulcere ; on exaltera le virus, & gare la gangrene.

On s'agite beaucoup pour les fabriques ; mais, bon Dieu ! eſt-ce par là qu'il faudroit commencer ? Et quand on auroit bien nettement déterminé celles qu'il faut conſerver & celles qu'il faut laiſſer périr, ne devroit-on pas, avant de réglementailler, prendre pour point de départ, que la place des fabriques n'eſt point à Berlin, où réuniſſant la cherté de la main-d'œuvre à tous les inconvéniens locaux, nationaux &c. &c., elles deviennent une déſaſtreuſe extravagance : auſſi les fabricans eux-mêmes font-ils la contrebande, & vendent-ils des étoffes françoiſes pour des étoffes du pays. Comme ils n'ont pas de concurrens, ils y mettent le prix qu'ils veulent. Quant à la contrebande, rien de plus aiſé ; ils portent aux foires de Francfort une partie de leurs marchandiſes, la vendent ou ne la vendent pas, achetent des étoffes de Lyon, les marquent comme celles de Berlin, & les font entrer ſans autre précaution, ni le moindre riſque, puiſque les commis des barrieres, qui ſont de vieux ſoldats ou de vieux domeſtiques de cour, ne diſtinguent pas ſi ce qu'ils voient eſt taffetas ou ſatin ; à plus forte raiſon un ouvrage tiſſu à Lyon ou à Berlin. Il n'y a dans cette ville ni activité, ni émulation, ni goût, ni génie, ni argent pour ſoudoyer tout cela ; il faut encore un ſiecle & je ne ſais combien de révolutions aux Allemands pour imiter ce luxe de décoration qu'ils ſont aſſez fous pour envier. Les opérations que

tentent maintenant des hommes incapables de choisir entre ce qui est possible & convenable, ou chimérique & nuisible, sans moyens, sans principes, sans système, uniquement pressés de faire parce qu'on veut faire, & que leur existence éphémere tient à faire; leurs opérations, dis-je, n'auront d'effet que de donner à croire au Roi d'abord, aux esprits vulgaires & routiniers ensuite, que le mal est irréparable.

Une affaire assez importante pour les suites qu'elle pourroit avoir, du moins en d'autres mains, c'est l'héritage du Margraviat de Schwedt. Le Margrave touche à sa fin. Après le partage de la Pologne, le feu Roi écrivit à son frere le prince Henri, qu'il vouloit lui donner une marque éclatante de son amitié & de sa reconnoissance pour les services qu'il avoit rendus à l'état. Frédéric croyoit se tirer d'affaire avec une statue; mais on lui fit dire sous main que l'on se reposoit de ce soin sur la postérité, & que pour le moment on ne vouloit qu'être plus riche. Peu de mois après, le Margrave de Schwedt, frere du Margrave actuel meurt. Alors le feu Roi saisit cette occasion pour dégager sa parole. A un long terme & dans une patente bien authentique, il donne au prince Henri l'expectance du Margraviat, à la condition par lui de remplir les charges dont ce grand fief est grévé. Frédéric meurt. Son successeur déclare que toutes survivances, donations *à futuro* &c., sont nulles, & qu'il ne confirme rien. Le prince Henri se trouve dans le cas de tous ceux qui avoient des expectances; il est peu vraisemblable qu'on lui laisse les terres; la question est de savoir s'il recevra, ou s'il ne recevra pas des compensations.

Le prince Henri a certainement des prétextes pour crier à l'ingratitude, & il criera, voilà tout. Attaqué aujourd'hui d'un accès de rage-mue, la rage bavarde viendra à son secours, & lui sauvera la vie; car il n'y a que les douleurs muettes de dangereuses; mais ceux-là même qui ne sont pas ses partisans, observeront ce procédé avec d'autant plus d'inquiétude, qu'il commence à se manifester que même les promesses personnelles du Roi sont susceptibles de quelques vacillations. Je vous avois parlé dans une de mes dépêches de la restitution de quelques bailliages au duc de Mecklembourg; elle avoit été promise au ministre de ce prince par le Roi même. Il a depuis retiré ou du moins suspendu sa parole. Cette facilité à revenir sur des engagemens récens, combinés avec les clameurs des hommes; contrats exclusifs que l'on foule aux pieds sans ménagemens, a paru d'un augure sinistre. Il a, par exemple, été mis *par ordre* dans les papiers publics, que le Roi déclaroit à tous les fournisseurs de l'armée, que pour tous les motifs paternels qu'on n'a pas manqué d'énoncer avec emphase, & que vous trouverez dans toutes les gazettes, le Roi annulloit leurs contrats & même ceux qui auroient été récemment confirmés; clause d'autant plus gratuitement odieuse, d'autant plus absurde qu'il n'en a confirmé aucun, & qu'ainsi ce n'étoit pas la peine d'avertir solemnellement qu'il pourroit très-bien au besoin manquer à sa parole.

Le Roi me parloit avant-hier de la manufacture de draps. Je tâchois de lui faire entendre qu'avant de démolir sa maison, il falloit savoir où coucher quand elle seroit découverte, où poser les décombres, où rebâtir; il

me répondit en riant : „ *Ah! Schmits est votre* „ *banquier* (c'est l'entrepreneur de cette manu- „ facture) : *vraiment oui*, lui dis-je, *Sire ; mais* „ *il ne m'a pas encore fait présent de l'argent que* „ *j'ai touché par ses mains.* „ Ceci doit vous montrer quels ressorts on fait jouer auprès de lui pour m'éloigner. Voici un fait plus topique à cet égard.

J'ai été six jours malade & très-souffrant sans paroître dans le monde, & d'autant plus qu'au fond les grandes sociétés n'apprennent rien. Avant-hier le Roi dit à son lotto : *Où est donc le comte de ...? Il y a mille ans que je ne l'ai vu. Sire.*, lui dit quelqu'un de l'intérieur, *cela n'est pas étonnant, il passe sa vie chez Struensée avec MM. Biester & Nicolaï.* Vous noterez que Biester & Nicolaï sont deux savans Allemands, qui ont beaucoup écrit contre Lavater & les visionnaires ; qu'ils ne mettent jamais les pieds chez Struensée, & qu'ils ne le connoissent pas même personnellement, à ce que je crois. Il ne falloit que réveiller dans l'idée du Roi que j'étois anti-visionnaire.

La nomination du comte Charles de Brühl à la place de gouverneur du prince royal, a fait triompher plus que jamais leur parti. C'est au mérite d'appartenir à cette honorable secte, qu'un comte Leppel, le plus incapable & le plus ridicule des hommes, doit la mission en Suede ; un baron de Doernberg, des graces de tout genre ; un prince Frédéric, son intimité ; un duc de Weimar, un frere du Margrave de Baden, un prince de Dessau, leurs succès, les entours les plus influens, leur faveur. Il semble que ce soit une confédération tacite, & qu'on ne veuille mettre dans l'administration que des sectaires éprouvés & fer-

vens. Personne n'ose les combattre ; tout le monde ploie la tête ; les esclaves de cour & de ville qui n'ont pas pris les devans, murmurent à voix basse ; & peu-à-peu ils se rangeront du parti dominant.

Au reste, personne n'est assez adulateur pour excuser cette prostitution d'ennoblissemens, de titres, de cordons, de places académiques, de grades militaires, qui s'aggrave chaque jour. On a fait, par exemple, dix-sept majors, uniquement pour acquitter des paroles vagues, inconsidérées, & paroître à peu de frais se souvenir de ce que l'on avoit promis quand on avoit besoin de tout le monde.

Le Roi se montre trop, pour ne parler que de billevesées. Il ne faut pas, ce me semble, qu'au commencement d'un regne, un Monarque de Prusse trouve le temps d'avoir tous les jours un triste concert ou un plus triste lotto, sur-tout quand on connoît les riens, si ce n'est pis, qui remplissent sa matinée. C'est au reste tous les jours davantage qu'il se constitue le réparateur des torts de son oncle. Les colonels ou généraux que celui-ci avoit renvoyés, rentrent dans l'armée avec des grades ou des appointemens qui les dédommagent. Les conseillers jadis cassés pour l'affaire du meûnier Arnold, ont été réintégrés dans leurs fonctions ; & à dire vrai, le sort qu'ils avoient éprouvé étoit une des plus criantes iniquités de Frédéric II ; mais sa principale victime, le chancelier de Furst, est oubliée jusqu'ici. Son grand âge ne lui permet pas sans doute d'occuper une place ; mais une marque solemnelle de bienveillance, une réparation flatteuse & d'étroite justice, tandis qu'on accorde tant de dédommagemens qui ne sont que des faveurs douteuses & même défavorables, étoit elle donc impossible ?

Les mines dépendoient uniquement ſous le dernier regne, du miniſtre chargé de ce département. On vient de faire un arrangement, par lequel quatre tribunaux diſtribués dans les provinces, moderent beaucoup ſon autorité, & cela peut être néceſſaire dans un pays où le droit public des mines eſt d'une tyrannie révoltante. Au reſte, cette opération n'annonce pas la diſgrace de M. de Heinitz (il a été au contraire depuis quinze jours chargé de pluſieurs nouveaux départemens, & nommément de quelques démembremens de M. de Schulembourg); elle entre dans le plan de tout remettre comme l'avoit laiſſé Frédéric-Guillaume en 1740. Cette critique du dernier regne peut devenir une vengeance bien chere. Mais au moins faudroit-il être conſéquent, & puiſque le grand directoire a été remis ſur le pied de ſon inſtitution, ne pas le laiſſer dans une oiſiveté & une ininfluence tout-à-fait humiliantes. Il eſt déjà queſtion d'éloigner le miniſtre de Gaudi, l'homme de qui le gouvernement retireroit le plus de reſſources s'il étoit mis en œuvre. Cette conſpiration contre la capacité, l'intelligence, le talent, alarme à bon droit ceux qui connoiſſent les faiſeurs de prédictions.

Il me ſemble qu'il y auroit ici en ce moment une acquiſition digne du Roi de France, & que M. de Calonne eſt fait pour lui propoſer. L'illuſtre la Grange, le premier géometre qui ait paru depuis Newton, & qui, ſous tous les rapports de l'eſprit & du génie, eſt l'homme de l'Europe qui m'a le plus étonné, la Grange, le plus ſage, & peut-être le ſeul philoſophe vraiment pratique qui ait jamais exiſté, recommandable par ſon imperturbable ſageſſe, ſes mœurs, ſa conduite de tout genre, en un mot l'objet du plus tendre reſpect du petit

nombre d'hommes dont il se laisse approcher, est depuis vingt ans à Berlin, où il fut appellé dans sa premiere jeunesse par le feu Roi, pour remplacer Euler, qui l'avoit désigné lui-même comme le seul homme capable de marcher sur sa ligne. Il est très mécontent; il l'est en silence, mais il l'est irrémédiablement, parce que c'est du mépris que sont nés ses dégoûts. Les fougues, les brutalités, les folles jactances de M. de Herzberg, l'association de tant d'hommes auprès desquels la Grange ne peut avec pudeur rester assis, la crainte très-sage de se trouver pressé entre le repos philosophique qu'il regarde comme le premier des biens, & le juste sentiment du respect de lui-même, qu'il ne laissera pas blesser, tout le convie à se retirer d'un pays où rien n'absout du crime d'être étranger, & où il ne supportera pas de n'être pour ainsi dire qu'un objet de tolérance. Dans cette conjoncture il n'est pas douteux qu'il n'échangeât volontiers le soleil & l'argent de Prusse pour le soleil & l'argent de France, du seul pays de la terre où l'on sache rendre un culte au génie des sciences & des arts, & faire les réputations durables; du seul pays où la Grange, petit-fils d'un François, & qui se souvient avec reconnoissance que nous l'avons fait connoître à l'Europe, puisse aimer à vivre, s'il lui faut renoncer à ses habitudes. Le prince Cardito de Laffredo, ministre de Naples à Copenhague, lui a offert les plus belles conditions de la part de son souverain. Le Grand-Duc, le Roi de Sardaigne l'invitent vivement: mais toutes leurs propositions seront aisément oubliées pour la nôtre. (Eh! quel homme d'un mérite constaté en Europe, le Roi de France n'attirera-t-il pas de même, à l'aide d'un bon contrôleur-général, le jour où il voudra exer-

cer cet empire des bienfaits qui ne peut appartenir qu'à lui ?) La Grange a ici six mille livres de pension. Le Roi de France ne peut-il donc pas consacrer cette somme au premier géometre de l'Europe & de ce siecle? Est-il au-dessous de Louis XVI, de retirer d'une académie misérable, un grand homme qu'on y méconnoît, qu'on y mésallie, & de tuer ainsi par la plus noble des guerres le seul corps littéraire qui ait lutté contre les siens? N'est-ce pas aussi une générosité mieux entendue que tant d'autres? La France a si impolitiquement servi d'asyle à tant de Princes, qui ne pouvoient que lui coûter! Pourquoi ne recueilleroit-elle pas un grand-homme qui ne peut que lui valoir? Elle a si long-temps enrichi les autres de ses pertes; pourquoi ne s'enrichiroit-elle pas des fautes des autres? Enfin, & pour parler du ministre que j'aime, un de Boynes a donné 18,000 livres de rente, pour une place inutile, à un Boscowich, méprisé de toute l'Europe savante, comme un charlatan assez médiocre; pourquoi M. de Calonne ne feroit-il pas donner une pension de deux mille écus au premier homme que l'Europe ait dans le même genre, & probablement au dernier grand génie qu'auront les sciences exactes, dont la passion diminue avec les difficultés excessives, & le nombre infiniment petit des places qui restent à y prendre? Je suis très-attaché à cette idée, parce que je la crois noble, & que j'aime tendrement l'homme qui en est l'objet. Je supplie qu'on me réponde le plutôt possible, car j'avoue que j'ai suspendu la délibération de M. La Grange sur les propositions qui lui sont faites (on sent bien que lui qui est dans l'antre ne peut en faire d'aucune espece) pour attendre les nôtres.

Lettre LII.

Du 2 Décembre 1786.

Hier 29, entre une & deux heures, un homme qui vient de Courlande arrive chez moi, & y demande le baron de N**. Il dit avoir une commiſſion ſecrete ; lui remet une lettre de M. de Rummel, ſon beau-frere, Syndic de la nobleſſe, & cinquante louis de Pruſſe. La lettre prévient N** d'ajouter foi à ce que lui dira le porteur ; lui apprend que la régence de la république veut lui conférer la place d'aſſeſſeur, s'il ſe rend en Courlande pour cette nomination qui ſe fait au commencement de l'année. Le porteur de cette lettre dit avoir vu N** enfant, & lui a paru être un avocat ou un notaire dont il avoit quelque idée confuſe ; il n'a dit ni ſon nom, ni où il loge, ni comment il voyage, ni depuis quand il eſt à Berlin, ni où il va. Hambourg, Lubeck, Vienne, Munich, &c. ſont des points où il a touché, ou bien où il touchera. Sa marche a été très-couverte; très-énigmatique, très-myſtérieuſe ; tout ce qu'il a fait entendre, c'eſt que les plus grands changemens vont éclore en Courlande; que M. de Woronzow y jouera un très-grand rôle; & cela a été dit de maniere à faire ſoupçonner qu'il pourra devenir Duc. Voilà les points capitaux de cette biſarre entrevue.

Il faut les combiner avec le retour du Duc, arrivé depuis trois jours, & une foule d'indices qui démontrent qu'il s'agite ou ſe prépare une révolution en Courlande. Le Duc eſt dans la conſternation. On ne ſe le dit qu'à l'oreille ;

mais il paroît constant que les Etats du pays ont arrêté ses revenus, parce qu'il ne les dépense pas chez eux, & c'est-là le moindre grief que l'on ait à Pétersbourg contre cet homme abhorré. Il est certain qu'il envoie à Mittau, où il n'ose pas retourner, sa femme très-avancée dans sa grossesse; espérant qu'elle accouchera d'un garçon, & que cet héritier présomptif le réconciliera avec son pays.

Ajoutez à ceci, que le baron de N** appartient à une des premieres maisons de la Courlande; que son oncle le chambellan Howen, tête forte & intrigante, est actuellement ministre suprême ou land-maréchal, qu'il y fait toutes les affaires, & jouit du plus grand crédit, ce qui doit se réduire, à dire vrai, à vendre plus ou moins lâchement cette belle & malheureuse province, laquelle cependant, si tous ces voisins l'abandonnent, n'a d'autre parti à choisir que de se donner, plutôt que de se laisser prendre. Il est très-possible que la famille de N**, qui sait combien ce studieux jeune homme auroit toujours préféré la carriere civile à la carriere militaire, n'ait pensé qu'à le placer avantageusement pour lui (ce poste d'assesseur, qui vaut 4 à 5000 liv. annuelles du pays, mene à tout); mais il l'est aussi, & même, vû les combinaisons subsidiaires, il est probable qu'on veut s'aider de lui dans une révolution.

Le jeune homme a de l'honneur, de l'intelligence, des connoissances, un grand respect pour les droits des hommes, une grande haine pour les Russes, un vif désir de donner son pays à tout autre souverain. Balloté par le sort depuis qu'il est au monde, ruiné par des malheurs de tout genre, qui tous ont une source honnête, dégoûté du triste service d'of-

ficier fubalterne qui le dérange de l'étude, modéré dans fes défirs, il accepteroit une place qui lui donneroit *otium cum dignitate ;* mais il ne veut pas être efclave ruffe ; il aime la France, il m'eft attaché, il croit me devoir ; il voudroit être utile à fon pays, au cabinet de Verfailles, à moi. Son indécifion a dû être cruelle, fur-tout dans une circonftance où, travaillant depuis fix mois comme un forçat, & furement d'une maniere plus utile que s'il montoit la garde, vous avez négligé jufqu'à la prolongation de fon congé ; on feroit perplexe à moins.... J'ai décidé pour lui.

Me faifant fort pour cette prolongation qu'il y auroit tant d'iniquité à refufer, & qu'on accorderoit, ne fût-ce que pour moi à qui ce co-opérateur eft néceffaire ; penfant qu'il eft toujours le maître de retourner en Courlande en envoyant fa démiffion, ou même fans l'envoyer & laiffant nommer à fa place : convaincu que nul ne peut nous informer plus exactement de la fituation du pays où il a tant de relations ; perfuadé que cela eft important, pour plufieurs raifons dont j'expoferai tout-à-l'heure les principales, mais ne croyant pas, indépendamment de la dépenfe d'un voyage de plus de quatre cents lieues, pouvoir m'abfenter fans un ordre exprès ; fûr de l'honneur de ce fenfible jeune homme, foit à raifon de ceux qui me l'ont recommandé & qui le connoiffent infiniment, foit par ce que j'ai vu de fa conduite & de fes principes ; plus certain encore qu'on fait tout des gens d'honneur par la confiance, j'ai cru que le plus fage étoit de le faire partir fur le champ, fur fa parole de m'informer de tout, & de revenir fous deux mois à Berlin. Il m'a femblé que ce parti concilioit fon intérêt & le nôtre, celui-ci parce

que

que nous ferons parfaitement instruits de tout ce qu'on peut savoir en Courlande (& l'on y peut savoir beaucoup de choses) ; qu'à tout événement nous nous faisons un parti dans le pays , & qu'un simple titre de consul, ou même la permission de porter notre uniforme en Courlande avec une pension modique, nous assure là un homme de mérite, s'il prend le parti d'accepter les offres de la Régence; celui-là parce que M. de N** s'assurera dans son voyage, du degré de stabilité & du bien-être de l'établissement qu'on lui propose, & que s'il n'est pas content il se retrouvera ce qu'il est chez nous avec les avances d'un nouveau service rendu & d'une forte preuve de zele donnée ; que s'il est content de la place offerte & qu'il l'accepte, nous pouvons améliorer son sort, & augmenter là bas sa considération & sa sûreté par notre uniforme &c &c. Somme toute, ce jeune homme, qui a fait les sieges de Mahon & de Gibraltar; qui est estimé & aimé de ses chefs; qui depuis six mois travaille sous ma direction avec un zele rare & une assiduité non moins grande, méritoit assurément une marque de faveur, quand ce seroit pour son compte uniquement qu'il iroit en Courlande; & la vérité est que je l'y envoie, parce que la circonstance m'y invite fortement, & que je suis convaincu de ces deux choses : la premiere, c'est que, fût-ce uniquement pour connoître à fond cette partie des projets de la Russie, il nous importe de savoir une fois à quoi nous en tenir sur la valeur & le sort, aussi bien que sur les modifications dont est susceptible un pays, vedette naturelle (indépendamment de toute circonstance intérieure) de la Pologne & de la mer Baltique, où la Suede, notre bras du nord,

tenir fécrete, de l'authenticité irrévocable de laquelle vous jugerez vous-même, & qui vous montrera où mene cette prétendue théorie des vifionnaires liés aux francs-maçons Rofe-Croix, que chez nous les uns regardent en pitié, & dont les autres ne font qu'un objet d'amufement.

. . . .

Il fe répand un bruit fourd qui confterne les honnêtes gens, & qui vrai ou faux eft un terrible indice de l'opinion publique. On affure que le prince Henri, le duc de Brunfwick & le général Möllendorf veulent quitter l'armée. Les deux premiers n'y penfent probablement point encore. Quant au dernier, il eft inconteftablement le plus mécontent des trois; riche par lui-même, loyal, fimple, ferme, & d'une vertu qui feroit honneur à un fol plus fécond en ce genre. Il eft certain qu'on ne l'a traité, ni comme il s'y attendoit, ni comme les honnêtes gens le defiroient. A la vérité on a voulu le faire comte; mais qu'avoit-il befoin dans la foule? Auffi cet homme refpectable a-t-il répondu : *qu'ai-je fait?* Et ce mot noble & fimple étoit une critique fi amere de la tourbe de nobles & de titres qu'a fait éclorre le fouffle de la munificence royale, qu'il n'a pas dû plaire. Son exiftence modefte & chevalerefque eft devenue un reproche pour la cour. Cependant la feule opération vraiment bienfaifante & unanimement approuvée, qui ait été faite fous ce regne, eft de lui: c'eft la réforme de l'inique contribution appellée *le verd*, qui mettoit vraiment au pillage le plat pays pendant trois mois de l'année, fous le prétexte de tenir la cavalerie dans l'habitude du fourrage de campagne. Il n'a depuis été confulté fur rien, du moins il n'a eu aucune

influence; je ne ferois point étonné qu'il se retirât fur fes terres, & il eft impoffible de s'exagérer le tort que cette profeffion de foi tacite feroit au Roi & à fon gouvernement.

Encore trois mois d'un pareil régime, & il n'aura plus rien à perdre en fait de confidération du moins intérieure. Tous les fymptômes de la putridité fe manifeftent; Rietz efcroc, cupide, confeiller Bonneau, giton avoué au point que le Roi, étant prince de Pruffe, alloit coucher avec lui chez fa femme (c'eft-à-dire chez fa maîtreffe à lui prince de Pruffe); Rietz en un mot le plus vil & le plus corrompu des hommes, conduit la maifon du Roi & a grande part à la faveur aulique; fur quoi il faut noter qu'il eft très-fufceptible d'être acheté; mais il coûteroit cher; car il eft avide & prodigue, & fa fortune eft à faire, fi jamais la France avoit befoin de diriger le Cabinet de Berlin; auffi long-temps que le Roi y fera quelque chofe, Rietz & le Prince Frédéric de Brunswick font les deux hommes qui fe laifferont amorcer.

Une anecdote du très-bas genre, mais caractériftique pour qui connoît le pays, eft celle-ci. On a donné ordre aux danfeurs Italiens & François de danfer deux fois la femaine au théâtre Allemand. Le but de cette injonction bizarre étoit de dégoûter cette efpece de gens affez chers, & d'avoir un prétexte pour les renvoyer. Ils ont été bien confeillés, & ils danferont. Mais voilà l'efprit d'aftuce qui préfide à l'adminiftration. Elle traite les affaires comme le théâtre.

J'apprends à ce moment que M. de Heinitz, miniftre d'Etat, homme médiocre, mais laborieux, a écrit au Roi une lettre dont voici à peu près le fens. „Etranger, ne poffédant

„ point de terres dans vos Etats, mon zele „ ne peut être suspect à Votre Majesté. En „ conséquence je dois lui déclarer que la „ capitation projettée lui aliénera le cœur „ de ses sujets, & prouve que les nouveaux „ régisseurs de ses finances sont encore bien „ peu versés dans la chose publique. „ Le Roi lui a dit deux jours après, *je vous remercie*, & n'est entré dans aucun détail. Les demies volontés n'excluent pas l'opiniâtreté; mais l'opiniâtreté est loin d'être la volonté. Je ne serois pas étonné que l'on laissât la compagnie du tabac telle qu'elle étoit. La considération du gouvernement deviendra ce qu'elle pourra.

C'est une tentative du même genre que celle de M. Heinitz, qui a produit la derniere promotion militaire & la défaveur du général Möllendorf. Il a écrit avec une dignité respectueuse, mais ferme contre la nomination du comte de Brülh, & a prié le Roi de marquer moins d'indifférence pour l'armée: remercîment vague., accompagné de ces mots: *J'ai promis cette place depuis un an & demi:* & le surlendemain dix-sept majors. Mais c'est depuis que la froideur pour le général a pris quelques nuances de plus, & que les égards ont été mis à la place de la confiance. Au reste la lettre n'est pas approuvée; on trouve qu'il falloit réserver ce coup de vigueur pour une occasion où il ne parût pas personnellement intéressé: or c'est lui que sembloit regarder la place de gouverneur.

Le duc de Weimar va faire une chasse de loup très-fastueuse sur les frontieres de la Pologne. On ne concilie pas les préparatifs de cette partie de plaisir avec les projets & les rites d'économie. Douze cents paysans sont

commandés; on a envoyé soixante chevaux. huit voitures ou fourgons, les maîtres des forêts, des gentilshommes, des chasseur, des cuisiniers pour cette course qui doit durer six jours.

Au reste, je suis maintenant à peu près sûr & que ma seconde version relativement à Mademoiselle de Voss est la vraie, & que la Reine s'est amadouée. Le Roi ne fut jamais mieux avec elle; il la voit beaucoup depuis huit jours; il paie ses dettes; il lui a donné un concert; probablement elle a fait de nécessité vertu. Il paroît clair que cette liaison du Roi dérange beaucoup le plan des administrateurs visionnaires. La famille de Mademoiselle de Voss veut profiter de son élévation, & ses conseils n'ont rien de commun avec les favoris actuels. Bischopswerder bien loin de gagner du terrein dans son esprit, en perd. En un mot la révolution peut venir de là. La chose publique y gagneroit-elle? c'est ce qu'il est impossible de déterminer. On ne peut que tourner de ce côté le télescope, ou plutôt le microscope: car en vérité nous sommes dans le regne & le pays des infinimens petits.

Post-scriptum annoncé dans le corps de la lettre.

L'adoption des monnoies en Pologne étoit ci-devant comme il suit. Le marc, poids de Cologne, d'argent fin, se monnoyoit à 13-3 r. ou 80 fl. de Pologne.

Quant aux monnoies d'or il n'y avoit que le ducat de Hollande qui avoit une valeur dénommée, savoir :

Aux caisses royales ils étoient pris pour 16 3/4 k.

Dans le public pour 18 k., l'un & l'autre taux stipulés par décret des diètes.

A la diète de 1786, le ducat a généralement été élevé à 18 k. piece.

Le taux de l'argent ne peut par conséquent plus se soutenir, & l'on assure qu'il a été résolu qu'on monnoieroit à l'avenir le marc fin à 14 r. ou 84 fl.

Mais ceci ne pourra pas se soutenir davantage; car si Berlin monnoie à 14 r., la Pologne sera obligée de supporter à valeur égale de plus grands fraix de transport.

Dans les conjonctures actuelles, on pourroit donc tirer avec avantage des ducats à 3 r. de la Pologne, si le taux de l'argent est à 14 r.

Mais si la valeur relative de l'or baissoit comparativement à celle de l'argent, on pourroit y acheter avec bénéfice de l'argent.

En général il me semble que les opérations récentes sur l'or doivent faire penser à l'argent, surtout en Espagne, si elle persiste dans la folie qu'elle partage avec presque toute l'Europe, de vouloir avoir deux monnoies & retirer son or.

2d. *P. S.* Le Roi suivi d'un seul laquais, & très-enveloppé, s'est rendu au magasin de bled & à celui des pailles; il s'est enquis des soldats qui y travaillent, de ce qu'il gagnoient.— Cinq gros. — Un moment après il fait la même question aux préposés : six gros. Trois soldats en confrontation, & la fraude prouvée, un bas-officier & trois soldats ont été chargés de conduire ces deux hommes à Spandaw. Prison civile, & leur procès; le fait seroit très-louable. Il sort le soir presque seul, & s'adonne à des minuties de commissaire de quartier. Voilà du moins trois fois que cela lui arrive. Quelques entours croient qu'il veut imiter l'Empereur. Après ce qui s'est passé entr'eux, ce seroit peut-être là le symptôme le plus critique d'incapacité absolue.

LETTRE LIII.

Du 5 Décembre 1786.

LA nouvelle des intrigues que veut réveiller l'Empereur aux Deux-Ponts, & que notre cabinet a donnée ici, paroît avoir produit un très-bon effet sur le Roi, malgré ceux qui s'écrient: *ne crede Teucris*, adage devenu le mot de ralliement du parti Anglois, Hollandois, anti-François, &c., &c.... Eh! puissions-nous nous conduire toujours de maniere à ce qu'ils n'aient jamais que cette injure à nous dire! quoiqu'il en soit, cette découverte déjouera probablement l'Empereur ici & là. Il est bien mal-adroit à lui de ne pas avoir laissé aggraver davantage la torpeur qui sera le produit infaillible de l'ennui du travail, ou du cahos du rien faire. Mais je laisse ces branches extérieures à vos ministres qui en ont le fil; comme je n'ai su cette nouvelle que par la voie qui m'pprend toutes les autres; que M. d'Est** ne m'en a pas dit un mot; qu'il eût été mal-adroit & peu décent de questionner beaucoup sur une chose que je devois savoir, & qu'ainsi je me suis contenté de l'annotation vague de notre loyauté, je ne la sais, & je ne la saurai probablement pas dans tous ses détails. Vous sentirez peut-être à cette occasion, combien il seroit important que je fusse mieux instruit de chez vous. Mais au moins conviendrez-vous que je donne tout ce que je puis & dois donner, quand je trace la carte intérieure du pays, puisque je n'ai pas la clef de la politique extérieure, qu'assurément je ne néglige pas, lorsque le hazard m'offre des chances.

Crantz, faiſeur de libelles, & chaſſé du pays par Frédéric II, pour avoir volé une caiſſe, & vendu un cheval trois fois, eſt rappellé avec huit cents écus de penſion. Le Roi écrit à M. de Herzberg pour le placer. Ce miniſtre répond que cet homme eſt plein de talens, & fort eſtimable; mais qu'il eſt trop peu diſcret pour pouvoir être employé dans les affaires étrangeres. Le Roi le propoſe au miniſtre de Werder qui répond que cet homme eſt très-intelligent, très-capable; mais que chez lui ſe trouvent des caiſſes, & qu'ainſi Crantz n'y peut entrer. Enfin le Roi place l'illuſtre Crantz, par-tout loué & par-tout refuſé, auprès des États du pays, qui lui donnent huit cents écus pour ne rien faire.

Le miniſtre de Schulembourg, après avoir demandé deux fois ſa démiſſion, l'a enfin obtenue, & ſans penſion; cela eſt dur; mais cet exminiſtre eſt adroit. C'eſt à la premiere branche qui a été retranchée de ſon département, qu'il a remis tout le fardeau. S'il a un moyen de revenir, c'eſt bien celui-là. Vous ſavez au reſte ce que c'eſt que cet homme: de l'eſprit, de la facilité, de la ſagacité pour le choix de ſes co-opérateurs, indifférent ſur les moyens, vain dans la proſpérité, hors de lui dans l'infortune qui le déjoue à ſon gré, ſerviable; ſuſceptible d'affection, croyant aux amis: après avoir été quinze ans miniſtre de Frédéric II, il s'étoit regardé comme inébranlable, parce qu'il étoit néceſſaire; il eſpere que la force des choſes ſurmontera l'intrigue qui eſt parvenue à l'écarter. Peut-être ſe trompe-t-il: car enfin on trouve longtems des faiſeurs, quand on n'eſt pas difficile ſur le choix & que la choſe n'eſt pas de ſoi-même hors de la portée commune. Si les Rois vouloient un Newton, il faudroit

bien qu'ils priffent Newton ou que la place fût vuide; mais qui ne fe croit pas capable d'être miniftre, & de qui peut-on démontrer qu'il en eft incapable?

On m'affure de bon lieu que le comte de Hertzberg regagne de la confiance. Il a plié devant les nouveaux agens qui ont eu la foibleffe de réchauffer le Roi, parce qu'enfin Mlle de Voff eft la niece du comte Finck, & que fa famille ne pouvant tirer parti de fon élévation, qu'en culbutant ceux qui entourent le Roi, & qui n'ignorent pas que la belle les détefte, il faut bien lui oppofer quelqu'un. Encore une fois, fi la demoifelle a de l'étoffe, c'eft de-là que viendra la révolution que plus ou moins d'adreffe hâtera ou reculera. Quoi qu'il en foit, M. de Hertzberg a confeillé au comte de Görtz de fe ranger du côté de M. de Renneval, de la prudence duquel il a fait au Roi le plus grand éloge.

Nouvelle bévue dans le régime militaire. Tous les premiers lieutenans font faits capitaines, & les capitaines foit en pied, foit en fecond, du régiment des gardes, font nommés majors. Je ne vois que la chancellerie de guerre qui gagnera à cet arrangement. On difoit que le Roi veut payer fes dettes perfonnelles (dont, par parenthefe, on élude plus que jamais la liquidation), avec le produit des patentes d'officiers, & les diplômes de comtes, de barons, de chambellans &c.

On avoit préfenté au Roi le projet de la capitation, comme une efpece d'abonnement volontaire, au devant duquel le peuple iroit de lui-même. Mais, averti de la fenfation qu'avoit occafionnée ce projet, ébranlé de la rumeur, échauffé par la lettre de M. Heinitz, il a dit à M. de Werder: *Il ne faut pas fe mêler de ce qu'on n'entend pas* (notez bien que c'eft à

son ministre des finances qu'il parle); *il falloit consulter Launay* (dans les liens d'une commission.) M. de Werder s'est excusé comme il a pu, en disant que le plan n'étoit pas de lui (en effet il est de Beyer), comme s'il ne se l'étoit pas approprié en l'approuvant.

Le directoire général, cette espece de conseil d'Etat, où le Roi n'assiste jamais, a projetté des remontrances sur l'inactivité humiliante dans laquelle on le tient; mais M. de Welner s'y est opposé, laissant entrevoir l'invincible répugnance de sa Majesté pour toute espece de conseils. Elle naît de l'idée bisarre que ceux qui lui en donnent, ont sans doute adopté le sentiment de son oncle sur sa capacité. Il ne sait pas qu'on ne hasarde de conseiller, parmi les grands, que ceux qu'on estime.

En attendant, toujours même faveur aux illuminés, dont la conspiration a été dénoncée par le grand personnage que je vous indiquai dans ma derniere, au général Möllendorf, intime ami du frere de Mlle Voss) homme estimé par son caractere moral, obscur d'ailleurs, du moins jusqu'ici, mais qui probablement jouera bientôt un rôle), afin qu'il effraie sa sœur & par elle le maître sur les attentats d'une secte qui sacrifiera qui elle ne dominera pas. Biester, le même qui a reçu tout au moins l'insinuation d'épargner les visionnaires, a, relativement à eux, un procès qu'il perdra, dit-on. Il a accusé de catholicisme un M. Starck, professeur de Jena, personnage célebre par le don de persuader autant que par l'esprit & les connoissances; né luthérien, ministre luthérien, & professant à découvert le catholicisme. Il n'en intente pas moins une action criminelle à Biester pour l'avoir dit, & le somme de prouver sa calomnieuse assertion.

Sous Frédéric II on n'auroit jamais entendu parler d'un semblable procès. Au reste, le Starck a publié récemment un livre intitulé *Nicaise*, dans lequel il attaque la franc-maçonnerie. Elle replique par un ouvrage intitulé *anti-Nicaise*, où l'on trouve des lettres authentiques de plusieurs Princes, entr'autres du Prince Charles de Hesse-Cassel & du prince Ferdinand de Brunswick, qui prouvent très-bien ce qu'on sauroit quand on a causé avec lui, ne connût-on pas d'ailleurs ses faiseurs Bauer & Westfall, qu'un grand Général ou plutôt un Général renommé peut être un bien petit homme.

Les états de dépense sont enfin dressés. Il en résulte que le Roi pourra augmenter son trésor de deux millions d'écus, & réserver encore une somme assez considérable pour ses plaisirs ou ses affections. On suppose au reste dans ce calcul que la recette rendra comme les années précédentes, ce qui est au moins douteux. Une opération paternelle est d'avoir déchargé les gens de la campagne du logement gratuit de la cavalerie, & de la nécessité de fournir les fourrages à très-bas prix. Cette opération coûte au Roi deux cents soixante-dix mille écus annuels; mais elle étoit de premiere nécessité: c'est une suite du plan de Möllendorf pour l'abolition du *verd*.

Les manuscrits du feu Roi ont pour éditeur un M. Moulinès, dont je vous ai donné autrefois le signalement politique, & qui, littérairement parlant, est sans goût, sans tact, sans connoissance approfondie de la langue; mais il est ami de Welner, de ce Welner à qui le Roi envoie le matin à sept heures les lettres & requêtes de la veille, & qui va en rendre compte, ou plutôt en décider avec le Roi à

quatre heures ; car les ministres reçoivent les ordres & ne donnent pas de conseils ; de ce Welner qui a le bon esprit de refuser le titre de ministre, & qui ne veut être que directeur des bâtimens, mais dont toute la cour leche déjà les traces. Ces manuscrits vont être imprimés en 18 volumes in-8°. Les deux morceaux les plus curieux sont l'*Histoire de la guerre de sept ans* & *Mémoires de mon temps.* Dans le premier écrit, Frédéric a plutôt raconté ce qu'il auroit dû faire, que ce qu'il fait, & cela même est un trait de génie; il loue ou excuse à peu près tout le monde, & ne critique que lui.

Le Marquis de Lucchesini, qui avoit été, non l'ami, non le favori de Frédéric, mais son écouteur, est très-piqué, sans le dire, du choix de Moulinès. Il a demandé un congé de six mois pour voyager chez lui, & sans doute ne reviendra pas. Comment n'a-t-il pas senti que sa considération personnelle devenoit immense, s'il eût quitté la Prusse huit jours après la mort du Roi, avec cette unique réponse à toutes les offres qui alors lui auroient été faites : „ Je n'ai ambitionné qu'une place que tous les Rois de la terre ne peuvent ni m'ôter ni me rendre; celle d'ami de Frédéric II ? „

On a donné deux successeurs au comte de Schulembourg ; car le Roi de France a quatre ministres; il en faut vingt à celui de Prusse. L'un est M. de Moschwitz, homme de justice, dont on ne dit ni bien ni mal ; l'autre est un comte de Schulembourg de Blumbert, beau-fils du comte Finck. Il a des connoissances, une ambition sombre & ardente, un caractere moral suspect, studieux, intelligent, appliqué ; c'est assurément un sujet capable ; mais on le soupçonne de manquer d'ordre, d'avoir plus de chaleur de tête que d'activité, plus

d'idées à lui que de dextérité pour les amalgamer à celles des autres & les faire réussir : il n'a d'ailleurs aucun usage des affaires, & il est absolument étranger aux spéculations de banque & de commerce, c'est-à-dire aux principales branches de son département.

1er *P. S.* Le Roi qui paie les dettes de son pere, a accordé vingt mille écus pour l'entretien & les menus plaisirs de ses deux fils ainés ; leur maison est défrayée à part.

2d *P. S.* Je ne croyois pas être si bon prophete. Le frere de Mlle de Voss a la place du président de Moschwitz ; c'est le pied à l'étrier.

Le cours sur Amsterdam est si extraordinairement haut, que nulle opération de finance ou de commerce n'expliquant cette crise, je ne doute pas que l'on n'y fasse des remises pour les dettes personnelles du Roi. C'est l'avis de Struensée, qui d'ailleurs ne sait rien de positif à cet égard.

LETTRE LIV.

8 *Décembre* 1786.

Vous pouvez compter que trois nuances forment le caractere du Roi : la fausseté, qu'il croit habileté ; un amour-propre irascible à la plus légere représentation ; le culte de l'or, qui chez lui n'est pas tant avarice que passion de posséder. Le premier de ces vices lui donne de la défiance ; car qui trompe par systême, croit toujours être trompé. Le second lui fait préférer les gens médiocres ou bas. Le dernier contribue à lui faire mener une vie obscure & solitaire qui renforce les deux autres. Violent dans son intérieur ; impénétrable en public ;

au fond peu sensible à la gloire, & la faisant consister presque entiere à ne pas passer pour être gouverné ; rarement occupé de la politique extérieure. Militaire, par raison & non par goût ; inclinant pour les visionnaires, non d'après conviction, mais parce qu'il croit pénétrer par eux les consciences & sonder les cœurs.... Voilà l'esquisse de l'homme.

Ses dettes seront payées avec les résidus des caisses. Il y avoit annuellement une somme assez considérable que le feu Roi ne faisoit pas entrer dans le trésor ; elle étoit destinée à lever de nouveaux régimens, ou à augmenter l'artillerie, ou aux réparations des forteresses. Or l'artillerie n'étoit pas augmentée, on ne levoit pas de régimens nouveaux, les forteresses n'étoient pas réparées, & l'argent s'accumuloit ; il est employé à la liquidation.

Les revenus sont au-delà de vingt-sept millions d'écus, y compris la régie, ou environ cent huit millions de notre monnoie. L'armée coûte douze millions & demi d'écus ; l'état civil deux millions trois cents mille ; la maison du Roi, de la Reine & des Princes, un million deux cents mille ; les pensions, cent trente mille. Je ne connois pas en détail toutes les autres dépenses ; mais quand on sait par exemple que la caisse des légations n'absorbe que soixante-quinze mille écus, & que les supplémens ne vont, l'un portant l'autre, qu'à vingt-cinq mille écus (sur quoi je remarquerai que le même objet en Danemarck coûte trois millions d'écus ; en Russie, ce pays presque étranger à la plus grande partie de l'Europe, trois cents mille roubles), il est aisé de comprendre que le résultat de l'excédent annuel de la recette sur la dépense, est d'environ trois millions & demi d'écus.

Les

Les manufacturiers ont présenté une requête, pour supplier qu'on les avertît si l'on méditoit quelques changemens dans les priviléges accordés par le feu Roi ou ses prédéceſſeurs, afin qu'ils ne fuſſent pas exposés à faire des approvisionnemens ou à contracter des marchés qu'ils ne pourroient pas remplir. Frédéric-Guillaume a répondu par sa parole d'honneur de ne rien changer encore à cet état de choses.

J'ai déjà dit que le Roi a voulu faire ministre M. Welner. On aſſure que celui-ci a refusé. C'est un coup de maître sous beaucoup de rapports, & il n'y perd rien; car on vient de lui accorder une augmentation de trois mille écus, afin qu'il ait la même pension que les ministres d'état. Non-seulement le Roi est sans confiance pour ceux-ci, mais il affecte de ne jamais leur parler, si ce n'est au comte Finck, oncle de la bien-aimée, ou au comte d'Arnim, mêlé dans les négociations du mariage tant désiré, & trop étranger encore aux affaires pour être soupçonné d'un systême. Paſſer pour en avoir un, sera du moins pendant quelque temps l'écueil du nouveau Schulembourg; qui est au reste étayé d'un caractere très-fort & d'une ambition fort ardente. Pour le nouveau président à qui l'on cherche déjà des profondeurs de vues que probablement il n'eut jamais, je le crois peu propre à jouer un grand rôle.

Le sieur du Bosc devenu conseiller des finances & du commerce, voudroit bien auſſi entrer en scene. Il a demandé d'être attaché à la régie, & l'a encore obtenu, mais sans une augmentation d'égards. Des spéculateurs joignent cet indice à quelques autres pour en conclure quelque diminution dans le crédit de Bischopswerder son protecteur: cependant le parti des visionnaires ne fait plus que croſ-

tre & embellir. A dire vrai la multitude des concurrens pourra nuire aux individus. Un des membres les plus zélés (Dernthal) eſt arrivé récemment ; on n'a plus trouvé de places pour lui chez le Roi ; mais on l'a mis en attendant chez la Princeſſe Amélie, en qualité de maréchal de cour, avec la promeſſe de n'être pas oublié à la mort de cette Princeſſe déjà finie.

Un tableau qui peut avancer la connoiſſance du nouveau Souverain, eſt celui des gens diſtingués à ſa cour. Un vieux comte (Lendorf) doux comme Philinte, ſerviable comme Bonneau, flatteur déhonté, rapporteur infidele & calomniateur au beſoin. Un prince écolier (Holſteinbeck) fumant ſa pipe, buvant de l'eau-de-vie, ne ſachant jamais ce qu'il dit, diſant toujours plus qu'il ne fait, inceſſamment prêt à courir à l'exercice, à la chaſſe, à l'égliſe, au bordel, à ſouper chez un lieutenant, un laquais, ou la Bietz. Un autre prince (Frédéric de Brunſwick) connu par les ſoins qu'il prit pour déshonorer ſa ſœur & ſur-tout ſon beau-frere aujourd'hui Roi ; libertin ſous celui qu'on diſoit athée ; illuminé ſous celui qu'on croit dévot, ſtipendiaire des loges maçoniques (il en reçoit annuellement ſix mille écus), déraiſonnant par ſyſtême, & rendant pour les ſecrets qu'il arrache, un amas de demi-confidences, moitié inventées, moitié inutiles. Une eſpece de capitan inſenſé (Grothaus) qui a tout vu, tout eu, tout fait, tout connu, ami intime du prince de Galles, favori du Roi d'Angleterre, appellé par le congrès pour en être le préſident ſous la condition de conquérir le Canada, maître à volonté du Cap de bonne-Eſpérance, ſeul en meſure pour arranger les affaires de la Hollande, auteur, danſeur, voltigeur, coureur, agronome, botaniſte, médecin, chymiſte, &

par état lieutenant-colonel prussien avec sept cents écus d'appointemens. Un ministre (le comte d'Arnim) qui rêve au lieu de penser, sourit au lieu de répondre, discute au lieu de décider, regrette le soir la liberté qu'il a sacrifiée le matin, & voudroit être tout à la fois paresseux dans ses terres & ministre en réputation. Un prince régnant (le Duc de Weymar) qui se croit de l'esprit, parce qu'il rencontre des rebus; fin, parce qu'il fait semblant d'étouffer des saillies; philosophe, parce qu'il a trois poëtes à sa cour; maniere de héros parce qu'il court à bride abattue contre les loups & les sangliers. D'après de pareils favoris, jugez de l'homme!

Voulez-vous apprécier son goût par les divertissemens? Mardi est le grand jour où il a été goûter les plaisirs de l'esprit au spectacle allemand. Il y a reçu en grande pompe un compliment dramatique, qui finit par ces mots: „ Que la bonne providence qui récompense tout, les grandes & bonnes actions, bénisse & conserve notre très-gracieux Roi, cet auguste pere du peuple; bénisse & conserve toute la maison royale; bénisse & conserve nous tous. *Amen.* „ Le Roi a été si vivement enchanté de cette tournure dramatique, qu'il a ajouté mille écus aux cinq mille qu'il donnoit à l'entrepreneur, & lui a fait présent de quatre lustres & de douze glaces pour orner les loges. Des sarcasmes sans nombre sur le théâtre françois ont accompagné cette générosité.

Graces militaires. Trois cents écus de pension au capitaine Colas, renfermé pendant 28 ans dans la citadelle de Magdebourg. Grade de lieutenant-général à M. de Borck, gouverneur du Roi, âgé de 82 ans.

Graces de cour. Clef de chambellan, en-

voyée à cet extravagant baron de Bagge qui véritablement a remis cent louis à Bietz & quarante à celui qui lui a présenté ce don de la munificence royale.

On a insinué à Sa Majesté qu'elle avoit mécontenté la bourgeoisie à son retour de la Prusse ; l'armée, depuis le premier jour de son regne; le directoire-général, en le rendant nul ; sa famille en étant poli sans confiance; les prêtres, par le projet d'un troisieme mariage; les stipendiés, par la suppression de la régie du tabac ; la cour par la confusion ou le retard des états de dépense ; & qu'ainsi il seroit peut-être imprudent, quant à présent, d'accepter la statue proposée par la ville de Kœnigsberg, dans un moment d'effervescence.

Voulez-vous un indice de ce que devient la considération extérieure? Les Polonois ont refusé passage aux chevaux de remonte, venant de l'Ukraine; vous imaginez bien que ce refus n'a jamais eu lieu sous Frédéric II.

M. de Hertzberg a prétendu avoir reçu des lettres écrites en France contre lui, par le prince Henri. Il les a montrées au Roi qui n'a rien répondu. J'ai de la peine à croire qu'il n'y ait pas là une fraude quelconque. Je sais à quelles personnes le prince écrit en France; &, indépendamment de toute bonne foi, M. de Hertzberg ne les intéresse assurément pas. Quoiqu'il en soit, on murmure que MM. de Hertzberg & de Blumenthal vont obtenir leur retraite ; que le dernier sera remplacé par M. de Voss, & le premier, qui s'est cru trop nécessaire pour être pris au mot, *par un homme qui étonnera tout le monde* (c'est à ce qu'on assure la phrase du Roi). Hertzberg a des connoissances de publiciste & d'archiviste, parce qu'il a une mémoire prodigieuse; il sait un peu d'agriculture pratique;

d'ailleurs violent, fougueux, plein de vanité, s'énonçant comme il conçoit, c'est-à-dire, avec peine & confusion; désireux & non capable de faire le bien qui donne de la réputation, vindicatif plus que haineux, sujet aux préventions, & même alors aux tours d'adresse pour desservir; sans dignité, sans séduction, sans moyens. Blumenthal est un caissier fidele, un ministre ignorant, ambitieux par réminiscence & pour plaire à sa famille, plein de respect pour le trésor qu'il met fort au-dessus de l'Etat, & d'indifférence pour le Roi qu'il a plus que négligé, lorsqu'il étoit Prince de Prusse.

On a ôté un impôt sur la bierre qui rendoit cinq cents cinquante mille écus; il sera suppléé, dit-on, par une augmentation sur les vins; mais les vins sont déjà trop chargés, & ne sauroient porter un tel surcroît. Les fraix de cette partie de la régie se montent à vingt mille écus; soixante-neuf employés sont congédiés, & gardent leurs appointemens jusqu'à ce qu'ils soient remplacés.

1er *P. S.* Le comte de Tottleben (Saxon) nommé major dans le régiment d'Eben, y a été précédé par une lettre qui porte qu'on l'y envoie pour *apprendre le service.* L'équivoque est plus sensible en allemand qu'en françois. Le régiment a écrit en corps au Roi: „ si c'est „ pour nous instruire qu'on nous envoie M. „ de Tottleben, nous n'avons pas mérité „ & nous n'endurerons pas cette humiliation; „ si c'est pour s'instruire, il ne peut point „ servir comme major. „ Les uns prétendent que l'affaire est déjà arrangée; les autres qu'elle aura des suites.

Le capitaine Forcade, qui étoit autrefois un favori du prince de Prusse, ayant été rap-

pellé il y a un mois au souvenir du Roi, celui-ci a dit: *Qu'il m'écrive ce qu'il desire.* Forcade a demandé le bonheur d'être à sa suite; le Roi a répondu: *je n'ai pas besoin d'officiers inutiles; ils ne servent qu'à faire de la poussiere.*.

2d. *P. S.* Je vous ai envoyé le dernier courrier quelques combinaisons monétaires sur la Pologne; en voici de plus absurdes encore relativement au Danemarck.

Le Danemarck a adopté, suivant sa loi, le titre de ses monnoies à 11 1/3 écus pour le marc fin de Cologne, & paie cependant depuis plusieurs années le marc fin 13 jusqu'à 14 écus; donc il n'existe en Danemarck aucune piece de monnoie d'argent, & toutes les affaires se traitent en notes de banque, dont la valeur n'est jamais à réaliser.

Lorsque le mal commença à paroître, Schimmelman voulut y remédier; il fit frapper des écus especes, dont 9 1/4 pieces contenoient un marc fin, & calcula qu'un écu espece faisoit autant qu'un écu 9 37/100 sols courans *lubs*; le fait eût été certain si l'argent courant avoit existé à 11 1/3 pour marc; comme il ne s'en trouvoit point, chacun prenoit volontiers les écus especes à un écu 9 sols courans; mais personne ne voulant donner un écu espece, pour l'écu 9 sols courans, il en résulta que tous ces beaux écus especes furent fondus.

Actuellement que le mal est très-grand, on veut répéter cette même opération de la maniere suivante.

1º. On frappe des écus especes, d'un marc fin 9 1/4 piece.

2º. On crée des notes de banque qui doivent représenter les écus especes, & qui doivent être réalisées en especes.

3°. On veut fixer par une ordonnance la valeur de ces écus especes en courant; & comme on n'a pu se tirer d'affaire au taux de l'écu 9 sols, on a l'intention de hausser le prix.

Si donc le courant actuel du Danemarck, c'est-à-dire, les notes de banque n'ont point de valeur réelle, mais que leur valeur consiste dans la balance de paiement de ce royaume, suivant qu'elle est pour ou contre le Danemarck, cette opération est aussi absurde que la précédente; car si la banque donne ses especes contre la valeur idéale du courant, elle se défait de ses écus especes, lesquels passent au creuset, & l'ancienne confusion demeure telle qu'elle a existé, ou devient peut-être encore plus extravagante par la nouvelle création des notes de banque en especes qui ne pourront également pas être réalisées en peu de mois.

3me. *P. S.* Le nouvel établissement de la banque d'especes paroît encore obscur. On veut frapper 1,400,000 écus en especes pour lesquels l'argent doit être à Altona.

Il y a eu de grands débats dans le conseil d'Etat entre le Prince d'Augustenbourg & le ministre d'Etat Rosencrantz; le premier veut que l'espece soit frappée à Altona, & le dernier en demande la fabrication à Coppenhague. On dit que le ministre veut pour ce sujet donner sa démission.

Il doit être créé des notes de banque pour la valeur de ces 1,400,000 écus. Cette banque doit échanger les vieilles notes de banque danoises, contre ces nouvelles notes de banque, suivant un taux déterminé.

Si ce taux, comme il est vraisemblable, se trouve au-dessous du cours de change, ce se-

roit un joli jeu d'acheter actuellement des notes de banque pour les convertir ensuite en especes.

LETTRE LV.

Du 12 *Décembre* 1786.

LA véritable raison pour laquelle le duc de Weimar est si fêté, c'est qu'il s'est chargé de faire agréer à la Reine le mariage de Mlle de Voss. La Reine en rit & dit : „ On aura mon „ consentement, mais on ne l'aura pas pour „ rien, & même il me coûtera cher. „ En effet on paie ses dettes, qui passent cent mille écus, & je crois qu'elle ne se bornera pas là. Pendant que le Roi de Prusse dirige toutes ses pensées vers ce mariage, il me paroît clair que l'Empereur, s'il est capable d'un plan raisonnable, convoite deux femmes, la Baviere & la Silésie ; oui, la Silésie ! car je ne pense pas que tous les mouvemens sur le Danube soient autre chose que le domino de cette mascarade ; mais ce n'est pas là où il commencera. Tout me démontre (& croyez que je commence à connoître cette partie de l'Allemagne) qu'il se tiendra sur la défensive du côté de la Prusse, & la laissera s'épuiser en efforts, tandis qu'il poussera librement du côté de la Baviere : ce n'est probablement qu'après cette immense acquisition qu'il s'occupera des moyens de ravoir la Silésie.

Je dis qu'il poussera sa pointe librement ; car, de bonne foi, que ferons-nous ? Omettons les cent mille & une raison d'inaction ou d'impuissance que je pourrois alléguer, & supposons-nous agissans, nous prendrons les Pays-Bas, & lui la Baviere ; le Milanez, & lui l'Etat de Venise. Quoi de tout cela sauvera

la Siléfie ? Et bientôt après la puiffance Pruffienne.... Les fautes de tous ces voifins la fauveront. Il croulera, ce grand édifice de féerie; il croulera, ou fon gouvernement fubira une révolution!

Au refte, le Roi paroît fort tranquille fur les futurs contingens. Il fait bâtir près du nouveau Sans-Souci, ou plutôt réparer & meubler une jolie maifon qui appartenoit autrefois à milord Maréchal. Elle eft deftinée à Mlle de Voff. La princeffe de Brunswick a demandé une maifon à Potsdam; le Roi lui donne celle qu'il habitoit comme Prince royal, & la fait meubler à fes frais. Il eft clair que cette Princeffe moribonde, criblée de la maladie de David, & confumée d'ennui, fera la dame d'honneur de Mlle de Voff.

D'un autre côté, on a payé les dettes de la Reine douairiere, de la Reine regnante, du Prince Royal devenu Roi, de quelques complaifans & complaifantes; & fi l'on ajoute à ces fommes les penfions données, les maifons montées, les charges recréées, cela ne laiffe pas que d'aller haut. Voilà comme on peut être prodigue fans fe montrer généreux! Ajoutez à cet article que le Roi a donné à MM. de Blumenthal, de Gaudi & de Heinitz, miniftres d'Etat, chacun un bailliage. C'eft une maniere de faire un préfent d'un millier de louis. A propos du dernier de ces miniftres, le Roi a répondu à plufieurs employés au département des mines, qui fe font plaints de paffe-droits, que dorénavant il n'y aura plus de rang d'ancienneté.

Il a terminé l'affaire du duc de Mecklenbourg, avec quelques légeres modifications.

Il a reçu à miracles le général comte de Kalkreuth, celui qui a été l'aide-de-camp &

le principal faiseur du prince Henri, qui s'est brouillé avec lui à outrance pour la princesse, & que Frédéric II tenoit éloigné pour ne pas trop rompre en visiere à son frere. C'est un homme de très-grand mérite & un officier de premiere ligne; mais l'affectation avec laquelle le Roi l'a distingué me paroît dirigée contre son oncle. Peut-être y entre-t-il aussi de l'envie de se raccomoder avec l'armée. Mais si M. de Brühl persiste à prendre non-seulement son grade qui lui est accordé, mais son rang d'ancienneté qui recule tous les généraux, & Möllendorf à la tête, je crois que le mécontentement est irrémédiable. Tout cela est à peu près égal pendant la paix, & peut-être même cela le feroit-il d'ici à un an à la guerre; mais dans un plus long espace de tems on recueillera ce qu'on a semé. C'est un étrange calcul que de mécontenter une excellente armée par des faveurs & des distinctions militaires pour une race d'hommes toujours si médiocre à la guerre. . . . .

Aussi n'ai-je pas prétendu dire qu'il n'y eût pas quelques officiers braves & intelligens au service de Saxe. Il en est deux fort distingués par exemple, M. Thielcke, capitaine d'artillerie que Frédéric a voulu & n'a pas pu attirer en lui offrant une place de lieutenant-colonel, & deux mille écus d'appointemens; & le comte de Bellegarde qui passe pour un des plus habiles officiers du monde. Mais ce ne sont pas ceux-là qu'on attire : on n'a consulté jusqu'ici dans toutes les préférences saxones, que le noble mérite du dévouement à la secte, ou la recommandation de Bischopswerder.

P. S. *J'ai oublié de vous dire que M. d'Est** avoit, à ma priere, adressé à M. de Vergennes la*

*proposition d'appeller M. de la Grange. Il sera bien digne de M. de Calonne de lever les difficultés d'argent que ne manquera pas de faire M. de Br**.*

LETTRE LVI.

Du 16 *Decembre* 1786.

LA faveur du général comte de Kalkreuth continue. C'est un objet d'observations, car si elle est durable, si l'on tire parti de cet homme profondément habile, si on lui destine quelque place importante, le Roi n'est donc pas ennemi de l'esprit; il n'est donc pas jaloux de toute réputation; il ne prétend donc pas éloigner tout homme d'un mérite constaté. Les visionnaires n'ont donc pas le privilege exclusif de sa faveur & de sa confiance. Toutes ces inductions sont je crois au moins prématurées; & bien que Kalkreuth ait été jusqu'ici le seul officier de l'armée aussi distingué, bien que lui-même en ait conçu des esperances, bien qu'il soit en premiere ligne, Möllendorf s'étant mis à la tête des frondeurs, ce que ne lui pardonnera pas le Roi; Pritwitz n'étant qu'un soldat brave & inconsidéré, ridicule écho de Möllendorf; Anhalt un insensé; Gaudi à peu près impuissant par sa grosseur, & terni d'ailleurs par son défaut de valeur personnelle qui avoit fait dire à Frédéric II : *c'est un bon professeur ; mais lorsqu'il faut que les enfans répétent la leçon, il ne s'y trouve jamais* ; ses autres émules, trop jeunes & trop peu expérimentés pour être ses rivaux; malgré tout cela, dis-je, j'ai peine à croire que le principal ressort des distinctions du Roi n'ait pas été l'envie d'humilier le prince Henri. Du moins je suis lié avec Kalkreuth que j'ai pas-

sablement conquis aux revues de Magdebourg; j'ai lieu de croire que je sais tout ce qui s'est passé entre le Roi & lui, & je n'y vois non-seulement rien de concluant, mais rien qui promette beaucoup.

Le Roi maintient sa capitation. Elle sera fixée, dit-on, selon le tarif suivant. Un lieutenant-général ou un ministre, ou veuve d'iceux, douze écus ou environ quarante-huit livres de notre monnoie; un général-major, ou un conseiller privé, dix écus; un chambellan, ou colonel, huit; un gentilhomme, six; un paysan possessionné dans les bons cantons, trois; un demi-paysan (le paysan possessionné a trente arpens; le demi paysan, dix), un écu douze gros; dans les contrées pauvres, un paysan, deux écus; le demi-paysan, un. Le café ne paiera désormais qu'un gros la livre, & le tabac autant. Au reste, le directoire général a reçu à cet égard un mémoire si fort de choses, que, bien qu'anonyme, la lecture légale en a été faite; après quoi il a été *protocolé* pour être envoyé à l'administration du tabac, afin d'en vérifier certains faits. Cette démarche a paru si hardie, que quatre ministres seulement ont signé le protocole, MM. de Hertzberg, Arnim, Heinitz & Schulembourg de Blumberg.

Les marchands députés de la ville de Königsberg ont écrit que si le sel demeuroit entre les mains de la compagnie maritime, il étoit inutile qu'ils vinssent à Berlin; car ils ne pourroient que porter des doléances, sans savoir que proposer: on assure, en conséquence, que la société maritime perdra le monopole du sel. Cette nouvelle est au moins très-prématurée. C'est un article bien important que celui des sels, & Struensée, qui a employé

tout ſon talent à ſe l'aſſurer, y a ſi parfaitement réuſſi, qu'il débite juſqu'à cinq milliers de laſts de ſel (vingt-huit muids font neuf laſts). . . . .

Encore une fois, comment, ſi l'on ôte à la ſociété maritime ſes plus fructueux monopoles, donnera-t-elle le dix pour cent d'un capital de douze cents mille écus? Quand un édifice dont le faîte eſt ſi haut & la baſe ſi étroite ſe trouve élevé; il faut, avant que d'en démolir une partie, bien aviſer aux étais que l'on s'eſt ménagés. Au reſte, le Roi a déclaré qu'il rendroit tout le commerce parfaitement libre, ſi l'on trouvoit une maniere de ne lui faire perdre aucun revenu. Ne voilà-t-il pas un plaiſant bienfait? Je crois entendre dire à un homme couvert d'ulceres: „ je „ conſens à recouvrer la ſanté, pourvu que „ vous ne m'appliquiez aucun remede, & que „ vous ne m'aſtreigniez à aucun régime. „

C'eſt une munificence à peu près pareille que celle qui rendra la liberté aux marchandiſes de France, en leur faiſant payer de très-gros droits, dont le produit ſera appliqué à l'encouragement des manufactures que l'on croira ſuſceptibles de rivaliſer avec les étrangers. J'ignore ſi le Roi croit accorder par-là un grand bienfait au commerce; mais je ſais que d'un bout de l'Europe à l'autre la contrebande eſt devenue un ſimple commerce d'aſſurances, à plus ou moins modique prix, ſelon les circonſtances locales, & qu'ainſi un gros droit équivaut à une prohibition.

Le Roi a ordonné un dénombrement de ſes ſujets, non-ſeulement pour connoître leur nombre, mais leur âge & leur ſexe. C'eſt probablement ſur ce dénombrement que porteront les changemens projettés dans le militai-

re ; mais on ſait combien dans tous les pays du monde les dénombremens ſont fautifs. Une opération tout autrement délicate & qui ſuppoſe un plan général & une grande fermeté, c'eſt celle d'impoſer les terres nobles. On commence à en laiſſer tranſpirer le projet, & les conſeillers provinciaux ont reçu ordre de donner des éclairciſſemens qui paroiſſent tendre à ce but ; je croirai à une telle révolution quand je la verrai.

Les faits iſolés ſont moins importans pour vous que la connoiſſance intime de celui qui gouverne. Tous les caracteres de foibleſſe ſe réuniſſent à ceux que je vous ai décrits tant de fois. Déja l'on emploie l'eſpionnage, on accueille les délateurs, on ſe courrouce contre les déſaprobateurs, on éloigne, on repouſſe les hommes vrais ; les femmes ſeules conſervent le droit de tout dire. Il y avoit dernièrement un concert particulier où aſſiſtoit derriere un paravant ſa Hencke ou Rietz ; (vous ſavez que c'eſt une ſeule & même perſonne). On entend du bruit à la porte ; un valet-de-chambre l'entr'ouvre ; il y trouve la princeſſe Frédérique de Pruſſe, & mademoiſelle de Voſſ. La premiere fait ſigne de ne rien dire ; le valet-de-chambre déſobéit ; à l'inſtant le Roi ſe leve & fait entrer les deux dames. Quelques minutes après on entend aſſez de bruit derriere le paravent. Le Roi paroit embarraſſé. Mlle de Voſſ demande ce que c'eſt : ſon royal amant répond : *ce ſont mes gens.* Cependant les deux dames avoient quitté le jeu de la Reine pour cette belle équipée. Le Roi en plaiſantoit le lendemain devant une dame du palais, qui dit : *la choſe eſt vraie, Sire ; mais il ſeroit à déſirer qu'elle ne le fût pas.* Un autre lui diſoit l'autre jour à table : *mais, Sire, pourquoi donc ouvre-*

t-on toutes les lettres à la poste? Cela est très-ridicule & très-odieux.

On lui disoit encore que la comédie allemande qu'il protége beaucoup n'étoit pas bonne. „ D'accord, a-t-il répondu; mais cela vaut „ mieux qu'un spectacle françois qui rempliroit Berlin de coquines, & corromproit „ les mœurs. „ Vous conclurez de-là sans doute que les comédiennes Allemandes sont des Lucreces, & surtout vous admirerez la morale du protecteur des mœurs, qui va souper dans la maison de son ancienne maîtresse, avec trois femmes, & fait de sa fille une complaisante.

Il ne s'occupe pas plus de politique extérieure que s'il ne pouvoit lui survenir aucun orage. Il parle avec éloge de l'Empereur; des François, toujours en ricanant; des Anglois, avec respect. Le fait est que cet homme paroît rien, moins que rien, & j'ai peur qu'on ne s'exagere les diversions qu'on peut faire en sa faveur. Je noterai à ce propos que le duc de Deux-Ponts nous échappe, mais il se resserre à la ligue Germanique, qui est tellement exaltée, qu'elle croit en vérité pouvoir se passer de nous. Dieu sait sous l'étendard de quel chef ils ont acquis cette présomption!

Une anecdote dont vous ne sentirez pas toute la force, faute de connoître le pays, est pour moi vraiment prophétique. Le prince Ferdinand a touché les cinquante mille écus qui lui revenoient par le testament du Roi, sur une simple ordonnance de Welner, conçue ainsi: „ Sa Majesté m'a donné ordre de bou„ che de faire compter à Votre Altesse Ro„ yale cinquante mille écus qui seront payés „ à elle ou à son ordre, sur telle caisse, à vue „ de ce mandat. WELNER. „ Un acquit com-

ptant de cinquante mille écus, signé d'un autre que du Roi, est une monstruosité dans l'ordre politique Prussien !

Soyez béni si vous faites la banque ; car c'est la seule ressource de finance qui ne soit pas horriblement onéreuse ; c'est la seule machine à argent qui fera recevoir au lieu d'emprunter difficilement & chérement ; c'est le seul pilotis sur lequel le ministre des finances puisse, dans les circonstances actuelles, baser son existence. Struensée, qui est plus sur ses étriers que jamais, parce qu'il faut bien qu'il soit le professeur du nouveau ministre, me charge de vous dire que probablement le Roi acquerra pour plusieurs millions d'actions, si on veut envoyer à lui Struensée une note sur l'organisation de la banque, d'après laquelle il puisse faire son rapport & sa proposition.

A propos de Struensée, avec qui je suis tous les jours plus lié, il me charge de vous dire que le changement à Paris de la commandite pour l'extraction des piastres, fera vigoureusement baisser votre change, & voici son raisonnement pour le prouver.

„ Les représentations de la banque de Saint „ Charles, pour conserver les fournitures de „ la cour, sur le pied d'une commission de „ dix pour cent, ont échoué entierement. „ Elle n'a pu les conserver que sur le pied „ d'une entreprise, & aux conditions propo- „ sées par les *gremios*, c'est-à-dire à un inté- „ rêt de six pour cent pour l'avance des fonds.

„ Cette même banque vient de changer de „ commandite à Paris, pour l'extraction des „ piastres ; elle a substitué la maison le Nor- „ mand à celle de le Couteulx. Comme la pre- „ miere ne jouit pas encore d'un crédit aussi „ étendu que cette derniere, bien des gens prévoient

„ prévoient que la banque Eſpagnole ſera dans „ la néceſſité d'y verſer plus de fonds.

„ En attendant, celle-ci s'eſt trouvée dans „ une détreſſe extrême. Voulant liquider ſes „ comptes avec la maiſon le Couteulx & d'au- „ tres maiſons de France, elle avoit beſoin „ d'une ſomme de trois millions de livres de „ France. Pour y ſatisfaire, elle s'eſt adreſſée „ au gouvernement, & a réclamé ſoixante „ millions de réaux qui lui étoient dûs. Ce- „ lui-ci ayant décliné ſous différens prétextes „ de payer, la banque a déclaré qu'elle ſe „ trouvoit inſolvable, & qu'elle alloit rendre „ ſa ſituation publique. Ce moyen a eu ſon „ effet; le gouvernement eſt venu à ſon ſe- „ cours, & il a donné des aſſignations pour „ vingt millions de réaux, payables chaque „ année. „

LETTRE LVII.

Du 29 Décembre 1786.

LE ſpectacle que le prince Henri avoit promis de donner les lundi a été enfin répréſenté hier au ſoir pour la premiere fois. Le Roi y eſt venu, contre l'attente du Prince, & s'y eſt beaucoup amuſé. Je l'ai fort obſervé, comme vous pouvez croire. C'eſt inconteſtablement la coupe de Circé qu'il faut lui préſenter pour le ſéduire, mais plutôt remplie de bierre que de Tokai. Une remarque aſſez curieuſe, c'eſt que le prince Henri s'amuſoit pour ſon compte perſonnel, & n'avoit pas la plus légere diſtraction, ſoit d'attention, ſoit de politique. Tous les miniſtres diplomatiques y étoient, mais j'y ai ſoupé ſeul d'étrangers; & le Roi qui, en tout, le ſpectacle fini, a été fort guindé, ſi ce n'eſt lorſque les *gueulées* du prin-

ce Frédéric de Brunſwick lui ont arraché un éclat de rire, m'a fait une mine plus que froide. On l'échauffe ſans ceſſe de propos que l'on me prête, & mes liaiſons les plus ſimples lui ſont préſentées comme offenſives pour lui. Certes j'en ſuis tout conſolé. Je ne le note que pour décrire au juſte & ſans charlataniſme mon état de ſituation.

Il eſt vrai que M. de Hertzberg à penſé quitter ſa place : en voici l'occaſion. Il avoit annoncé l'arrangement promis au duc de Mecklenbourg, & cependant rien ne s'expédioit. Impatient, & l'impatience eſt chez lui toujours brutale, il dit un jour au directoire général : „ Meſſieurs, il faut aller plus vîte ; „ ce n'eſt pas ainſi que les affaires s'expé- „ dient. Cet Etat ne peut marcher qu'avec de „ l'activité. „ On a rendu compte au Roi de cette apoſtrophe véhémente ; il a vivement grondé ſon miniſtre, qui lui a mis le marché à la main. M. de Blumenthal a raccommodé les choſes, dit-on.

A propos du duc de Mecklenbourg, le Roi, en recevant ſes remerciemens ſur la reſtitution de ſes bailliages, lui a dit : *Je n'ai fait que mon devoir ; liſez la deviſe de mon ordre*, SUUM CUIQUE. (Les Polonois avoient mis au-deſſous, ſur le poteau des limites, *rapuit*. Je doute que Frédéric-Guillaume donne jamais lieu à une pareille épigramme).

Un fait très remarquable au reſte pour l'hiſtoire du cœur humain, c'eſt qu'à propos de divers retranchemens faits à ce duc, ſur tout ce qui lui avoit été promis, quelqu'un repréſentant au Roi qu'il ne ſeroit pas content, *eh bien !* a dit celui-ci, *il faut lui donner encore le cordon jaune*, & en effet on le lui a donné hier. De ce moment le glorieux duc a trouvé par-

faitement bien l'arrangement des bailliages, & c'est en conséquence qu'il a remercié.

Voulez-vous prendre une idée assez juste de la maniere de vivre dans ce noble tripot appellé *la Cour de Berlin*. Faites quelque attention aux traits suivans, & songez que j'en pourrois accumuler quatre cents de cette espece. — La princesse Frédérique de Prusse a dix-neuf ans; son appartement est ouvert à onze heures du matin. Les ducs de Weimar, de Holstein, de Mecklenbourg, tous libertins mal élevés, y entrent & en sortent deux ou trois fois dans la matinée. — Le duc de Mecklenbourg racontoit je ne sais quoi au Roi. Le prince de Brunswick marche assez gauchement sur le pied à un témoin, pour lui faire appercevoir ce qu'il croyoit ridicule. Le duc s'interrompt. „ Je crois, Monsieur, que vous „ vous moquez de moi, — & il continue son „ discours au Roi; puis il s'interrompt en- „ core. — Je connois, Monsieur, depuis long- „ temps votre langue de vipere. Dites devant „ moi ce que vous avez à dire de moi, je ré- „ pondrai: „ autres propos interrompus; puis .... „ Lorsque je serai parti, Sire, le „ Prince m'habillera joliment. Je prie Votre „ Majesté de se rappeller de ce qu'elle vient „ d'entendre. „ Ce même prince Frédéric est, comme je vous l'ai tant répété, un chef d'illuminés. Il en disoit des horreurs au baron de Knyphausen. „ Mais, Monseigneur, lui ré- „ pond celui-ci, vous passez pour le Pape de „ cette église. — Cela est faux. — J'ai trop „ bonne opinion de votre altesse, pour la croire „ d'une secte qu'elle désavoue: ainsi je lui „ promets de dire par-tout qu'elle méprise „ trop les illuminés, pour en être, & cela „ rétablira sa réputation.... „ Le Prince bat

la campagne & détourne les chiens. — Un courtifan, un grand maréchal d'une cour demande une place promife à cinq afpirans, je lui dis : *mais fi l'on a des engagemens?* — *Cela ne fait rien aujourd'hui*, reprend-il gravement; *on commence depuis un mois à ne plus tenir les paroles données.* — M. Welner, véritable auteur de la difgrace de M. de Schulembourg, va le voir, le plaint & lui dit: „ Vous avez trop „ de mérite pour n'avoir pas beaucoup d'en- „ nemis : — Moi, Monfieur, dit l'ex-minif- „ tre, je ne m'en connois que trois : le prince „ Frédéric, parce que je n'ai pas voulu pla- „ cer fon chaffeur ; M. de Bischopfwerder, „ parce que j'ai renvoyé un de fes protégés ; „ & vous, je ne fais pourquoi „ . . . . Welner fe met à pleurer, & lui jure que la calomnie s'acharne contre lui de toutes parts. „ Les „ pleurs, lui dit M. de Schulembourg, ne „ conviennent pas entre hommes, & je ne „ puis vous en remercier. . . . . „ En un mot, tout eft defcendu au petit, comme tout étoit monté au grand.

On affure que l'on rend la liberté du commerce du fel & de la cire aux marchands de Pruffe. Je ne puis pas vérifier ce fait aujourd'hui : Struenfée fera trop occupé pour fon courrier ; mais fi cela eft, la fociété maritime qui perd en même temps le café, le tabac, & probablement le bois, ne peut pas foutenir plus long-temps un fardeau de dix-huit pour cent au moins, qu'aucun commerce fuivi ne donne, & que M. de Schulembourg n'a probablement foulevé lui-même avec des privileges exclufifs fi fructueux, qu'en brouillant les caiffes ; de forte que les bénéfices d'un objet couvroient le déficit de l'autre.

Quant aux manufactures de foie que l'on

parle de jetter à bas, je n'y vois pas le plus léger inconvénient. La gratification annuelle de quarante mille rixdalers (ou cent cinquante mille livres) répandue sur les entrepreneurs de Berlin, jointe à la prohibition des marchandises étrangeres, ne leur suffira jamais pour soutenir la concurrence ; & comme je vous l'ai expliqué ailleurs, les manufacturiers eux-mêmes font la contrebande, laquelle fournit plus d'un tiers des étoffes consommées même dans le pays ; car il est aisé de comprendre qu'on préfere les étoffes plus belles, moins claires & meilleures, à celles que le monopole veut contraindre d'acheter. Ce n'est pas que les matieres premieres coûtent plus cher au Berlinois qu'au Lyonnois. Il les tire de la même source, & ne paie point le six pour cent d'entrée auquel le Lyonnois est assujetti. D'un autre côté l'ouvrier Allemand travaille avec plus d'attention que l'ouvrier François, & sa main-d'œuvre n'est guere plus chere que celle du Lyonnois: celui-ci reçoit seize sols de façon pour une aune de taffetas, & celui-là dix-sept sols six deniers pour une pareille longueur de même étoffe, ce qui fait à peine un & demi pour cent sur le prix de l'étoffe évaluée à cinq livres l'aune de France. Le manufacturier de Berlin a de plus, par une foule de combinaisons locales de commerce que j'ai sévérement calculées, un avantage de trente pour cent sur le manufacturier de Lyon à la foire de Francfort sur l'Oder; & cependant il ne peut soutenir la concurrence, soit par la faute du gouvernement, soit par celle de l'ouvrier indigene, ou de l'entrepreneur ignorant. A quoi donc servent ces atteliers ruineux ? car enfin il n'y a pas moins de mille six cents cinquante métiers, tant à Berlin

reste, n'est rien moins que décidé. On achete à Potsdam deux maisons de particuliers ; on les meuble avec toute sorte de magnificence. A quoi bon, si l'on doit épouser ? Ne peut-on pas loger sa femme dans son château ? Notez, à propos de ces arrangemens, que le Roi envoie en France un sieur Paris, son valet-de-chambre, pour y payer ses dettes & y faire les emplettes nécessaires à ces maisons nouvellement acquises & consacrées à l'amour.

Au reste, la famille de Mlle de Voss, qui la pressoit il y a quatre mois de partir, & d'aller épouser, en Silésie, un gentilhomme qui la demandoit, est aujourd'hui la premiere à dire que l'hymen royal projetté seroit ridicule, & même absurde. En effet, les suites peuvent en être fort dangereuses ; car si le dégoût succédoit à la jouissance (ce qui s'est vu quelquefois), Mlle de Voss partiroit avec une pension ; au lieu que dans sa qualité de favorite, elle peut faire rapidement sa fortune, celle de sa famille, & du bien à ses créatures.

Quoi qu'il en soit, c'est à projetter des bergeries pour le séjour de Potsdam que se passe le temps, & l'on pourroit adresser, sinon comme la Hire à Charles VII, ces mots : „ *Je dis, Sire, qu'il est impossible de perdre un royaume plus gaiement* ; du moins ceux-ci ; *il est impossible de le risquer plus tendrement.* „ Mais quelque tranquillité qu'on affecte, il est des démarches & des projets qui, sans alarmer, car le Roi certainement est valeureux, occupent. Le voyage de l'Empereur à Cherson, la déclaration tres-brusque & très-formelle de la Russie à la ville de Dantzig, le camp de quatre-vingt mille hommes projetté en Bohême pour amuser le Roi de Naples, sont au moins des objets de distraction, si ce n'est d'observation : on

doute d'ailleurs que l'Impératrice aille en Crimée, Potemkin ne voulant pas la rendre témoin de l'incroyable misère du peuple & de l'armée, dans ce jardin nouvellement acquis.

Le découragement du ministere de Berlin va toujours en croissant. Depuis deux mois le Roi n'a pas travaillé avec un seul ministre. Cela augmente leur torpeur & leur pusillanimité. La décadence de M. de Hertzberg s'achemine, & celle de M. de Werder commence. Le Roi s'étourdit sur tout cela; jamais on ne porta plus loin la manie de regner par soi-même sans rien faire. On parle de substituer une taxe sur les maisons, à la capitation; je commence à croire que ni l'un ni l'autre de ces impôts n'aura lieu. On veut se rétracter avec honneur, s'il est possible, & les avis des présidens de province en fourniront le prétexte. Il est d'autant plus extraordinaire que l'on se soit acharné à cette capitation, que sous le Roi Frédéric-Guillaume I. on en fit l'essai, & qu'il fallut y renoncer dès la seconde année.

L'armée prussienne fait une nouvelle acquisition, dans le genre de celles dont on l'enrichit depuis quatre mois: c'est le prince Eugene de Wirtemberg. Il a commencé par un libertinage excessif; il s'est distingué ensuite dans le métier de *caporal schlag*, & en portant la sévérité de la discipline jusqu'à la férocité. Tout cela ne lui faisoit pas une grande réputation: il fut à Paris, & se précipita dans le baquet de Mesmer, professa ensuite le somnambulisme, & continua par une pratique suivie des accouchemens. Ces différentes mascarades accompagnoient & couvroient le véritable objet de son ambition & de sa ferveur, qui est d'accréditer la secte des illuminés, dont il est un des chefs les plus enthousias-

tes. On vient de lui donner un régiment qui le rapproche de Berlin. Sa fortune ne lui permet pas d'y vivre tout-à-fait; mais sa position lui permettra d'y faire des courses, & il sera utile aux peres de la nouvelle église. Ardent, singulier, actif, il parle comme une pythonisse; il entraîne par une élocution forte & extatique; des yeux quelquefois hagards, toujours enflammés, une physionomie profondément émue; c'est en un mot un de ces hommes que les hypocrites & les jongleurs mettent en avant avec succès.

23, *à midi.*

Je viens d'avoir une conversation très à fond & presque sentimentale avec le prince Henri. . . . .
Il en est au découragement le plus complet, soit pour lui, soit pour son pays. Il m'a confirmé tout ce que je vous ai mandé, tout ce que je vous mande. Torpeur dans les opérations; tristesse à la cour; stupéfaction des ministres; mécontentement universel. On projette peu; l'on exécute moins encore. Quand on dit que les affaires languissent, on donne gravement pour raison que le Roi est amoureux, & que la vigueur de l'administration tient à la foiblesse de Mlle de Voss; qu'il est bien ridicule de suspendre ainsi les affaires de tout un royaume, &c. &c.

Le directoire général, qui devroit être un conseil d'Etat, n'est qu'un bureau d'expéditionnaires pour le courant. Si les ministres font une proposition, on ne leur répond pas; s'ils représentent, on leur donne des dégoûts. Ce qu'ils devroient faire est si loin de ce qu'ils font, que l'avilissement de leur dignité occasione des réflexions désagréables. Jamais on produisit plus vîte une opinion publique

que Frédéric-Guillaume, dans un pays où il paroissoit n'en pas exister le germe. Le prince Henri ne voit nul remede aux vices de l'intérieur ; mais il n'est pas inquiet pour le dehors, parce que le Roi est aujourd'hui tout-à-fait décidé pour la France, & plus encore sans confiance pour les fauteurs du parti Anglois.... Prenez bien garde que ceci est la version du Prince, à laquelle au reste je ne suis pas éloigné de croire, si nous ne gâtons pas nos propres chances.

Au reste, ce que les papiers publics annoncent de voyages du prince Henri est sans fondement. Quelques velléités pour Spa & la France ; nul projet arrêté. Une espérance vague qui ne peut mourir, malgré les coups qu'on lui porte, le retiendra à Rheinsberg ; les années se succéderont ; le moment du repos viendra ; l'habitude l'enchaînera dans son glacial château, qu'il vient d'augmenter & de rendre plus commode. Joignez à ces différentes causes un caractere nul, une volonté instable comme les nuages, des incommodités fréquentes, & une chaleur d'imagination qui l'épuise. Ce qu'on desire sans succès tourmente plus que ce qu'on exécute avec peine.

On va nommer un second ministre en Silésie. Un seul est une espece de Vice-Roi ; il est dangereux, dit-on, de voir par les yeux d'un seul. *Divide & impera.* C'est encore à cela qu'ils en sont en politique.

Le prince Frédéric de Brunswick intrigue prodigieusement contre le prince Henri & le Duc son frere ; on ne sait ce qu'il veut, mais il veut, & cela lui donne une certaine importance envers cette tourbe si nombreuse qui ne conçoit pas qu'un Prince méprisable l'est plus qu'un autre homme. Il ne peut être, ni

durablement utile ; ni le moins du monde, soit agréable, soit estimable ; mais dans telle circonstance donnée il pourroit être un espion nécessaire.

LETTRE LIX.

Berlin, 26 Décembre 1786.

ON parle d'une grande promotion dans laquelle seront compris le prince Henri & le duc de Brunswick, comme feld-maréchaux ; mais le premier dit qu'il ne veut pas être feld-maréchal. Il s'est toujours opposé à ce que le duc le fût sous Frédéric II, qui ne vouloit pas conférer ce grade aux Princes de son sang. Cette alternative de hauteur & de vanité, aidée même de sa ridicule comédie, ne le menera pas loin. Il compte partir au mois de septembre pour les eaux de Spa ; visiter ensuite nos provinces méridionales, & de-là se rendre à Paris où il passera l'hiver. Tels sont ses projets actuels, & c'est une assez grande probabilité qu'il ne fera rien de tout cela.

Le Roi a déclaré qu'il ne placeroit personne qui eût déjà des fonctions chez les Princes. C'est là probablement ce qui a fait sortir le comte Nostitz de chez le prince Henri. Ce comte est une espece fort étrange.

D'abord envoyé en Suede où il le fit le chef de quelques ministres du second ordre ; mécontent des loix séveres de l'étiquette, il vécut maussadement dans une place qu'il exerça sans talens. A son retour il se fit nommer l'un des gentilshommes pour accompagner le Prince Royal en Russie, & oublia de demander son agrément. On le regarda comme un surveillant incommode ; on le produisit avec économie ; de-là humeur, plaintes, murmu-

ses. Le feu Roi l'envoya en Espagne où il acheva de dissiper son bien. Les négocians d'Embden & de Kœnigsberg demandent que les Espagnols diminuent les droits sur je ne sais quelles marchandises. Le comte Nostitz sollicite, négocie, & bientôt écrit *que le nouveau tarif est tout à l'avantage des sujets prussiens.* Le Roi fait remercier la cour d'Espagne. Heureusement le comte Finck qui n'avoit pas reçu le tarif, suspend les remercîmens. Le tarif arrive. Les négocians Prussiens étoient plus chargés qu'auparavant. Fureur du Roi, rappel subit de Nostitz : il arrive à Berlin sans son bien qu'il avoit dissipé, sans sa considération qu'il avoit perdue, sans espoir pour l'avenir. Le prince Henri le recueille dans son palais, asyle ouvert à tous les mécontens ; il y reste dix-huit mois, & s'y montre ce qu'il avoit été par-tout ailleurs : esprit de travers, immoral, plein de disgraces, ne sachant point écrire, ne voulant point lire; vain comme un sot, colere comme un dindon ; étranger à toute espece de place, parce qu'il n'a ni principes, ni séduction, ni lumieres. Tel que le voilà, cet insipide mortel, véritable héros de la Dunciade, sera nommé dans quelques jours ministre pour l'électorat de Hanovre. On dit, pour excuser ce choix bisarre, qu'il n'y a rien à faire dans ce poste; mais pourquoi envoyer un homme là où il n'y a rien à faire ?

Madame Rietz, celle des maitresses qui a résisté le mieux à l'inconstance des hommes & aux intrigues de la garde-robe, a demandé modestement au Roi le margraviat de Schwedt pour retraite, & quatre gentilshommes pour faire voyager son fils, comme un fils de Souverain. Cette hardiesse n'a pas déplu au Roi

qui avoit été blessé de la demande d'une terre. Il a trouvé sans doute qu'on le respectoit beaucoup, puisqu'on lui faisoit des propositions si honorables.

Ses anciens amis ne peuvent plus obtenir une minute d'audience; les portes sont d'airain pour eux. Mais un comédien appellé Marron, maintenant aubergiste à Vervier, est venu solliciter sa protection. Il a choisi le moment où le Roi montoit en voiture. Sa Majesté lui a dit: *plus tard*, *plus tard*. Il attend, le Roi revient, le fait monter dans ses appartemens, cause avec lui un quart d'heure, prend sa requête & lui promet ce qu'il demande..... Non jamais, jamais le goût des petites gens ne s'émoussera, & les valets feront tout. Aussi donne-t-on publiquement à Welner le sobriquet de *Vice-Roi*, ou de *petit Roi*.

Le véritable a écrit au général de la gendarmerie (de Pritwitz) que plusieurs de ses officiers jouoient les jeux de hazard; que ces jeux étoient défendus; qu'il renouvelloit les défenses,, sous peine, la premiere fois d'aller à la forteresse; la seconde d'être cassés. L'avis & la menace étoient pour le général lui-même, qui a perdu beaucoup d'argent avec le duc de Mecklenbourg.

On assure que le duc de Brunswick sera ici du 8 au 15 janvier. Mais Archimede lui-même demandoit un point d'appui, & je n'en vois à Berlin d'aucune espece. On y a des velléités & pas une volonté, & les velléités même y sont incohérentes, contradictoires, précipitées. On n'y fait pas, on n'y saura pas délier un chaînon après l'autre, ni surtout mettre la coignée au pied de l'arbre parasite & vorace; car c'est l'agriculture qu'il faut encourager, sur-tout dès que l'on renon-

ce à pressurer le commerce, dont l'oppression a jusqu'ici fait venir de l'or, graces à la situation des Etats prussiens; & comment encourager l'agriculture dans un pays où la moitié des paysans est attachée à la glebe, comme en Pomeranie, en Prusse & ailleurs?

Une grande opération seroit de diviser les domaines royaux en petites fermes, comme ont fait en Angleterre depuis si longtemps les seigneurs terriers. Ce sont là de ces choses qui importent beaucoup plus que tous les réglemens de commerce; mais il y a tant d'intéressés au contraire & une si forte habitnde de servage, qu'il faudroit des têtes, une énergie & une suite dont je ne vois pas même le germe ici, pour essayer de ce régime. Il y faudroit aussi plus de lumieres qu'il n'y en aura de longtemps, pour croire qu'il n'y a point de ville, point de province qui ne consentît de grand cœur à payer au Roi beaucoup plus que ce qu'il en retire de revenu net, s'il vouloit la laisser se cotiser pour cet effet, en surveillant pourtant toujours la maniere dont se feroit cette cotisation, pour que les magistrats & la noblesse n'opprimassent pas le peuple, & qu'alors tous les sujets gagneroient les trois quarts des frais de perception, & l'affranchissement de toutes les gênes indignes que la législation fiscale d'à-présent leur impose. Encore faut-il bien penser que ce n'est pas ici comme chez nous, où le fond, la masse de la richesse nationale est si grande, graces à l'excellence du sol & du climat, à la correspondance des parties &c. &c., qu'on peut faucher d'aussi près que l'on veut, pourvu que l'on ne fasse pas des fourneaux pour brûler la terre; qu'il ne faut que diminuer les frais de perception; qu'aucun autre allége-

ment n'eſt néceſſaire ; que même on peut prodigieuſement impoſer encore, pourvu que l'on impoſe bien.... Ici, & ſauf deux ou trois provinces au plus, la baſe eſt ſi étroite, le ſol ſi inſécond, ſi noyé, ſi avarié, que c'eſt à l'autorité tutélaire à faire la plus grande partie de tout ce qui peut réconcilier la nature avec cet enfant diſgracié; il n'y a pas juſqu'à la diviſion des domaines, cette opération ſi féconde en reſſources de tout genre, qui exigeroit les plus fortes avances ; car les atteliers de l'agriculture ſont peut-être ceux de tous à qui les bras ſuffiſent le moins : indépendamment de ce grand point de vue, *la force militaire*, qu'il faut conſidérer ici où l'on n'a pas des Pyrenées, des Alpes, des fleuves, des mers pour remparts, & où avec ſix millions de ſujets on veut & l'on doit à un certain point avoir deux cents mille hommes armés. Or il n'y a plus à la guerre que le courage de l'obéiſſance, & l'obéiſſance eſt une idée innée chez le payſan ſerf; de ſorte que la plus grande force de cette armée eſt peut-être que le lien féodal concourt avec le lien militaire. Indépendamment de cette conſidération vaſte que je développerai ailleurs, ce n'eſt donc pas le tout que de faire comme tel ou tel ſeigneur Ruſſe & Polonois, & de dire *je vous affranchis*; car les ſerfs diroient ici comme là : *grand merci de votre affranchiſſement, nous n'en voulons pas*, ou même de leur diſtribuer des terres gratuitement, car ils diroient: *que voulez-vous que nous en faſſions ?* On ne peut établir des propriétaires & des propriétés que par des avances, & des avances coûtent ; & puiſqu'il y a ſi peu de gouvernement qui ſache ſemer pour recueillir, celui-ci ne commencera pas. Il ne paroît pas probable que

l'aurore

l'aurore de la saine économie politique luise ici.

Il est à peu près public maintenant que M. le comte d'Est** part au mois d'avril pour la France. Je laisse à votre délicatesse & à votre justice à prononcer si je puis rester ici le surveillant d'un chargé d'affaires. On pourroit m'en donner en son absence les fonctions, que je n'accepterois assurément pas sous un ministre par interim, & cela n'exigeroit même que la simple précaution d'accréditer secrétement; mais comme on ne le fera pas, vous sentez que c'est une nouvellle & très-forte raison pour partir vers ce temps-là. Ils se connoissent mal en hommes, ceux qui voudroient ne faire de moi qu'un nouvelliste, & surtout ceux qui espéreroient m'y faire consentir tacitement ou non.

P. S. Le comte de Masanne, fervent illuminé, est grand-maître de la maison de la Reine. Welner a soupé avant-hier avec elle, à la place d'honneur, c'est-a-dire vis-à-vis d'elle. S'il se livre aux desirs de cette indécente vanité, il sera bientôt perdu.

LETTRE LX.

Du 28 Décembre 1786.

LA journée d'hier est mémorable pour un observateur. Le comte de Brühl, étranger catholique, prenant son rang dans l'armée prussienne, a été installé dans sa place de gouverneur, & la capitation a été intimée. Cette capitation si hautement respuée, maintenue avec tant d'opiniâtreté, démontrée vicieuse dans le principe, impossible dans l'exécution, stérile dans le produit, annonce tout à la fois la honteuse nullité du directoire général qui

s'y est opposé hautement, & le souverain crédit d'un subalterne qui a résisté à ses chefs. Comment supposer que le Roi a été trompé sur l'opinion publique, dans une opération si universellement blâmée? Comment l'excuser, puisque ses ministres mêmes l'ont averti qu'il alloit éloigner, peut-être pour jamais, dès les premiers mois de son avénement, le titre de *Bien-Aimé*, qu'il a tant desiré? Voilà tout au moins la douteuse aurore d'un regne nébuleux!

La Reine n'est pas contente de ce choix de M. de Brülh. Elle ne l'est pas davantage de l'économie de sa maison; aussi recommence-t-elle à refaire des dettes. Elle n'a, pour toutes ses dépenses quelconques, que cinquante-un mille écus. Il est difficile qu'avec une somme aussi modique elle concilie ses besoins réels, ses goûts généreux & ses nombreux caprices. Ses yeux fermés sur les amours du Roi, sont ouverts sur le désordre de son intérieur. Avant-hier il n'y avoit point de bois pour les cheminées de ses appartemens. L'intendant de sa maison pria celui de la maison du Roi de venir à son secours. Le dernier s'excusa sur la petite quantité qui lui en restoit. D'où vient cet indécent désordre? De ce que l'état de consommation arrêté par le feu Roi, suppose la Reine & ses enfans à Potsdam. Depuis sa mort personne n'a pensé au supplément nécessaire. Ces anecdotes si futiles en elles-même, prouvent assez bien à quel point sont portés la nonchalance & le défaut de combinaison.

On attendoit le comte de Brülh, pour monter la maison des Princes. Comme il est criblé de dettes, & ruiné en sa qualité de noble Saxon, il a fallu que le Roi fît payer une somme de vingt mille écus à Dresde, pour

satisfaire à ses dettes criardes. On est fort partagé sur son compte. La seule chose dont on convienne unanimement, c'est qu'il est du troupeau des élus (visionnaires), & qu'il joue très-bien du violon. Ceux qui l'ont connu il y a quinze ans s'extasient sur son amabilité. Ceux qui le connoissent de plus fraîche date se taisent. Ceux qui ne le connoissent point du tout, disent que c'est le plus aimable des hommes. Son éleve sourit quand on le vante.... Au reste, c'est, assure-t-on, le Grand-Duc de Russie qui l'a donné, & qui compte le prendre aussi-tôt qu'il pourra.

Le Prince Royal vaudra bientôt la peine d'être observé. Ce n'est pas seulement parce que son grand oncle a tiré son horoscope dans ces termes : *il me recommencera* ; car il ne vouloit peut-être que signaler son mépris pour le Roi actuel. C'est par tout ce qu'on annonce en lui : du caractere ; beau, mais disgracieux ; gauche, mais doué de physionomie ; impoli, mais vrai ; il demande le pourquoi de tout ; il ne se rend jamais qu'à un pourquoi raisonnable ; il est dur & tenace jusqu'à la férocité, & cependant il n'est pas incapable d'affection & de sensibilité. Il fait déjà estimer & mépriser. Son dédain pour son pere tient de la haine, & il le dissimule assez peu. Sa vénération pour le feu Roi tient de l'idolâtrie, & il l'affiche : peut-être ce jeune homme a-t-il de grandes destinées ; & quand il seroit le pivot de quelque révolution mémorable, les hommes qui voient de loin n'en seroient pas surpris.

Launay part enfin, & je crois, graces uniquement à la peur qu'ont les ministres, ou plutôt Welner, que le Roi, dans un moment d'ennui ou d'embarras, ne le reprenne. On

ne lui a donné son congé qu'à condition qu'il abandonneroit vingt-cinq mille écus d'arréges qui lui sont dûs sur son traitement. C'est une escroquerie honteuse. On exige son serment qu'il n'emporte aucuns papiers relatifs à l'Etat. C'est là de la pitoyable foiblesse; car que vaut un tel serment? Il peut vous donner des notes utiles ou plutôt curieuses; cet homme est d'ailleurs rien, moins que rien; il ne se doute pas des élemens de son métier; il a l'élocution embrouillée, les idées confuses; en un mot il ne pouvoit jouer un rôle que dans un pays où il n'avoit ni juges, ni rivaux. Ce n'est pas, au reste, un homme méchant, comme on le dit; c'est un homme très foible & très-vain, voilà tout. Il a fait le métier de bourreau, sans doute; quel financier ne le fait pas? Mais où est la justice de demander compte des tortures que le bourreau a exercées en vertu des arrêts dont il étoit l'exécuteur?

Il vous prédira des *deficit* dans les revenus, & il n'aura pas tort; mais ce qu'il ne vous dira pas peut-être, & ce que je crois très-vrai, c'est que les principes d'économie, conservateurs de ce pays, sont déjà sensiblement altérés. Le service est plus cher, les maisons des Princes plus nombreuses, l'écurie mieux montée, les pensions plus multipliées, les arrangemens plus coûteux, les appointemens des ministres étrangers à peu près doublés, les mœurs plus élégantes, &c. La plupart de ces dépenses étoient nécessaires. Le mal est qu'on ne songe pas à augmenter en proportion le revenu, par les moyens lents, mais vraiment productifs, & qu'on paroît ne pas tabler sur les *deficit*, ce qui fera en derniere analyse un mécompte immense; de sorte que

sans guerre, un long regne qui suivroit le régime actuel, pourroit venir à bout du trésor. Ce n'est point une prodigalité fastueuse qui exciteroit des murmures, & contraste avec l'avarice personnelle du Roi, que l'on doit craindre; c'est un écoulement insensible, mais continuel. Jusqu'ici le mal est peu considérable, & ne frappe personne sans doute; mais je commence à avoir l'ensemble du pays dans la tête, & je vois cela plus distinctement que je ne le puis dire.

Le feu Roi étoit dans l'usage de donner tous les ans, le 24 décembre, des présens à ses freres & sœur; cela formoit en masse une somme d'à-peu près vingt mille écus; le Roi neveu les a supprimés. Une habitude de quarante ans avoit accoutumé les oncles à considérer ces dons gratuits comme une rente; ils ne s'attendoient pas à donner les premiers l'exemple de l'économie, ou plutôt à en servir. Au reste, fidele à sa maniere de faire des présens, le Roi a gratifié du cordon jaune le duc de Courlande. Il est difficile de prostituer plus indignement son ordre.

A cette lésinerie du métal, à cette prostitution de la monnoie morale, on peut opposer des exemples d'une facilité assez prodigue. La maison du juif Ephraïm avoit fait payer à Constantinople deux cents mille écus pour le compte du Roi, pendant la guerre de sept ans. Cet argent étoit destiné à corrompre quelques Turcs, & le but fut manqué. Frédéric II a toujours remis le payement de cette somme. Son successeur l'a fait rembourser hier aux héritiers Ephraïm.

Un Sellier, créancier de trente ans du feu Roi, qui n'a jamais voulu payer ses dettes de Prince Royal, demande au Roi actuel une

somme de trois mille écus. Il met au bas de la requête : *payez à l'instant à six pour cent.*

Le duc de Holsteinbeck va enfin à Kœnigsberg commander un bataillon de grenadiers. J'ai peint ailleurs ce prince insignifiant, qui sera jeune homme à soixante ans, & ne sera jamais ni mal aux ennemis de l'Etat, ni bien à ses amis particuliers.

LETTRE LXI.

Du 1 Janvier 1787.

LE Roi vient de donner son ordre à quatre de ses sujets. L'un est le garde de son trésor (M. de Blumenthal), ministre fidele, mais obtus; l'autre est son grand-écuyer (M. de Schwerin) plat bouffon sous le feu Roi, homme nul toute sa vie, brouillon, inepte, auquel on a commencé, sous le nouveau régne, par ôter le soin des écuries; le troisieme est son gouverneur âgé de 80 ans, éloigné depuis 18; sans talens, sans services, sans dignité, sans estime pour son éleve; & c'est peut-être la premiere marque d'un sens droit qu'il ait donné; le dernier qui n'est pas encore déclaré, est le comte de Brühl, récompensé ainsi par des décorations à la suite de dons plus effectifs, avant d'être entré en exercice. Quelle prostitution d'honneurs! quelle prostitution, dis-je, car la prodigalité seule est une prostitution!

Parmi les autres graces, on distingue un prêtre visionnaire, prédicant effronté, couché sur l'état des gratifications pour 2000 écus; le baron de Boden, renvoyé de Cassel, espion de police à Paris, connu à Berlin pour voleur, filou; faussaire, capable de tout, excepté de ce qui est honnête, & dont le Roi

lui-même a dit : *c'est un coquin*, décoré de la clef de chambellan ; des pensions sans nombre à des êtres obscurs ou infames ; les académiciens Welner & Moulinès, nommés directeurs des finances de l'académie...... Toutes ces faveurs annoncent un Prince sans tact, sans délicatesse, sans estime de lui-même ni de ses dons, sans soin de sa gloire, sans égard pour l'opinion, aussi propre à décourager ceux qui font quelque chose, qu'à enhardir ceux qui ne font rien ou font pis que rien.

Le mépris public est le digne salaire de toutes ces œuvres. Il point tous les jours davantage. On n'en est déjà plus à cette espece de stupeur qui le précede. On étoit d'abord étonné de voir le Roi fidele à la comédie, fidele au concert, fidele à son ancienne maitresse, fidele à la nouvelle, trouvant des heures pour voir des estampes, des meubles, des boutiques de marchands, pour jouer du violoncelle, pour s'instruire des tracasseries des dames du palais, & cherchant des minutes pour écouter les ministres qui agitent sous ses yeux les intérêts de l'Etat. Maintenant on s'étonne si quelque sottise du genre neuf, ou quelque péché d'habitude n'a pas consumé une de ses journées.

Aujourd'hui ont paru les nouveaux uniformes inventés par le Roi. Cet enfantillage militaire préparé pour le jour où les hommes ont le ridicule usage de se donner en spectacle, confirme l'opinion que le Souverain qui y attache tant d'importance, a ce genre d'esprit qui fait croire que les parades sont quelque chose. Le cœur vaut-il mieux que l'esprit ? on commence à en douter.

Le comte Alexandre de Warrtensleben, ancien favori du Roi actuel, mis pour lui à

Spandaw, appellé du fond de la Prusse à Berlin, pour commander les gardes, vient d'être placé à la tête d'un régiment à Brandebourg; & perd à cet arrangement cent louis de pension que lui faisoit le Roi étant Prince royal. Cet officier franc & véridique est étranger à la secte en faveur; & après avoir langui dans une espece d'oubli, finit ainsi par un traitement qui n'est ni disgrace, ni récompense. On prend assez généralement cela pour une preuve déplorable, que le Roi ne fait du moins ni aimer ni haïr.

On a persuadé à Mlle de Voss qu'il étoit plus généreux de défendre une sottise à son amant, que d'en profiter. C'est ainsi qu'on nommoit publiquement ce mariage qui fût devenu le sujet d'un reproche éternel, lorsque l'ivresse de la passion auroit été amortie. La belle deviendra donc riche, comtesse, souveraine peut-être des volontés de son amant, mais non pas son épouse: son influence au reste peut amener de grands changemens, &, dans un autre pays, rendroit le comte de Schulembourg (gendre du comte Finck) ministre principal. Il se conduit très-habilement pour s'attacher Struensée qui lui apprend son métier avec une si grande clarté, que le Comte croit le savoir. Il a d'ailleurs l'esprit exercé, de l'aptitude au travail, de l'ardeur, de la suite & de l'énergie: aidé de son faiseur, il ne trouvera de difficultés à rien, & c'est-là ce qu'il faut à ce Roi-ci dont l'ame est foible & lâche, comme il le falloit à l'autre toujours inspiré par le sentiment de sa supériorité: il n'en faut pas tant pour regner sur des topinamboux.

Le mémoire contre la capitation qu'ont signé MM. de Hertzberg, de Heinitz, d'Ar-

nim & de Schulembourg, finit par ces mots: „ cette opération qui alarme toutes les classes „ de vos sujets, efface dans leurs cœurs le „ surnom de *Bien-aimé*, & glace le courage de „ ceux que vous avez appellés dans votre „ conseil. „ Struensée a de son côté fait parvenir deux pages de chiffres qui démontrent les mécomptes qui se trouveront infailliblement dans la perception. MM. de Werder, Gaudi, & probablement Welner, s'obstinent, & le Roi qui n'a ni la force de résister au grand nombre, ni celle de reculer, n'ose pas encore prononcer.

Il part le 15 février pour Potsdam, où il se propose de demeurer le reste de l'année, excepté le temps des voyages en Silésie & en Prusse.

P. S. Le soir. Le Roi a nommé aujourd'hui à l'ordre le duc de Brunswick feld-maréchal. C'est assurément le premier de ses choix qui lui ait fait honneur; & tout le monde a approuvé qu'on eût fait une promotion pour ce prince seul.

2 Janvier.

L'envoyé de Hollande m'a jetté dans un grand embarras, & un étonnement qui n'est pas moindre. Il m'a demandé nettement si j'approuverois que l'on travaillât à me faire accréditer pour traiter avec madame la princesse d'Orange à Nimegue. Si me tromper pouvoit le conduire à quelque chose, j'aurois pu croire qu'il vouloit me faire parler. Mais cette phrase a été accompagnée de tant de détails, tous vrais & de bonne foi, de tant de confidences de tout genre, d'une série d'anecdotes si raisonnées & si decisives, que j'ai pu être embarrassé à expliquer cette espece de lubie, mais non pas douter de la candeur du ministre. Après cette premiere considération j'ai hésité si je

les cas on s'entendroit mieux quand la Princesse parleroit avec confiance.; que la confiance étoit un sentiment qui ne se commandoit pas, & qu'elle n'auroit jamais pour ce négociateur... Enfin, il m'a demandé sous le plus grand sécret une conférence que je n'ai pas dû refuser, ce me semble, & toute sa conversation m'a démontré bien deux choses; la premiere, qù'ils croient M. de Calonne entiérement tourné contr'eux & le ministre influent dans cette rixe politique; la seconde, qu'ils le croient trompé. Je me persuade d'autant plus que cet apperçu est vrai, qu'il a fort insisté pour que, lors même que je ne recevrois pas des ordres pour me rendre en Hollande, je passasse par Nimegue en retournant à Paris, afin qu'aidé des seuls gages de confiance que je recevrai de lui, je pénetre assez dans celle de la princesse pour pouvoir rapporter à M. de Calonne le véritable état de situation, & des bases pour une conciliation solide & sincere. Ce n'est donc pas tant un autre homme que M. de R.. qu'ils veulent; qu'un autre C..., ou affidé particulier quelconque de M. de Calonne. Je finirai par deux remarques peut-être importantes. 1°. Mes sentimens & mes principes de liberté sont si connus, qu'on ne peut pas me regarder comme Stathoudérien; on veut donc de bonne foi s'accommoder à Nimègue; & le succès de cet accommodement ne vaudra-t-il pas mieux à M. de Calonne que les machinations de M. de Bre...? Pourquoi ne voudroit-il pas avoir le mérite de cette pacification si elle est nécessaire, & ne l'est-elle pas à un certain point dans la situation politique de l'Europe?

2°. La province de Frise a toujours été anti-stathoudérienne; elle commence à se rappro-

cher du Prince. Ne feroit-ce pas qu'on a eu la mal-adresse d'attaquer le Stathouderat sur une ligne hostile pour les provinces, où ni la noblesse ni les régences ne veulent ni ne peuvent vouloir le bouleversement absolu de la constitution ? & ne se laisseroit-on pas entrainer trop loin par la province de Hollande ?

Ces deux considérations, que je pourrois appuyer d'un grand nombre de détails confirmatifs, valent peut-être la peine d'être pesées. Je vous enverrai, le courrier prochain, le résultat de notre conférence; mais si l'on a des ordres ou des avis ou des directions à me donner à cet égard, il est nécessaire de ne pas me faire languir, car ma position envers de Reede est embarrassante; puisque je n'ose ni rebuter ni accueillir des avances qu'assurément je ne provoquai jamais, & que, par la situation bien constatée du cabinet de Potsdam, il étoit même impossible que je provoquasse, quand même j'en aurois eu la témérité.

N.. m'a déja écrit plusieurs lettres de Courlande, & m'annonce pour le courrier prochain un chiffre important. Mais le résultat évident est qu'il est trop tard pour sauver la Courlande; que tout ce qu'il auroit fallu empêcher & prévenir est fait; ou autant que fait, & que les meilleurs médecins ne peuvent que perdre leur temps en traitant des incurables. Le porteur de la lettre qui a fait partir N.. est un négociant de Liebau, nommé *Immermann*, qui a été chargé de négocier un emprunt d'argent en Hollande & ailleurs, mais qui, à ce que l'on dit, n'a eu aucun succès. On pense dans le pays que le duc y a mis des obstacles. La diete de Courlande va commencer en Janvier. Il est à remarquer que depuis deux ans il n'y a pas eu de délégué de Courlande à Varsowie.

On croit favoir de bonne part que quatre corps de troupes & Ruffes fe mettront en marche, pour fe rapprocher feulement de la Crimée, dans le temps où l'Impératrice y fera, & ce n'eft pas tant pour faire peur aux Turcs que pour éloigner des environs de Petersbourg & des provinces feptentrionales de la Ruffie, & fur-tout du Grand-Duc, la plus grande & formidable partie du militaire, afin de ne pas même s'expofer à la poffibilité de quelques événemens fâcheux; car on redoute l'amour fans bornes du peuple Ruffe pour leur Grand-Duc. (Mais fi on a ces terreurs, pourquoi donc ce voyage fi inutile qui coûtera fept à huit millions de roubles? fi inutile, dis-je dans vos idées; car dans les miennes l'Impératrice croit aller à Conftantinople, ou elle ne partira pas.) Les troupes feront divifées en quatre corps de quarante mille hommes chacun. Les chefs de ces armées feront le feld-maréchal de Potemkin, qui aura le commandement immédiat d'un corps de quarante mille hommes, & la furveillance des autres, qui fous lui feront commandés par les généraux d'Elmpt, de Michels-Sohn & de Soltikow. Le prince Potemkin a fous fon commandement particulier & indépendant, 60 mille hommes de troupes irrégulieres dans la Crimée. On fe dit à l'oreille qu'il a le projet de fe faire Roi de ce pays & d'une bonne partie de l'Ukraine.

LETTRE LXII.

Du 4 Janvier 1787.

J'AI eu ma conférence avec M. le baron de Reede; elle a duré trois heures & demie; & il ne peut pas me refter le plus léger doute fur fes intentions, après les confidences qu'il

m'a faites & les pieces qu'il m'a montrées. Il paroît un bon citoyen, constitutionnel par principes, ami de la liberté par instinct, loyal & vrai par caractere & par habitude, serviteur de madame la princesse d'Orange par ses affections personnelles, plus qu'il ne l'est de son mari par état; qui voudroit finir ces tumultueux & inquiétans débats, parce qu'il verroit dans une pacification le bien de son pays, & celui de la Princesse dont il a la confiance. C'est aussi un ministre passablement adroit, qui s'est abstenu de faire des avances, aussi long-temps qu'il a présumé que nos ménagemens politiques pour la cour de Prusse donneroient un grand poids à l'intervention de cette cour; & qu'il parviendroit à la décider à parler ferme. Aujourd'hui qu'il sent bien que la considération du cabinet de Berlin est déchue, & sur-tout que le Roi est désintéressé sur les affaires stathoudériennes, parce qu'il l'est sur tout, il frappe directement à la porte de la conciliation.

Vous pouvez tenir pour probable, 1°. que la Princesse qui en derniere analyse décidera du dénouement, du moins en très grande partie, veut s'accommder à un certain point, & se donner à la France, parce qu'elle craint enfin de jouer trop gros jeu pour sa famille; 2°. qu'elle croit M. de Calonne le ministre influent sur l'esprit du Roi, & l'ennemi personnel de sa maison; 3°. qu'on a réussi à lui donner les plus fortes préventions contre sa bonne foi; 4°. quelle cherche cependant à s'en rapprocher, & qu'elle désire une correspondance, soit indirecte, soit directe avec lui, & un homme impartial & affidé, qui dans le pays ait sa confiance; 5°. que non-seulement rien n'est moins impossible que de toucher aux

réglemens sans les modifications desquels il est impossible de réprimer l'influence stathoudérienne ; mais qu'ils s'y attendent, en en reconnoissant intérieurement la justice, politiquement la nécessité ; & que le baron de Reede, en sa qualité de citoyen & des premiers au premier rang, séroit fort fâché qu'on n'y touchât pas.

La raison du retour sincere de la princesse d'Orange, qui au reste n'a jamais été entiérement aliénée, c'est qu'elle désespere sérieusement d'être servie efficacement à Berlin.

Celle de son opinion sur l'intimité de M. de Calonne est uniquement fondée sur son étroite liaison avec le Rhingrave de Salm qu'exagere celui-ci, & les propos inconsidérés de M. de C...., qui véritablement passent l'imagination, & que l'on croit l'affidé particulier de ce ministre.

Ses préventions contre M. de Calonne viennent en très-grande partie des calomnies d'un certain Vandermey qui avoit formé je ne sais quelle entreprise sur Bergue, Saint-Vinox (pendant que ce ministre étoit intendant de la province), où il a échoué de maniere à coûter plus de 160000 florins au Stathouder, près duquel il a, pour s'excuser, tout rejetté sur la défaveur de M. de Calonne. Ajoutez que toutes les causes de mécontentement, de méfiance & d'animosité sont mises en fermentation par un M. de P.., l'homme de M. de B.., lequel de P... blâme également M. de Verac; M. de C..., le Rhingrave de Salm, M. de R..., le C. de Vergennes... & tout ce qu'on a fait, & tout ce qu'on fait, & tout ce qu'on fera ; mais sur-tout M. de Calonne qu'il donne pour l'incendiaire des sept provinces, qui ne peuvent être sauvées, ainsi que l'Europe entiere, sans

la mansuétude de M. de Br.., le doux, le poli, le pacificateur.

Quant au desir de la Princesse de se rapprocher de M. de Calonne, cela m'est évident. Le baron de Reede est trop circonspect & trop fin pour avoir fait cette démarche auprès de moi sans être autorisé, & voici probablement la généalogie de ses idées qui vous expliquera suffisamment peut-être tout cet épisode. Il a aisément su que j'écrivois en chiffres; il est intime ami de Hertzberg. Pour qui chiffrai-je? A qui connoît notre terrein & la marche de nos affaires, ce ne peut être que pour M. de Calonne. Dans quels principes? Le duc de Brunswick qui a eu force conférences avec lui, ne lui aura pas laissé ignorer que mes vues de ce côté étoient toutes pacificatrices. Alors tout-à-fait déjoué par l'ignorance du comte d'Est.. qu'il assure être complette à cet égard, ce qui comme de raison redouble encore sa morgue naturelle, par la lourdeur de F... qui vient péniblement étudier sa leçon chez lui, & ne va pas toujours la répéter de bonne foi; bien convaincu que le crédit de M. de Hertzberg est nul, l'affection du Roi réfroidie, l'influence de son cabinet médiocre, il aura proposé à la princesse de tâter cette voie.

Pour ce qui est du consentement, soit exprès, soit tacite, mais sérieusement arrêté de toucher aux réglemens, j'en ai vu la preuve dans les lettres de la Princesse lues sur le dechiffré brut de la Princesse (car il est bon de savoir qu'elle est très-laborieuse, chiffre, déchiffre elle-même, & fait de sa main des réponses à tous les écrits du parti contraire), dans celles de Larrey *idem*, de Linden *idem*.

Je n'ai pas cru pouvoir négliger de pareilles ouvertures. Après avoir épuisé tout ce que

j'ai ſu & trouvé de plus raſſurant ſur M. de Calonne, ſes vues, ſes projets, ſes liaiſons... (& je ne crois pas, je l'avoue, que mon dévouement m'ait laiſſé en ce moment ſans adreſſe); après avoir traité, comme je devois, la perfide duplicité de M. de B... & de ſes agens; après avoir dit ce que je penſe ſur la ſageſſe de M. de Vergennes, la délicate probité du Roi, la politique non douteuſe de notre cabinet, qui eſt certainement de ſubordonner le Stathouder au bien public & à l'indépendance des Provinces-Unies, mais qui ne peut pas être de l'expulſer, je ſuis convenu que j'écrirois après demain, pour demander cathégoriquement ſi M. de Calonne veut établir une correſpondance ſoit directe, ſoit indirecte avec la Princeſſe, & s'il conſent qu'on lui propoſe des baſes d'accommodement ſur leſquelles on recevroit ſa parole perſonnelle de travailler de bonne foi, quand elles ſeront arrêtées, à une pacification honorable pour le Stathouder, convenable pour le Souverain.

De ſon côté le baron de Reede qui eſt ſenſé, & qui a voulu paroître faire tout cela de ſon chef, écrit à la Princeſſe pour l'aviſer qu'il a provoqué cette démarche; & lui demander ſon autoriſation prompte & formelle. Nous devons nous rencontrer demain à cheval au parc, pour nous montrer réciproquement nos minutes, bien entendu qu'aſſurément nous ne nous montrerons l'un à l'autre que les minutes oſtenſibles que nous aurons préparées, & tout cela partira ſamedi, parce que, dit-il, comme il ne lui faut que douze à treize jours pour avoir une réponſe, il l'aura aſſez avant la vôtre pour que nous puiſſions combiner le plan à propoſer, du moins pour établir la confiance.

Voilà en précis l'analyſe fidelle de notre con-

versation. Je n'ai qu'écouté quant aux propositions; je n'ai qu'apologisé quant aux réflexions. Si l'on étoit tenté de trouver que je me suis trop avancé en acceptant d'écrire, je prie que l'on pese l'occurence & que l'on me dise comment il seroit possible, à six cens lieues de distance, d'avoir jamais un succès, si l'on ne prenoit rien sur soi. Eh, après tout, qu'ai-je appris à M. de Reede? Qui, dans les affaires diplomatiques, peut douter ici que je chiffre? & que chiffre-t-on? Est-ce de la philosophie, de la littérature ou de la politique? Je n'ai au reste nullement parlé du genre de mes relations; & le *je tâcherai de*, *je trouverai moyen de*, *je prendrai des moyens de faire savoir à M. de Calonne*, a toujours été ma formule.

Maintenant, donnez-moi bientôt des ordres, soit pour m'abstenir, soit pour pousser ma pointe, & des instructions dans ce dernier cas; car je ne puis jusqu'ici que deviner, & d'autant plus vaguement qu'ainsi que vous le sentirez aisément, il m'a fallu paroître à M. de Reede plus instruit que je ne suis, & par conséquent moins questionner que je n'aurois voulu. Demandez-vous à vous-même quels avantages j'aurois, si je n'étois pas obligé de tout tirer de mon pauvre fond.

Somme toute, quels gages voulez-vous de la bonne foi de la Princesse? Quel témoignage de bienveillance lui donnez-vous? Quelle caution vous faut-il de la bonne conduite du Stathouder? Quel genre de liens lui imposerez-vous? Ne vous départirez-vous en rien de ce qu'a statué la commission du 27 Février 1766? En quoi la modifierez vous? La médiation doit elle nécessairement & formellement être acceptée? Ne faut-il pas avant tout que la province de Gueldre & celle d'Utrecht ren-

voient leurs troupes dans leurs quartiers respectifs ? La province de Hollande retirera-t-elle alors son cordon ? N'aura-t-on dans cette supposition rien à craindre alors de ses corps francs, & comment pourra-t-elle en répondre ? Quelle sera la détermination des fonctions constitutionnelles du Stathouder ? Quels seront ses rapports de subordination & d'influence envers les conseillers députés ? Enfin sur quoi doit porter la réforme des réglemens ? Tout cela & mille autre choses de ce genre m'importent, si je dois faire quelque chose en ceci ; autrement je n'en ai pas besoin; mais ce qui m'est indispensable, c'est que vous me disiez incessamment & nettement ce que je dois faire & dire, jusqu'où je puis aller, où je dois m'arrêter.

Veuillez bien observer que l'on demande sur cette marche le plus grand secret envers M. le comte d'Est**, & que les intentions & les procédés du baron de Reede lui méritent du moins de n'être pas compromis.

Un fait curieux & très-remarquable, c'est que le duc de Brunswick est le premier qui ait parlé au baron de Reede d'un mouvement de troupes Prussiennes, en lui demandant quel effet il prévoyoit que feroit sur les affaires de Hollande la marche de quelques Régimens de cavalerie, & au besoin d'un camp dans la principauté de Cleves, que l'on appelleroit camp de plaisance ; à quoi le baron de Reede répondit que cette démarche étoit bien délicate, & ne pouvoit guere laisser le cabinet de Versalles spectateur indifférent. Le Duc vouloit-il être premier ministre, à tout prix, & m'a-t-il indignement trompé ; ou ne vouloi t-il qu'apprendre du baron de Reede des raisons locales qui l'aidassent à combattre la proposition

de M. de Hertzberg ? Le ministre de Hollande a voulu me persuader la premiere de ces choses ; j'imagine qu'il la croit, &, à dire vrai, le public feroit écho avec lui, car le Duc a une grande réputation de fausseté. Je dois y opposer le témoignage de M. de Hertzberg lui-même qui convient que cette idée est de lui, & qui a dit amérerent plus d'une fois : *Ah ! si le Duc ne m'avoit pas déserté !* Toujours est-ce un grand avis pour ne se fier à ce prince ambitieux que sous bonne caution. Il faudroit d'ailleurs avoir entendu & la chose & l'accent, pour se faire à cet égard une opinion arrêtée, que l'on ôsât garantir jusqu'à un certain point.

5 Janvier.

J'ai trouvé le baron de Reede au rendez-vous dans les mêmes dispositions, &, s'il se peut, plus ferventes encore & plus zélées ; mais desirant pour toute modification que je n'avertisse pas qu'il écrivoit, afin, dit-il, que si ces avances échouoient encore, il n'en résultât pas du moins une plus grande animosité. Il m'a raconté en exemple de ce genre le succès d'une démarche confidencielle qu'il avoit faite il y a quelques années à M. de Gaussin, chargé d'affaires alors de France à Berlin, & qui l'ayant présentée avec trop d'ardeur, reçut une réponse ministérielle de M. de Vergennes, remplie de graces & d'aménité, qui passant directement au Stathouder par le cabinet de Berlin, n'en fut pas reçue, à beaucoup près, comme on avoit lieu de s'y attendre, ce qui produisit plus d'éloignement que jamais. Il est vrai que le prince d'Orange n'avoit pas alors autant éprouvé ce qu'on pouvoit contre lui ; mais ce prince est si emporté, & son esprit tellement tortu, qu'il faut même à la Princesse les plus grandes précautions

pour lui insinuer quelque chose. J'ai promis au baron de Reede ce qu'il a voulu à cet égard, & j'ai cru ne pas moins vous en devoir tout ce détail, bien sûr qu'il n'y a que les gens de peu d'étendue dans l'esprit qui se piquent en politique ; que M. de Calonne ne sauroit de tout cela que ce qu'il devroit en savoir ; que dans tous les cas il sembleroit n'avoir regardé cette ouverture que comme la simple tentative de deux hommes zélés, qui communiquent une idée à laquelle ils voient la grande probabilité de tous : & en effet, si le Stathouder a le plus grand intérêt à recouvrer la paix, notre alliance avec la Hollande sera-t-elle jamais mieux cimentée que par l'adhésion du Stathouder ? Et quant aux intérêts particuliers de M. de Calonne, qui donc, si nous devons perdre M. de Vergennes, par l'âge ou les circonstances de sa santé, pourra lui disputer une place pour laquelle il aura en avances le traité de commerce de la France avec l'Angleterre, & la pacification de la Hollande ? En voilà bien long pour cette commission que m'envoie le hasard. Passons à ce pays-ci.

6 Janvier.

Le lieutenant-colonel de Goltz étoit depuis long-temps en froid & même en rixe avec M. de Bischopswerder. Le Roi les avoit raccommodés une fois. Il sentoit que le premier plus habile, plus ferme, plus entreprenant, avoit de grands avantages pour l'exécution sur l'autre plus courtisan, plus docile aux circonstances. Pour éviter ce scandale de l'intérieur, il a nommé aides-de-camp généraux M. de Manstein qui a de la représentation, ou plutô de la hauteur ; & M. de Pritwitz, victime de caprices du feu Roi, & homme médiocr

Ainsi Bischopswerder après avoir fait ce qu'il a pu pour écarter d'auprès du Roi tout ce qui a plus d'esprit que lui, actuellement qu'il en est venu à bout, & qu'il a le Roi à lui tout seul, ne sait plus qu'en faire.

Le comte de Brühl n'a trouvé ni arrangemens faits, ni appartemens meublés, ni gens de service auprès du Prince royal. Il a pris de l'humeur; visite à Welner; point reçu, visite rendue tard & par billet; mécontentement naissant, échauffé par Bischopswerder qui soupçonne Welner d'avoir molli pour la nomination des deux aides-de-camp généraux.

Un fait qui paroît très-probable, c'est que ce Welner surnommé par le peuple, *petit Roi*, ne sait pas s'occuper de trois choses à la fois; & comme il a bêtement cru qu'il pouvoit céder aux empressements des spéculateurs, comme il a eu la petitesse de se livrer aux prévenantes bassesses de ceux qui le traitoient il y a six mois comme un laquais, les jours se sont consumés dans ces périlleux passe-temps de vanité; les affaires se sont accumulées, tout est arriéré, & l'on présume que lorsqu'il aura été balotté par les intrigues des mécontens, l'ingratitude de ceux qu'il aura servis, l'astuce des gens de cour, les pieges des travailleurs sous lui, la tête lui tournera tout-à-fait.

La capitation est enfin décidément retirée; retirée après avoir été intimée! retirée sans conviction! retirée sans remplacement! quelle confusion! quel augure! en récapitulant un peu cette aurore de regne, que de démarches précipitées!

L'envoi d'un ministre à Londres qui n'a pas encore fait remercier!

L'envoi d'un ministre en Hollande qui n'a rien fait que compromettre le Roi; c'étoit as-

ſurément le cas ou de faire juſqu'au bout, ou de s'abſtenir entiérement.

Commiſſion pour l'examen de la régie qui n'a produit rien qu'injuſtices & duretés particulieres, ſans le plus léger profit de la choſe publique.

Commiſſion contre le général de Wartenberg, nommée avec éclat & ſuſpendue à petit bruit.

Suppreſſion de l'adminiſtration du tabac qu'il faut continuer.

Projet de capitation qu'il faut retirer au moment où l'exécution commence.

Convocation des principaux négocians de la Pruſſe & de la Siléſie, qui n'a produit que des diſcuſſions propres à dévoiler l'ineptie des chefs & les malheurs du peuple.

Tant de faux-pas, tant de reculades ne ſuppoſent-ils pas des adminiſtrateurs peu réfléchis qui vont à tâtons, & qui ignorent les élémens du métier d'homme d'Etat?

Au milieu de cette ſérie d'inepties, il faut remarquer cependant une bonne opération & un vrai bienfait: la liberté illimitée du commerce des grains & une décharge annuelle pour cette miſérable Pruſſe occidentale, dont je ne ſais pas encore la quotité.

La fermentation intérieure du Palais commence à être telle que bientôt elle ſera publique. L'agent des volontés, ou pour mieux dire des fantaiſies ſecretes, eſt en oppoſition avec Biſchopswerder & Welner, leſquels ſont en froid avec Mlle de Voſſ, laquelle veut qu'on éloigne madame Rietz, qui veut qu'on faſſe de Mlle de Voſſ une maîtreſſe riche, mais non pas une femme. Dans cette foule de volontés en contradiction, où chacun, excepté le Roi, eſt pour ſa part, ſe trouvent celles de M. de

Reuss, chambellan du Roi, conseiller de Mlle de Voss; du comte d'Arnim, pacificateur, entremetteur, consolateur; temporiseur, prédicateur. Le Roi louvoie comme il peut au milieu de ces révoltes naissantes. Le jouaillier Baudesson s'est plaint de Rietz & a occasionné une querelle qui auroit eu des suites, si le Roi ne se fût souvenu à propos qu'il faut dix ans pour remplacer un affidé qu'on renvoie dans un moment de fureur. L'anniversaire du comte de la Marche est d'ailleurs une circonstance dont les Rietz ont tiré parti; le Roi a fait dîner chez lui la mere, & la paix est venue rasséréner les esprits.

Le grand écuyer, qu'on disoit sans crédit, paroît être ressuscité. Outre le cordon jaune, dont il se montra revêtu à la derniere cour, & qui fit éclater de rire tout le monde, même les ministres, il a demandé que son neveu fût fait comte; & on lui a répondu par un *soit*. C'est un petit mal que de faire un comte, surtout quand on a en tant fait; mais c'est quelque chose que de n'avoir jamais une volonté.

Voulez-vous savoir où en est le nerf du gouvernement & l'invention des faiseurs? pesez l'anecdote que voici. Sur plusieurs représentations faites au Roi, pour régler enfin l'état de sa dépense & les appointemens de ses officiers, il a répondu qu'il prétendoit avoir une cour; mais que, pour régler sa dépense, il vouloit commencer par posséder l'état fixe de ses revenus, d'après ce que devoient lui assurer ses nouveaux financiers. En réfléchissant à plusieurs phrases qui contenoient toutes ce mot *assurer*, les ministres chargés de l'accise & de la dépense journeliere ont pris de l'inquiétude. De-là une foule de petits droits, ridicules, odieux & d'un très-petit produit, qui sont

éclos en une nuit. Les huîtres, les cartes, une augmentation sur les lettres, sur le timbre, sur les vins, huit gros par aune de taffetas, trente-trois pour cent sur les pelisses-fourrures; on a été jusqu'à supprimer les franchises aux Princes de la maison. Tous ces droits sont fort gratuitement odieux, car ils repoussent la chose, mais ne rapportent rien que la démonstration de la lourde impéritie de ceux qui ne savent ni trouver de l'argent, ni contenter le public.

P. S. Je reçois un grand chiffre de Courlande, dont il m'est impossible de vous rendre compte. Toujours est-il que le chambellan Howen, aujourd'hui burgrave, dispose du pays, & est tout Russe. Au courrier prochain les détails.

LETTRE LXIII.

Du 8 Janvier 1787.

Voici le résumé des nouvelles de Courlande, les plus authentiques assurément qu'on en puisse avoir. Le chambellan Howen; homme habile, & la premiere & la seule tête du pays, (car le chancelier Taubé, qui pourroit le balancer, s'il n'est pas sans esprit, est sans caractere), le chambellan Howen est devenu Oberburggrave par la mort subite du premier ministre Klopman, & ensuite d'une cascade de remplacemens & de déplacemens qui ne vous intéressent pas, & où il vous suffit de savoir que les choix du Duc ont été absolument rejettés & méprisés. C'est le baron de Mestmacher, ministre russe, qui a fait tomber ce choix par une recommandation formelle & directe sur Howen, autrefois violent ennemi des Russes qui l'avoient fait enlever à Varsovie,

où il étoit ministre de la Courlande, pour le reléguer en Sibérie, où il est resté plusieurs années, devenu russe par la force des choses, & que le cabinet de Pétersbourg a mieux aimé gagner ainsi, apparemment parce qu'il préfere de consommer amiablement ses desseins sur la Courlande. Howen est au fond duc de Courlande, puisqu'il en fait les fonctions, & qu'il y entraîne ou domine toutes les opinions. Woronzow, Soltikow, Bedborotko & Potemkin sont maîtres absolus en Courlande, puisqu'ils le sont en Russie, avec cette différence que ce Potemkin, qui a toute une bibliotheque d'assignations & de billets de banque, qui ne paye personne & corrompt tout le monde, qui subjugue tout par l'énergie de sa volonté & l'étendue de ses vues, plane sur Bedborotko, qui est politiquement son ami, Woronzow qui est habile mais timide, & Soltikow tout entier au Grand-Duc.

Le Duc de Courlande ne retournera probablement pas dans son pays, parce qu'il a tout gâté en Russie, parce qu'il ne peut plus rien changer chez lui à ce qui a été fait en son absence, parce qu'il est chargé de procès & de griefs sans nombre; parce que la régence qui s'entend avec les chefs de l'ordre équestre, menés par Howen, regne modérément, conformément aux loix du pays, & fait bénir son administration; de sorte que le peuple qui alloit se révolter, parce qu'il étoit menacé & déjà souffrant de la famine, ne veut pas un autre ordre de choses. Que le gouvernement soit russe ou ne le soit pas, c'est ce qui importe très-peu au peuple, pourvu qu'il ne souffre point. Il n'y a aucune possibilité de changer un ordre de choses cimenté à ce degré; une soixantaine de terres considérables ont été

données en fiefs ou à ferme, ainsi que toutes les charges aux personnes les plus influentes, tant dans l'intérieur que dans l'extérieur, de sorte que le parti du ministre de Howen ou des Russes en Courlande est, pour ainsi dire, tout le monde. Il faudroit employer plusieurs millions pour contrebalancer cette prépondérance; & quand *contrebalancer* seroit *vaincre*, la partie même gagnée ne vaudroit pas de telles avances.

Un des principaux griefs contre le Duc, c'est la détérioration du fief, opérée par l'appauvrissement total des paysans, l'épuisement des terres, la ruine des forêts, l'exportation des revenus ducaux dans les pays étrangers. Mais le grand crime, le crime irrémédiable est d'avoir déplu à la Russie. L'Impératrice est tellement outrée contre lui de ses procédés anti-russes en Courlande, qu'elle a dit ces propres mots: *Le Roi de France ne m'auroit pas fait ce que le Duc de Courlande veut oser....* (probablement donner la Courlande à la Prusse.)

Je ne vois pas qu'en cet instant nous eussions rien de mieux à faire, qu'à attendre; notre jeune homme aura certainement une place là-bas. Si l'on veut y joindre le titre gratuit de consul, la permission de porter notre uniforme & un brevet de capitaine, pour lui donner plus de considération, il ne demande rien autre chose, & nous aurons dans ce pays un vedette intelligent, zélé & incorruptible, qui peut d'une part assez bien nous instruire de ce qu'on peut savoir à ce poste, bon pour les affaires du Nord, & de l'autre aider à nos relations de commerce.

Vous sentez qu'en deux jours il y a rarement de grands changemens. Comptons cependant pour une nouvelle importante comme symp-

tôme, la confirmation de la société maritime, pour laquelle Struensée s'y est pris d'une maniere plaisante. „ Messieurs, a-t-il dit aux marchands de Königsberg & de la Prusse, rien de plus beau que la liberté du commerce ; mais il est juste que vous achetiez nos magasins de sel. -- Oui. -- Bon ; voilà un million deux cents mille écus qu'il faut nous bailler, cent vingt mille écus annuels aux actionnaires pour le dix pour cent auxquels nous sommes obligés ; car on ne peut pas, même pour le bien public, blesser la foi privée. -- Oui. -- Bon ; & par la même raison le cinq pour cent décrété aux nouveaux actionnaires. -- Oui. -- A merveille. MM., mais où est votre caution, ou du moins où sont vos moyens ? -- Nous ferons une compagnie. -- Ah ! une compagnie !.... Oh bien, MM., compagnie pour compagnie, pourquoi le Roi ne préféreroit-il pas celle qui existe ? „ Tous les projets d'affranchissement du commerce s'en iront de même en fumée ; & ce qui est plus fatal encore, s'il est possible, on conclura de l'impéritie de l'administratiou actuelle contre l'impossibilité de changer l'ancien régime. Voilà ce que font les Rois sans volonté ! Il est tel & mourra tel. L'autre étoit toute ame ou tout esprit ; celui-ci est tout corps. Les symptômes de son incapacité vont en s'aggravant ; c'est à peu près ce qu'on peut répéter chaque fois : ajoutez cependant un fait grave selon moi, c'est qu'une des causes de la torpeur où sont plongées les affaires du dedans, c'est la mésintelligence qui s'est introduite dans le ministere. Quatre ministres sont contre deux, & le septieme est neutre. MM. de Gaudi & de Werder, qui balottent le timon des finances, sont contrariés par MM. de Heinitz, d'Arnim, de Schulembourg, de Blumenthal. On

accuſe le premier de ces quatre de vouloir joindre le département des finances à celui des mines. En attendant, l'expédition des affaires eſt toujours à Welner, & l'impulſion du crédit à Biſchopswerder.

Celui-ci s'eſt aſſocié de bonne ou mauvaiſe foi à un plan, pour faire rentrer le prince Henri du moins dans les affaires militaires. Depuis pluſieurs années il n'aſſiſtoit plus aux manœuvres. On dit que cette année, non-ſeulement il y aſſiſtera, mais qu'on lui donnera une eſpece d'inſpection générale. Cette négociation ſe traite avec beaucoup de ſecret par le général Möllendorf & le favori.

On reparle du mariage de Mlle de Voſſ. Il eſt certain du moins que l'on a acheté toutes ſortes de bijoux; que l'on fait toutes ſortes d'apprêts; que l'on ſeme le bruit d'un voyage..... La plûpart de ces choſes ſont tenues fort ſecretes; mais j'en ſuis parfaitement ſûr, parce que je les tiens du côté de la Rietz qui eſt fort intéreſſée à empêcher que cette union ſoit revêtue de certaines formalités, & qui, par conſéquent, eſt aux aguets; mais j'ignore quelle forme on donnera à cette exiſtence, moitié conjugale, moitié concubinaire. Ce que j'ai vu de mes yeux, hier au ſoir où j'ai ſoupé avec le Roi, c'eſt qu'ils ne ſe gênent plus pour ſe parler en public. A propos de ce ſouper, le Roi me dit hier: „ Qui eſt un M. de Laſeau? — Duſaulx peut-être, Sire? — Oui, Duſaulx, — Un membre de notre académie des inſcriptions. — Il m'a envoyé un bien gros livre ſur le jeu. — Hélas! Sire, c'eſt à vous autres maîtres de la terre à détruire le jeu. Nos livres n'y feront pas grand'choſe. — Mais c'eſt qu'il m'embarraſſe; il me fait un compliment que je ne mérite point du tout. —

Il en est beaucoup, Sire, que vous êtes trop sage pour vous hâter de les mériter. — Il me félicite de ce que j'ai détruit le lotto : je voudrois bien que cela fût ; mais cela n'est pas. — Ah ! Sire, c'est beaucoup que Votre Majesté le veuille. — A ce propos, je vous dois sur cela un pardon, car c'est un des bons conseils de certain manuscrit.... (je me suis prosterné) Mais il faut bien que vous m'excusiez encore un peu ; il y a des fonds assignés sur ce vilain lotto ; l'école militaire, par exemple. — Sire, heureusement un déficit momentané de cinquante mille écus n'est pas bien inquiétant pour le Roi de l'univers le plus riche en numéraire. — Oui : mais les conventions ? Sire, il n'y en a point de violées, là où l'on rembourse ou dédommage de gré à gré : eh puis on s'est tant servi du despotisme pour le mal ! quand on s'en serviroit une fois pour le bien ! — Ah ! ah ! vous vous réconciliez donc un peu avec le despotisme ? — Il le faut bien, Sire, dans les pays où une seule tête a quatre cents mille bras... „ Il a ri un peu niaisement ; on est venu l'avertir pour la comédie, & cela a fini là.... Vous voyez que, dans cette petite ame, il y a encore quelque desir d'être loué.

P. S. Launay est parti cette nuit incognito. Je crois que vous désobligeriez très-sérieusement le cabinet de Berlin, si vous ne le détourniez pas d'imprimer, comme c'est son intention.

LETTRE LXIV.

Du 13 Janvier 1787.

Je crois savoir enfin ce que tripotoit l'Empereur ici. Il a proposé nettement de laisser prendre à la Prusse le reste de la Pologne

pouvu qu'on lui laissât s'approprier la Baviere. Heureusement le piege étoit trop grossier. On a senti qu'il offroit de donner un pays qu'il n'étoit pas en son pouvoir de donner, & à l'invasion duquel s'opposoit la Russie, pour se saisir sans obstacle d'un pays qu'on ne lui ôteroit pas, une fois qu'il s'en seroit emparé ; & l'on a refusé. Probablement votre légation a découvert cela longtems avant moi, & vous savez par elle les détails : il ne lui aura pas été difficile de vous en instruire ; car en politique on fait aisément confidence de la proposition qu'on n'a pas acceptée ; d'ailleurs c'est une avance prodigieuse que d'avoir droit de conférer avec les ministres, pour deviner même ce qu'on ne leur demande pas. Pour moi je n'ai pu que vous dire ; on machine, on intrigue ; au moment où j'en découvre davantage, je crois devoir vous avertir, mais sans imaginer rien vous apprendre. Je n'ai promis que de tenir au courant de l'intérieur de la cour & du pays, le reste ne me regarde pas ; je n'ai aucun des moyens nécessaires pour m'en occuper à fond.

Dieu veuille qu'il ne vienne jamais dans la tête de l'Empereur d'allécher le Roi de Prusse d'une maniere plus adroite, & de lui dire : „ Laissez-moi prendre la Baviere, je vous „ laisserai prendre la Saxe qui vous donne le „ plus beau pays de l'Allemagne, une fron„ tiere formidable, & près de deux millions de „ sujets ; qui en un mot vous étend, vous ar„ rondit, vous consolide ; & nous n'aurons pas „ même de difficultés graves : il ne nous faut, „ pour les lever toutes, que faire l'Electeur „ Roi de Pologne ; car cette maison de Saxe „ a la fureur de la royauté ; & quand nous „ le ferions Roi héréditaire, quel inconvé-

„ nient

„ nient y aura-t-il ? Il est bon, ou du moins
„ il sera bientôt bon d'avoir une forte bar-
„ riere contre la Russie „... S'ils avoient cette
idée, elle seroit bientôt exécutée bon gré
malgré tout le reste de l'Europe; mais ils ne
l'auront pas; ils sont l'un trop décousu, l'au-
tre trop incapable; & après des débats plus
ou moins sérieux, l'Empereur accrochera en-
core en Baviere quelque village, & le Roi
de Prusse croupira dans sa nullité.

C'est malheureusement user d'indulgence
que de le traiter ainsi. Voici un fait parfaite-
ment secret, parfaitement sûr, & qui, mieux
que toutes mes dépêches précédentes, vous fe-
ra juger l'homme. Il a fait payer depuis
quinze jours une dette d'un millon d'écus à
l'Empereur. Qu'est-ce que cette dette? L'Im-
pératrice Reine avoit prêté au Prince royal,
aujourd'hui Roi de Prusse, un million de flo-
rins, devenu, par l'accumulation des intérêts,
un million d'écus. Et quand? En 1778? lors
de la campagne de Baviere, aux fatigues de
laquelle on se croyoit sûr que Frédéric II ne
résisteroit pas. Ainsi Frédéric-Guillaume a été
assez vil pour accepter de l'argent autrichien,
& il est assez imbécille pour le rendre! il ne
fait pas dire, *mon successeur vous payera*! Il
sanctionne le procédé de la cour impériale
prêtant de l'argent aux Princes royaux de
Prusse! Il croit avoir rempli ses devoirs de
Monarque, pourvu qu'il ait la probité de
payer ses dettes de particulier.... Soldées, el-
les ont monté à neuf millions d'écus; & quoi-
qu'à la vérité je suppose que les payeurs n'y
ont pas perdu, il n'en est pas moins vrai que
les premiers mois de son regne coûtent trente
six millions à la Prusse par-delà ses dépenses
ordinaires, sans les dons, gratifications, pen-

sions... L'extraordinaire de la premiere campagne où il falloit remonter toute la cavalerie, ne coûtoit à Frédéric II que cinq millions ou cinq millions & demi d'écus, ou vingt-deux millions de nos livres.

Je ne vous ai pas encore peint le Roi comme militaire: Ce métier l'ennuie; ses détails le fatiguent, les généraux lui pesent; il va à Potsdam, voit la parade, donne le mot, dîne & part. Il est allé mercredi à la maison d'exercice de Berlin, a dit un mot, fait marcher les troupes & est sorti. Voilà ce qu'on voit dans cette même maison où Frédéric II couvert de gloire & d'années passoit régulierement deux heures, dans le fort de l'hiver, à exercer, tempêter, gronder, louer, en un mot à tenir en activité perpétuelle les troupes tourmentées, mais transportées de voir à leur tête *le vieux*, car c'est ainsi qu'elles le nommoient.

Mais un point plus important, c'est le nouveau réglement militaire, conçu, rédigé, approuvé, & qui, dit-on, va s'imprimer, sans avoir été communiqué ni au prince Henri, ni au duc de Brunswick. Ce nouveau plan ne tend à rien moins qu'à détruire l'armée. Les sept meilleurs régimens sont convertis en troupes légéres, entr'autres celui de Wunsch. Je ne sais pas encore les détails des changemens; mais l'avis du général Möllendorf est que, si Lascy les avoit conseillés, ils ne feroient pas autrement. Ce digne homme est désolé, humilié, découragé; tout se fait par M. de Goltz, altier, incapable de discuter, & dont le principe est que l'armée est trop dispendieuse, trop nombreuse en tems de paix. Il est en rixe perpétuelle avec Bischopswerder souvent chargé d'objets qui appartien-

nent à ce travail, & nécessité en quelque sorte de se mêler d'un métier où tout le monde ne le croit pas également versé.

Le duc de Brunswick ne vient point. Il a répondu à quelqu'un qui l'avoit complimenté sur son nouveau grade, & dont la lettre supposoit qu'on s'attendoit à le voir bientôt à Berlin, qu'il avoit été très-flatté de recevoir une dignité, que d'ailleurs il ne croyoit pas mériter; que jamais il ne viendroit à Berlin sans y être mandé, & qu'il ne voyoit aucune apparence de l'être de sitôt. Je sais de science certaine qu'il est très-mécontent; & sans doute il le sera plus que jamais si l'armée est changée dans sa constitution, sans qu'on ait daigné prendre l'avis du seul feld-maréchal qu'elle ait.

Je mets en fait qu'avec mille louis on pourroit au besoin connoître parfaitement tous les secrets du cabinet de Berlin. Les papiers, toujours étalés sur les tables du Roi, peuvent être lus & copiés par deux écrivains, quatre valets de chambre, six ou huit laquais, & deux pages, sans compter les femmes; aussi l'Empereur a-t-il un journal fidèle de toutes les démarches du Roi, jour par jour, & sauroit-il tout ce qu'il projette, s'il projettoit quelque chose.

Jamais royaume n'annonça une plus prompte décadence. On le sappe par tous les endroits à la fois. On diminue les moyens de recette; on multiplie les dépenses; on tourne le dos aux principes; on gaspille l'opinion; on affoiblit l'armée; on décourage le très-petit nombre de gens qu'on pourroit employer; on mécontente ceux-là même pour lesquels on a mécontenté tout le monde; on éloigne tous les étrangers gens de mérite; on s'en-

toure de canaille, pour avoir l'air de regner ſeul ; cette funeſte manie eſt la cauſe la plus féconde de tout le mal qui ſe fait, & de tout celui qui ſe prépare.

Je reſterois dix ans ici maintenant, que je pourrois vous donner des détails neufs, mais pas un réſultat nouveau. L'homme eſt jugé ; ſes entours ſont jugés ; le ſyſtême eſt jugé ; nul changement, nulle amélioration poſſible, tant qu'il n'y aura pas un miniſtre principal ; quand je dis nul changement, ce n'eſt pas que je prétende que perſonne ne ſera déplacé. Le ſable ſuccédera au ſable ; mais tout ne ſera que ſable, tant que les pilotis ne ſeront pas enfoncés pour aſſeoir une baſe. Que ferois-je donc ici déſormais ? Rien d'utile : or l'utilité, & une grande utilité très-directe, très-immédiate, très-prochaine, pourroit ſeule me faire dévorer l'extrême indécence dont ſeroit pour moi l'exiſtence amphibie qu'on m'a conférée, ſi elle ſe prolongeoit plus longtemps. Encore une fois, ce que je puis, ce que je mérite, ce que je vaux, doit être décidé maintenant dans l'eſprit du Roi & de ſes miniſtres. Si je ne mérite & ne puis rien, je coûte beaucoup trop cher ; ſi je mérite & puis quelque choſe, ſi neuf mois, car ils ſeront écoulés avant que je ſois de retour ; ſi neuf mois d'une ſubalternité très-pénible, & dans laquelle j'ai rencontré mille & mille obſtacles & pas un ſecours, m'ont mis à même de développer quelque connoiſſance des hommes, quelques lumieres, quelque ſagacité, ſans compter les choſes précieuſes que je rapporte dans mon porte-feuille, je me dois à moi-même de demander & d'obtenir une place, ou de rentrer dans mon métier de citoyen du monde, qui ſera moins fatigant pour mon corps & mon

esprit, & moins stérile pour ma gloire. Je le déclare donc nettement, ou plutôt je le répete, je ne puis plus rester ici, & je demande à être formellement autorisé à mon retour, soit qu'on ait des desseins ultérieurs sur moi, soit qu'on veuille me rendre à moi-même. Assurément je ne récalcitrerai jamais à aucune espece d'occupation utile. Mon cœur n'est pas vieilli, & si mon enthousiasme est amorti, il n'est pas éteint. Je l'ai bien éprouvé aujourd'hui; je regarde comme un des plus beaux jours de ma vie celui où vous m'apprenez la convocation des notables, qui sans doute précédera de peu celle de l'assemblée nationale. J'y vois un nouvel ordre de choses qui peut régénérer la monarchie. Je me croirois mille fois honoré d'être le dernier secretaire de cette assemblée, dont j'ai eu le bonheur de donner l'idée, & qui a grand besoin que vous lui apparteniez, ou plutôt que en deveniez l'ame... Mais rester ici, condamné au supplice des bêtes, à sonder & remuer les sinuosités fangeuses d'une administration qui signale chacune de ses journées par un nouveau trait de pusillanimité & d'impéritie, c'est ce dont je n'ai plus la force, parce que cela ne me paroît bon à rien. Faites-moi donc revenir, & dites-moi si je dois passer par la Hollande.

Là, par exemple, j'accepterois une commission secrete, parce qu'une pacification y demande pour préliminaire indispensable un agent secret qui sache voir & dire la vérité, & surtout capter la confiance. Je ne crois pas qu'il y ait dans la politique extérieure un plus grand service à rendre à la France. J'ai peur, s'il faut que je l'avoue, que nous ne fassions trop de fond sur l'ascendant qu'a

pris dans ces derniers temps l'aristocratie sur le stathoudérat. Je crois voir que le systême des patriotes n'a encore une supériorité décidée que dans la province de Hollande qui inquiete ses Co-Etats, au moins autant qu'elle les échauffe; & là même, à Amsterdam, dans le foyer des sentimens anti-stathoudériens, ce grand conseil, qui a été le premier à se soulever contre la concession de la brigade Ecossoise à l'Angleterre, à insister en faveur des convois militaires, & à demander l'éloignement du duc de Brunswick, n'a-t-il pas été aussi le premier à voter pour une paix particuliere avec l'Angleterre, pour l'acceptation de la médiation de la Russie? Son amirauté, dont plusieurs membres tiennent à sa régence, n'est-elle pas fortement impliquée dans le complot qui a fait avorter l'expédition pour Brest... Comment en seroit-il autrement? Le conseil souverain n'a plus qu'une autorité imaginaire. C'est des bourgmestres qui changent tous les trois ans ou même du président bourgmestre qui change tous les 3 mois, ou plutôt enfin de celui des bourgmestres qui a quelque ascendant de tête ou de caractere sur les autres, que partent les ordres qui dirigent la voix si importante de la ville d'Amsterdam, dans l'assemblée des Etats. Et quand on pense que le college des échevins anciens & nouveaux, dont sont tirés les bourgmestres, contient un grand nombre de partisans des Anglois, & dépend en partie du Stathouder, qui élit ces échevins, je ne sais comment on peut se rassurer sur le systême à venir de cette ville.

Je ne saurois donc comprendre comment il se pourroit que nous n'eussions pas d'intérêt à finir, si nous ne voulons pas briser le stathoudérat, qui ne sera point anéanti sans donner lieu à des convulsions intérieures & ex-

térieures. Et pouvons-nous vouloir la guerre ? Sans doute nous ne devons pas souffrir que la maison stathoudérienne reste maitresse de la puissance législative dans les trois provinces de Gueldre, d'Utrecht & d'Over-Issel, par ce qu'on appelle *les réglemens de la régence*; ce qui, joint à ces prérogatives dans les provinces de Zélande & de Groningue, fait excessivement pencher la balance en sa faveur. Sans doute le pouvoir du Stathouder doit être soumis à la puissance législative des Etats; & ce qui n'est pas moins important pour notre systême, ou plutôt pour tout systême régulier de politique extérieure, la puissance législative des Etats doit être dirigée & soutenue par une influence réguliere du peuple; car les prétentions & les passions particulieres, & les intérêts privés des aristocrates, ont en tout pays été trop souvent pris pour l'intérêt public, & cela est plus vrai encore ici, où l'union des sept provinces s'étant formée, dans un tems de trouble & par le hasard, puisqu'on ne pensa pas à ériger un gouvernement républicain qu'après le refus que firent la France & l'Angleterre d'en accepter la souveraineté, il en est résulté qu'il n'y a jamais eu d'accord entre les régens & le peuple, pour fixer les droits & les devoirs réciproques. Les régens ont sans cesse travaillé à se rendre indépendant du peuple, & le peuple se croyant le maître, puisqu'il n'a pas transporté la souveraineté à ses régens, & n'ayant aucun intérêt à les soutenir, a pris parti contr'eux dans toutes les crises : de-là le parti stathoudérien ; de-là cette fluctuation entre les volontés despotiques d'un seul, les tergiversations perfides des colleges d'aristocrates, vacillans & foibles, & la fougue d'une populace

votre sort, versera sur vos parens l'or, les dignités, les graces de toute espece. On a mêlé les considérations de la religion même à ces convenances. On a montré qu'il y avoit moins de mal aux condescendances de la foiblesse, qu'à contracter un prétendu mariage, sans que l'autre fût dissous. Enfin il a été décidé que la victime de la patrie seroit portée à Potsdam, & immolée à Sans-Souci où l'on a préparé une maison somptueusement meublée, disent les uns, simplement, disent les autres, & tout l'attirail d'une favorite.

Une nouvelle vraiment inconcevable, qui demande confirmation, & que je répugne à croire encore, c'est que le Roi prostitue sa fille la princesse Frédérique, à être la compagne de sa maîtresse.

Mademoiselle de Voss a une sorte d'esprit naturel, quelque instruction, des manies plutôt que des volontés; une gaucherie très-saillante qu'elle s'efforce de sauver par les apparences de la naïveté; elle est laide & même à un haut degré; pour toute grace, elle n'a que le teint du pays, encore le trouvai-je plus blaffard que blanc; une gorge assez belle, qu'aussi couvroit-elle l'autre jour au sortir de la comédie du prince Henri, d'un double mouchoir pour traverser les appartemens, en disant à la princesse Frédérique: *Soignons-les bien, car c'est après eux qu'il court*. Jugez du ton des Princesses qu'un tel mot fait rire; c'est ce mélange de licence unique (qu'elle unit aux airs de l'ignorance innocente) & de sévérité de vestale, qui, dit-on, a séduit le Roi. Mademoiselle de Voss qui trouve ridicule d'être Allemande, & qui sait passablement l'Anglois, joue l'Anglomane jusqu'à la pamoison, & croit qu'il est du bon ton de ne pas aimer les Fran-

çois. Son amour-propre qui s'est vu à la gêne avec quelques gens aimables de cette nation, hait ceux qu'elle ne peut imiter, & d'autant que ses sarcasmes reçoivent quelquefois un juste salaire. Je n'ai pu tenir, par exemple, l'autre jour, à une exclamation faite à côté de moi : *O mon Dieu ! quand verrai-je donc, quand y aura-t-il ici un spectacle anglois ? Ah ! j'en mourrois de joie ! Je désire*, *mademoiselle*, lui dis-je assez sèchement, *que vous n'aiez pas besoin plutôt que vous ne croyez d'un spectacle françois* ! . . . Et tous ceux que ses grands airs commencent à choquer, de sourire ; & le prince Henri, qui avoit feint de ne pas l'entendre, de rire aux éclats ; elle rougit jusqu'au blanc des yeux, & ne dit plus mot ; mais on punit & ne corrige pas.

Jusqu'ici elle déclare hautement la guerre aux visionnaires, & déteste les filles du premier favori, dames d'honneur de la Reine. Comme elle transporte au milieu de ses foiblesses une dévotion même superstitieuse, on ne peut parier avec avantage pour l'avenir. Mais si l'ambition succede aux premieres sensations, il est à présumer que sa famille gouvernera l'Etat. A la tête de cette famille est le comte Finck, dont la chûte de l'Empire n'ébranleroit pas la tranquillité, mais qui verroit avec une joie inexprimable ses enfans jouer un rôle. Vient ensuite le comte Schulembourg, nouvellement porté au ministere, homme actif, autrefois même trop vif, mais qui paroît sentir que c'est en se montrant peu que l'on fait beaucoup. Cette famille conserve une haine invétérée à Welner, qui jadis enleva ou séduisit une de leurs parentes, aujourd'hui sa femme. Ajoutez aux Finck le président de Voss, frere de la belle, qui dumoins a cet esprit de

calcul & cette avidité très-allemande avec lesquels on profite de ce que présente la fortune... Pour peu que mademoiselle de Voss tire parti de cette situation, elle doit préparer à Potsdam le renvoi de Bischopswerder & de Welner, ou du moins leur nullité; car en Allemagne on dispense, on ne renvoie pas. Il est possible qu'elle même soit mal dirigée, qu'elle se confie au premier venu, parce qu'elle est indiscrete; qu'elle compte sur la constance de son amant, parce qu'elle est sans expérience sur la reconnoissance; parce que n'ayant obligé personne, elle n'a point encore fait d'ingrats : alors tout restera comme il est; ou plutôt tout s'aggravera; le Roi renfermé à Potsdam, d'où il fera cependant des courses très-fréquentes à Berlin, parce qu'il a contracté l'habitude de courir, & que son serrail favori sera toujours aux mauvais lieux; le Roi ne fera plus rien du tout, tolérera l'usage d'une griffe, & précipitera autant qu'il est en lui le royaume à sa ruine, vers laquelle il tend aussi rapidement que le comportent & les circonstances & la force d'inertie prise dans le caractere allemand, qui ne permet aux fous que des sottises, & préserve des délires trop destructeurs des passions. Ajoutez que l'Empereur n'ose rien, ne suit rien, n'acheve rien, qu'il s'éteint, qu'il n'a que des freres pacifiques.... Je ne serois pas étonné que le porc d'Epicure, qui du moins n'aime pas le faste, & par conséquent ne se ruinera pas de lui-même, n'attrape, grace aux circonstances & aux intéressés, une espece de regne glorieux.

On est revenu sur le réglement militaire, les régimens de ligne ne seront point dénaturés. Mais il paroît que l'on formera un certain nombre de bataillons de chasseurs, ce qui

avec de bons arrangemens peut devenir utile, & est même une idée de Frédéric II. On ne peut encore rien dire à cet égard, si ce n'est qu'il est fort étrange que Frédéric-Guillaume II croit pouvoir refaire quelque chose (la partie économique exceptée) au systême militaire & à l'armée de Frédéric II. Le prince Henri aura probablement quelque activité dans l'armée; il a été conservé le premier sur les listes, malgré la nomination d'un feld-maréchal ; le Roi les a envoyées chez lui hier par M. de Goltz lui-même, pour l'en assurer. C'est un joujou donné à l'enfant. Les détails de son existence militaire sont au reste un secret qui ne se divulguera qu'à l'apparition des nouveaux réglemens. Les aides-de-camp généraux viennent souvent chez lui. Il est douteux que ce soit à l'insu du Roi, & si ce n'est pas à son insu, il est clair que c'est pour le tromper, ce qui au reste est une peine inutile. Il n'a point de plan contraire à la politique du pays (je ne dis pas du cabinet, puisqu'il n'en existe pas), & même il n'en a aucun.

Le comte de Görtz est rappellé, & M. de Hertzberg l'ignoroit encore aujourd'hui ; il n'y a point de meilleures preuves qu'on ne veut point se mêler des affaires de la Hollande, du moins directement, & que l'on n'aura pas la bon-hommie de s'exposer à une guerre pour les intérêts du Stathouder. Malheureusement la maison d'Orange n'en est pas persuadée ; elle l'est du contraire, du moins autant que j'en puis juger par la lettre de la Princesse, arrivée par le courrier de ce matin, & dont j'ai lu une partie sur le déchiffré nud. C'est sur-tout sous ce rapport que mon voyage à Nimegue, sous un nom emprunté, & avec une simple autorisation secrete entr'elle & moi,

pourroit être utile. J'ai lu dans cette même lettre que les patriotes cherchent un emprunt de 16 millions de florins, ou de plus de 32 millions de nos livres à trois pour cent, quoique la Province de Hollande n'ait jamais donné que le deux & demi pour cent, & qu'ils sont fort embarrassés pour les trouver.

Il y a ici trois Evêques; celui de Warmie, celui de Culm (qui est de la maison Hohenzollern), & celui de Paphos. Le premier, dont je vous ai parlé en vous rendant compte du voyage du Roi en Prusse, est le même que Frédéric II réduisit à vingt-quatre mille des cent mille écus que rapportoit son évêché, avant le partage de la Pologne. Le Monarque lui disoit un jour : *Je n'ai pas pour mon compte de grands titres au paradis; faites-m'y entrer, je vous prie, sous votre manteau. A la bonne heure,* lui répondit le prélat, *si Votre Majesté ne l'eût pas tant rogné.* C'est un homme du monde & de plaisir, qui se connoît uniquement en beaux arts, & n'a ni vues, ni projets, soit religieux, soit politiques. Le second a été au service de France; il a la rage de prêcher, d'être éloquent, & le goût de faire du bien. Mais comme il a aussi la manie de faire des dettes & des enfans, ses sermons sont sans fruit & sa charité sans effet. Le dernier est suffragant de Breslaw, jadis fort libertin & un peu athée, aujourd'hui impuissant & radoteur. Ces trois prélats qui vont être renforcés par celui de Cujavie, & le nouveau coadjuteur, le prince de Hohenlohe, chanoine de Strasbourg, ne tiendront point de concile, & ne justifieront pas les craintes que les Luthériens orthodoxes, & la Saxe entiere, qui voit ici la pierre angulaire de la religion protestante, ont conçues sur le penchant du Roi au catholicisme. L'un vou-

soit l'aigle noir, qu'il a obtenu ; l'autre un bénéfice vacant par la mort de l'abbé Bathiani ; le prince de Warmie une somme (à deux pour cent) assez considérable pour appaiser ses créanciers.

Le prince Henri, après avoir donné un spectacle & un grand souper, a terminé le tout par un bal qui a commencé assez tristement & continué de même. Pendant qu'on dansoit dans une salle, on jouoit au lotto dans une autre. Le roi n'a ni dansé ni joué. Sa soirée a été partagée entre Mlle de Voss & la princesse de Brunswick. Il a dit un mot à M. de Grotthaus, & rien à aucun autre ; aussi la plupart des spectateurs & acteurs sont partis avant lui. L'Evêque de Warmie, le marquis de Lucchesini n'ont pas même été remarqués. J'aurois défié l'observateur le plus pénétrant de deviner qu'il y avoit un Roi dans cette assemblée. On étoit ennuyé, gêné, mais ni flatté, ni empressé. Il s'est retiré à minuit & demi, après que Mlle de Voss a été partie. On voit trop qu'elle est l'ame de son ame, & que cette ame, investie d'une si lourde enveloppe, est bien peu de chose. Il faut vous attendre à cette continuelle répétition ; le lieu de la scene change, mais jamais la scene.

P S. La nouvelle du rappel de M. de Görtz est fausse, & de la maniere dont elle m'est venue, c'est M. d'Est** qui a voulu me tendre un piege, ou on lui en tend un. Je sais même des circonstances qui me feroient croire à la possibilité d'une reprise de négociation. Je n'ai pas le temps d'en dire davantage.

Le duc de Brunswick est mandé, & il arrive sous peu de jours.

Le comte Wartensleben oublié pendant 5 mois, a eu hier matin un présent de cinq à

six cents écus de rente, & le commandement du régiment de Römer à Brandebourg.

LETTRE LXVI.

Du 19 Janvier, jour de mon départ. Ceci ne partira que demain, mais doit arriver avant moi.

LE comte Schmettau, gentilhomme complaisant de la princesse Ferdinand, pere indubitable de deux de ses enfans, avoit quitté l'armée depuis huit années; il l'avoit quittée au milieu de la guerre, aigri par un mot dédaigneux de Frédéric, & dans le grade de capitaine. Il vient d'être nommé colonel avec quinze cents écus de traitement. Cette nomination a déplu à l'armée, & singulierement à l'aide-de-camp général de Goltz qui porte le harnois depuis vingt-cinq ans, & n'est que lieutenant-colonel. Au reste, le comte Schmettau qui a bien servi, & reçu force blessures, ne manque pas d'intelligence; il a surtout beaucoup de connoissances d'ingénieur. Il a levé un grand nombre de cartes fort estimées. On parle aussi avec éloge d'une espece de manuel militaire, où il enseigne ce qu'*il* faut faire depuis la formation d'un recru jusqu'au métier de feld-maréchal; enfin on auroit supporté ce passe-droit; mais un autre a mis le comble au mécontentement.

On a antidaté la patente d'un major de Séckendorff, gouverneur du second fils du Roi, qui se retire, & on lui a fait gagner trente-six rangs. Cette dangereuse méthode que Frédéric II n'employa jamais que dans des occasions solemnelles, & pour des sujets distingués, & que son successeur avoit déjà pratiquée

pratiquée pour le comte de Wartensleben, ne tend pas moins qu'à répandre sur l'existence des grades militaires une sorte d'incertitude destructive de toute émulation ; elle est d'ailleurs infiniment dangereuse sous un prince foible, bien bisarre lorsqu'elle anticipe le regne: & dans tous cas elle peut finir par ôter au Roi même une de ses plus grandes ressources, le point d'honneur.

Il a déposé cinq cents mille écus à la caisse du pays, & en a remis le billet au porteur à Mlle de Voss. Ainsi, quoi qu'il arrive, elle aura toujours au moins quatre-vingt mille liv. de rente, outre les diamans, la vaisselle, les bijoux, les ameublemens, & la maison qu'on lui achete à Berlin ; maison de retraite, car elle ne l'habitera pas. Son royal amant a imaginé lui-même toutes ces délicatesses ; & le résultat est que la fille la plus désintéressée a mieux arrangé ses affaires, que n'eût fait la plus habile coquette. Le temps nous apprendra si son esprit se montera au rang de sultane favorite.

Les nouveaux impôts portent sur les cartes, les vins de France, le taffetas étranger, les huîtres, le caffé, le sucre.... Pitoyables ressources.! Comme on va à l'aveugle sur tous ces objets, on les tient dans une espece d'obscurité; il semble qu'on essaie plutôt qu'on n'exécute.

Aujourd'hui, anniversaire du prince Henri, le Roi lui a fait présent d'une superbe boîte évaluée douze mille écus ; a étalé la vaisselle d'or & fait en un mot tout ce que faisoit Frédéric II, si vous en exceptez un grand concert répété la veille dans sa chambre; car il a du temps pour tout, si ce n'est pour les affaires... *Des bordels aux ailes, & je le battrai facilement au*

centre. Gare que ce mot de l'Empereur ne soit une prophétie. Heureusement le prophete n'est pas redoutable. Je ne serois pas étonné cependant que tant de torpeur & de vileté ne l'animassent; mais s'il n'attend pas deux années, au défaut de l'énergie du Roi, il trouvera celle de l'armée.

P. S. Le Duc de Weimar est à Mayence pour la nomination d'un coadjuteur, à ce qu'on prétend; mais, comme il visite toutes les cours du Haut & Bas-Rhin, il me semble qu'il seroit bon de le surveiller.

FIN.





